U d'/of OTTAWA
39003002332137

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplt07sain

CE

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE,

MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR.

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

. . . . Miseris succurrere disco.
ÆN., lib. I.

ÉTUDES DE LA NATURE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 3.

M. DCCC. XX.

1356 712

#10

PQ
2065
.A1
1826
V.7

ÉTUDES

DE

LA NATURE.

ÉTUDE TREIZIÈME.

APPLICATION DES LOIS DE LA NATURE AUX MAUX DE LA SOCIÉTÉ.

J'ai exposé, dans cet ouvrage, les erreurs de nos opinions, les maux qui en sont résultés pour les mœurs et pour le bonheur social; j'ai réfuté ces opinions et jusqu'aux méthodes de nos sciences; j'ai recherché quelques lois de la nature; j'en ai fait une application, j'ose dire heureuse, à l'ordre végétal; mais tout ce grand travail serait vain, à mon avis, si je ne l'employais à trouver quelques remèdes aux maux de la société.

Un Prussien, qui a beaucoup écrit de nos jours, s'est abstenu de rien dire sur l'administration de son pays, « parce qu'étant passager, dit-il, sur le vaisseau de l'État, ce » n'est pas à lui à se mêler de sa manœuvre. » Cette pensée, comme tant d'autres qu'il a prises dans nos livres, est une phrase de bel esprit. Elle ressemble à celle de cet homme, qui, voyant le feu prendre dans une maison, s'en fut sans l'éteindre, « parce que, disait-il, » la maison n'était pas à lui. » Pour moi, je me crois d'autant plus obligé de parler du vaisseau de l'État, que j'y suis passager, et que je dois m'intéresser à la prospérité de sa navigation. Je dois employer le loisir où me met mon passage même, à avertir les pilotes des désordres que j'y aperçois. Il me semble que ce sont là les exemples que nous ont donnés les Montesquieu, les Fénelon, et tant d'hommes à jamais illustres, qui ont consacré, dans chaque pays, leurs veilles au bonheur de leurs compatriotes. Tout ce qu'on peut m'objecter avec fondement, c'est ma propre insuffisance. Mais j'ai vu beaucoup d'injustices; j'en ai été moi-même la victime.

Les images du désordre m'ont fait naître des idées d'ordre. D'ailleurs mes erreurs peuvent servir à faire paraître la sagesse de ceux qui les relèveront. Quand je ne présenterais qu'une idée utile à mon prince, dont les bienfaits m'ont soutenu jusqu'ici, quoique mes services soient restés sans récompense, j'aurai obtenu la plus précieuse de toutes, si je puis me flatter d'avoir essuyé les larmes de quelque infortuné : ce souvenir effacera les miennes au dernier moment.

Les hommes qui profitent des maux de la patrie, me reprocheront d'en être l'ennemi, avec leur phrase ordinaire, que les choses ont toujours été ainsi, et que tout va bien, parce que tout va bien pour eux. Mais ce ne sont pas ceux qui découvrent les maux de leur patrie qui en sont les ennemis, ce sont ceux qui la flattent. Certainement les écrivains comme Horace et Juvénal, qui présageaient à Rome sa destruction, au milieu même de sa grandeur, étaient plus attachés à son bonheur que ceux qui en flattaient les tyrans et qui profitaient de ses désordres. Combien l'empire romain a-t-il survécu à la

prédiction des premiers? Les bons princes même qui en prirent dans la suite le gouvernement, ne purent le rétablir, parce qu'ils furent trompés par les écrivains contemporains, qui n'osèrent jamais attaquer les causes morales et politiques de la corruption. Ils se contentèrent de porter leur réforme sur eux-mêmes, et n'eurent pas même le courage de l'étendre à leur famille. Ainsi ont régné les Titus et les Marc-Aurèle. Ils ne furent que de grands philosophes sur le trône. Pour moi, je croirais avoir déjà bien mérité de ma patrie, quand je ne lui aurais dit que cette terrible vérité : qu'elle renferme, dans son sein, plus de sept millions de pauvres, et que leur nombre va en croissant chaque année, depuis le siècle de Louis XIV.

A Dieu ne plaise que je souhaite la destruction des différents ordres de l'état! Je ne désire que de les ramener à l'esprit de leur institution naturelle. Plût à Dieu que le clergé méritât par ses vertus, la première place accordée à la sainteté de ses fonctions; que la noblesse protégeât les citoyens et ne se rendît redoutable qu'aux ennemis du peuple; que

la finance, faisant couler ses trésors dans les canaux de l'agriculture et du commerce, laissât au mérite les chemins ouverts à tous les emplois; que chaque femme, exemptée, par la faiblesse de sa constitution, de la plupart des fardeaux de la société, s'occupât à remplir ses douces destinées d'épouse et de mère en faisant le bonheur d'une seule famille; que, revêtue de grâces et de beauté, elle se considérât comme une fleur de cette chaîne de plaisirs dont la nature a attaché l'homme à la vie; et tandis qu'elle ferait la couronne et la joie de son époux en particulier, que la chaîne entière de son sexe resserrât les nœuds du bonheur national!

Je ne cherche point à mériter les applaudissements du peuple; il ne me lira pas; d'ailleurs, il est vendu aux riches et aux puissants : à la vérité il en médit sans cesse, et il applaudit même ceux qui agissent envers eux avec quelque fermeté; mais il les abandonne dès qu'il les voit les objets de la haine des riches; il tremble aux menaces de ceux-ci, ou il rampe à leurs pieds à la moindre marque de bienveillance. J'entends

par peuple, non-seulement la dernière classe de la société, mais un grand nombre d'autres, qui se croient bien au-dessus.

Le peuple n'est point mon idole. Si les puissances qui le gouvernent sont corrompues, il en est lui-même la cause. On se récrie contre les règnes de Néron et de Caligula; mais ces princes méchants furent les fruits de leur siècle, comme de mauvais fruits sont produits par de mauvais arbres : ils n'auraient point été des tyrans, s'ils n'avaient trouvé, parmi les Romains, des délateurs, des espions, des satellites, des empoisonneurs, des filles prostituées, des bourreaux, et des flatteurs qui leur disaient que tout allait bien. Je ne crois point la vertu le partage du peuple; mais je la crois répartie dans toutes les conditions, rare chez les petits, chez les médiocres et chez les grands, et si nécessaire au maintien de tous les ordres de la société, que, si elle y était entièrement détruite, la patrie s'écroulerait comme un temple dont on aurait sapé les colonnes.

Mais, si ce ne sont ni les louanges ni les vertus du peuple qui m'intéressent particuliè-

rement, ce sont ses travaux. C'est du peuple que sortent la plupart de mes plaisirs et de mes maux; c'est lui qui me nourrit, qui m'habille, qui me loge, et qui s'occupe souvent de mon superflu, tandis qu'il manque quelquefois du nécessaire; c'est de lui aussi que sortent les épidémies, les vols, les séditions; et n'y eût-il pour moi que le simple spectacle de son bonheur ou de son malheur, il ne saurait m'être indifférent. Sa joie me donne involontairement de la joie, et sa misère m'attriste. Je ne suis pas quitte envers lui, en payant ses services avec de l'argent. C'est une maxime d'homme riche et dur : «Je suis quitte envers cet ouvrier, dit-il, je »l'ai payé.» L'argent que je donne au peuple pour ses services, ne crée rien de nouveau pour son usage; cet argent circulerait également, et peut-être plus utilement pour lui, quand je n'existerais pas. Le peuple donc porte, sans aucun retour de ma part, le poids de mon existence : c'est bien pis quand il est encore chargé de celui de mes désordres. Je lui suis comptable de mes vices et de mes vertus plus qu'aux magistrats. Si je lui en-

lève une portion de sa subsistance, je forcerai celui à qui elle manquera de devenir un mendiant ou un voleur; si j'y corromps une fille, je lui enlève une mère de famille; si je manque de religion à ses yeux, j'affaiblis les espérances qui le soutiennent dans ses travaux. D'ailleurs, la religion me fait un commandement formel de l'aimer. Quand elle m'ordonne d'aimer les hommes, c'est le peuple qu'elle me désigne, et non pas les grands; c'est à lui qu'elle attache toutes les puissances de la société, qui n'existent que par lui et pour lui. Bien éloignée de notre politique moderne, qui présente les peuples aux rois comme leurs domaines, elle présente les rois aux peuples comme leurs défenseurs et leurs pères. Les peuples ne sont point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. Je dois donc, moi qui ne suis rien et qui ne puis rien, tendre au moins de tous mes vœux vers sa félicité.

D'ailleurs, je dois rendre cette justice au nôtre, que je n'en connais point, en Europe, de plus généreux, quoique ce soit le plus misérable que j'y connaisse, à la liberté près.

Je pourrais citer une multitude de traits de sa bienfaisance, si le temps me le permettait. Nos beaux esprits tirent souvent des caricatures de nos poissardes et de nos paysans, parce qu'ils n'ont d'autre but que d'amuser les riches ; mais ils leur donneraient de grandes leçons de vertus, s'ils savaient étudier celles du peuple : pour moi, j'y ai trouvé plus d'une fois des lingots d'or sur du fumier.

J'ai remarqué, par exemple, que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandises à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche ; et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu : « Il » faut, monsieur, que tout le monde vive. » J'ai observé aussi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais lorsqu'ils achètent à des pauvres comme eux : « Il faut, » disent-ils, qu'ils gagnent leur vie. » Un jour, je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitière : elle lui en remplit son tablier pour deux sous ; et comme je m'étonnais de la quantité qu'elle lui en donnait, elle me dit : « Monsieur, je n'en donnerais

»pas tant à une grande personne; mais je »me ferais un grand scrupule de tromper un »enfant.» J'avais, dans la rue de la Madeleine, un porteur d'eau auvergnat, appelé Christal, qui a nourri pendant cinq mois, *gratis*, un tapissier qui lui était inconnu, et qui était venu à Paris pour un procès, «parce que, me dit-il, ce tapissier, le long »de la route, dans la voiture publique, avait »donné, de temps en temps, le bras à sa »femme malade.» Ce même homme avait un fils de dix-huit ans, né paralytique et imbécille, qu'il nourrissait avec le plus tendre attachement, sans jamais avoir voulu le mettre aux Incurables, quoique des personnes qui en avaient le crédit, le lui eussent offert : «Dieu, me disait-il, me l'a »donné; c'est à moi à en prendre soin.» Je ne doute pas qu'il ne le nourrisse encore, quoiqu'il soit obligé de le faire manger lui-même, et que sa femme soit souvent malade. Je me suis arrêté une fois, avec admiration, à contempler un pauvre honteux assis sur une borne, dans la rue Bergère, près des boulevards. Il passait près de lui des Messieurs

bien vêtus, qui ne lui donnaient jamais rien; mais il y avait peu de servantes, ou de femmes chargées de hottes, qui ne s'arrêtassent pour lui faire la charité. Il était en perruque bien poudrée, le chapeau sous le bras, en redingote, en linge blanc, et si proprement arrangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faisaient l'aumône, que c'était lui qui la leur donnait. On ne peut certainement pas rapporter ce sentiment de générosité dans le peuple, à aucun retour secret d'intérêt sur lui-même, ainsi que le prétendent les ennemis du genre humain, qui ont voulu nous expliquer les causes de la pitié. Aucune de ces pauvres bienfaitrices ne se mettait à la place de cet infortuné, qui, disait-on, avait été horloger, et avait perdu la vue; mais elles étaient émues par cet instinct sublime, qui nous intéresse plus aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous mesurons la grandeur de leurs maux sur celle de leur élévation et de leur chute. Un horloger aveugle, était un Bélisaire pour des servantes.

Je ne finirais pas sur ces traits. Ils seraient

dignes de l'admiration des riches, s'ils étaient tirés de l'histoire des Sauvages ou de celle des empereurs romains : s'ils étaient à deux mille ans ou à deux mille lieues de nous, ils amuseraient leur imagination et tranquilliseraient leur avarice. Certainement notre peuple mérite d'être aimé. Je pourrais prouver que sa bonté morale est le plus ferme soutien du gouvernement, et que, malgré ses besoins, c'est lui qui subvient à la mauvaise paye de nos soldats, et qui sustente de son nécessaire le nombre prodigieux de pauvres dont le royaume est plein.

Salus populi suprema lex esto, disaient les anciens : le bonheur du peuple est la loi suprême, parce que son malheur est le malheur général. Cet axiome doit être d'autant plus sacré aux législateurs et aux réformateurs, qu'aucune loi ne peut être durable, et qu'aucun plan de réforme ne peut avoir lieu, que préalablement le bonheur du peuple ne soit établi. Ce sont ses malheurs qui font naître les abus, qui les entretiennent et qui les renouvellent. C'est pour n'avoir pas bâti sur cette base fondamentale, que tant d'il-

lustres réformateurs ont vu s'écrouler l'édifice de leur politique. Si Agis et Cléomène échouèrent dans la réforme de Sparte, c'est parce que les Ilotes malheureux virent avec indifférence un système de bonheur où ils n'étaient pas compris. Si la Chine a été conquise par les Tartares, c'est que les Chinois mécontents gémissaient sous la tyrannie de leurs mandarins, sans que leur prince en sût rien. Si la Pologne a été partagée de nos jours par ses voisins, c'est que ses paysans esclaves et ses gentilshommes domestiques ne l'ont pas défendue. Si tant de réformes au sujet du clergé, du militaire, de la finance, de la justice, du commerce et du concubinage, ont été tentées chez nous inutilement, c'est que le malheur du peuple reproduit sans cesse les mêmes abus.

Je n'ai point vu, dans tous mes voyages, de pays plus florissant que la Hollande. On compte au moins cent quatre-vingt mille habitants dans sa capitale. Un commerce immense offre dans cette ville mille objets de tentation, cependant on n'y entend point parler de vols. On ne s'y sert pas même de

soldats pour y monter la garde. Lorsque j'y étais en 1762, il y avait onze ans qu'on n'y avait exécuté personne à mort. Les lois y sont cependant sévères ; mais le peuple, qui trouve aisément à gagner sa vie, n'est point tenté de les enfreindre. Il est même digne de remarque, que quoiqu'il ait gagné des millions à imprimer toutes nos extravagances en morale, en politique et en religion, ses opinions ni ses mœurs n'en ont point été altérées, parce qu'il est content de son sort. Les crimes ne naissent que de l'indigence et de l'extrême opulence. Lorsque j'étais à Moscou, un vieillard genevois, qui était dans cette ville dès le temps de Pierre 1er, me dit que depuis qu'on avait ouvert au peuple différents moyens de subsister, par l'établissement des fabriques et du commerce, les séditions, les assassinats, les vols et les incendies y étaient bien plus rares qu'autrefois. S'il n'y avait pas eu à Rome des foules de misérables, il ne s'y serait pas élevé des Catilina. La police, à la vérité, prévient à Paris les désordres d'éclat. On peut dire même qu'il se commet moins de crimes dans cette capitale que dans les

autres villes du royaume, à proportion de leur population ; mais la tranquillité du peuple à Paris, vient de ce qu'il y trouve plus de moyens de subsistance que dans les autres villes du royaume, parce que les riches de toutes les provinces viennent y demeurer. Après tout, les frais de police en gardes, en espions, en maisons de force et en prisons, sont à la charge de ce même peuple, et se tournent en frais de châtiments, lorsqu'ils pourraient se tourner en bienfaits. D'ailleurs, ces moyens ne sont que des répercussions, qui jettent le peuple dans des désordres obscurs qui ne sont pas les moins dangereux.

Le premier moyen de diminuer l'indigence du peuple, est d'affaiblir l'opulence extrême des riches. Ce n'est point elle qui fait vivre le peuple, comme le prétendent les politiques modernes. Ils ont beau calculer les richesses d'un état, la masse en est certainement limitée ; et si elle se trouve tout entière dans les mains d'une petite portion de citoyens, elle n'est plus au service de la multitude. Comme ils voient toujours en détail les hommes dont ils se soucient fort peu, et en

gros capitaux l'argent qu'ils aiment beaucoup, ils trouvent qu'il est plus avantageux pour le royaume, que cent mille écus de rente soient réunis sur la même tête que répartis entre cent familles, « parce que, disent-ils, les » grands capitalistes font de grandes entre- » prises ; » mais ils sont en cela dans une pernicieuse erreur. Le financier qui les possède ne fait vivre que quelques laquais de plus, et étend le reste de son superflu à des objets de luxe et de corruption : encore faut-il qu'il en jouisse à sa manière; car s'il est avare, cet argent est tout-à-fait perdu pour la société. Mais cent familles de bons citoyens vont vivre à l'aise avec un pareil revenu. Elles élèveront un grand nombre d'enfants, et elles feront vivre une multitude d'autres familles du peuple, par des arts utiles et amis des bonnes mœurs.

Il faudrait donc, pour affaiblir l'opulence, sans toutefois faire d'injustice aux riches, détruire la vénalité des emplois, qui les donne tous à la portion de la société qui peut s'en passer le plus aisément pour vivre, puisqu'elle les donne à ceux qui ont de l'ar-

gent. Il faudrait détruire la duplicité, la triplicité et la quadruplicité, qui les accumulent sur une seule tête, ainsi que les survivances qui les perpétuent dans les mêmes familles. Par cette abolition, on détruirait sans doute cette aristocratie de l'or qui s'étend de plus en plus au sein de la monarchie, et qui, mettant une barrière impénétrable entre le prince et ses sujets, devient à la longue le plus dangereux de tous les gouvernements. Par-là, on relèverait la dignité des emplois, qui seront plus dignes d'estime, lorsqu'ils seront la récompense du mérite, et non le prix de l'argent : on affaiblirait le respect de l'or qui a corrompu nos mœurs, et on relèverait celui qui est dû à la vertu : on rouvrirait à tous les ordres de l'état la carrière publique, qui est depuis un siècle le patrimoine de quatre à cinq mille familles, qui se passent tous les emplois de main en main, sans en faire part aux autres citoyens, qu'à proportion qu'ils cessent de l'être, c'est-à-dire, qu'ils leur vendent leur liberté, leur honneur et leur conscience.

On a persuadé à nos rois, qu'il était plus

sûr pour eux de se fier à la bourse de leurs sujets qu'à leur probité. Voilà l'origine de la vénalité dans l'état civil ; mais ce sophisme tombe lorsque l'on considère qu'elle ne subsiste ni dans l'état ecclésiastique, ni dans l'état militaire ; et que ces grands corps sont, quant à leurs individus, ce qu'il y a encore de mieux ordonné dans l'état, du moins par rapport à leur police et à leurs intérêts particuliers.

La cour emploie fréquemment les variétés des modes, pour faire vivre le peuple du superflu des riches. Ce palliatif est bon, quoiqu'il ait de dangereux inconvénients ; mais au moins il faut qu'il tourne au profit des pauvres, et qu'on interdise en France tout commerce de luxe étranger, car il serait bien inhumain que les riches qui tirent tout l'argent de la nation, en fissent passer, tous les ans, une partie considérable aux Indes et à la Chine, pour se procurer des mousselines, des soies et des porcelaines qu'ils peuvent trouver dans le royaume. Le commerce des Indes et de la Chine ne convient qu'à des peuples qui n'ont, comme les Hollandais et

les Anglais, ni mûriers, ni vers-à-soie. C'est à ceux-là aussi qu'il convient d'acheter du thé et d'en boire, parce qu'ils n'ont pas de vin dans leur pays. Mais toutes les fois que nous achetons au Bengale une pièce de coton, nous empêchons un habitant dans nos îles de cultiver les plantes qui en auraient produit la matière, et une famille en France de la filer et de l'ourdir. C'est encore une obligation morale de rendre aux femmes les métiers qui leur appartiennent, comme ceux d'accoucheuses, de coiffeuses, de couturières, de marchandes de linge et de modes, et tous ceux qui ne demandent que de l'adresse et une vie sédentaire, afin d'en retirer un grand nombre de l'oisiveté et de la prostitution, où la plupart d'entre elles cherchent les moyens de soutenir une vie misérable.

On rouvrira encore un grand canal de subsistance au peuple, en supprimant les priviléges des compagnies de commerce et des manufactures. Ces compagnies, dit-on, font vivre tout un pays. Leurs établissements, en effet, en imposent au premier coup-d'œil, sur-tout dans une

campagne. Ils présentent de grandes avenues d'arbres, de vastes bâtiments, des cours multipliées, des palais; mais ils font aller les entrepreneurs en carrosse, et le reste du village en sabots. Je n'ai pas vu de paysans plus misérables que dans les villages où il y a des manufactures privilégiées. Les priviléges contribuent plus qu'on ne pense à arrêter l'industrie d'un pays. Je citerai à cette occasion ce que dit un anonyme anglais, très-estimable par son jugement sain et par son impartialité. « J'ai passé, dit-il, par »Montreuil, Abbeville, Péquigny... La se»conde de ces villes a aussi son château : »ses habitants indigents exaltent beaucoup »leur manufacture de drap ; mais elle est »moins considérable que celles de bien des »villages du pays d'Yorck. * » Je pourrais aussi opposer aux manufactures de draps des villages du pays d'Yorck, celles de mouchoirs, de toiles de coton, d'étoffes de laine, des villages du pays de Caux, qui y sont

* Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel, en 1750, 4 petits vol. in-12.

très-florissantes, et dont les paysans sont fort riches, parce qu'il n'y a point parmi eux de priviléges. Les entrepreneurs privilégiés se trouvant sans concurrence dans un pays, en taxent les ouvriers à volonté. D'ailleurs, ils ont mille ruses pour les réduire à la plus petite paye possible. Ils leur donnent, par exemple, de l'argent d'avance; et quand ils en ont fait des débiteurs insolvables, ce qui est l'affaire de quelques écus, alors ils les ont à leur discrétion. Je connais une branche considérable de pêche maritime, presque totalement perdue dans un de nos ports, par ce genre sourd de monopole. Les bourgeois de cette ville achetèrent d'abord le poisson des pêcheurs, pour le saler et le vendre. Ensuite, ils firent construire des bateaux de pêche; après cela, ils avancèrent de l'argent aux femmes des pêcheurs pendant l'absence de leurs maris. Ceux-ci étant de retour, furent obligés, pour s'acquitter envers les bourgeois, de se mettre à leurs gages. Quand les bourgeois ont été les maîtres des bateaux, des pêcheurs et de leurs poissons, ils ont réglé à leur gré les conditions de la pêche.

La plupart des pêcheurs se sont dégoûtés alors de la modicité de leurs profits ; et la pêche, qui rendait autrefois cette ville très-florissante, y est aujourd'hui réduite presque à rien.

D'un autre côté, si je désire qu'on ne s'empare point des moyens de subsistance que la nature donne à chaque état de la société, et à chaque sexe, je voudrais encore moins que des monopoleurs s'emparassent de ceux qu'elle donne à chaque homme en particulier. Par exemple, l'auteur d'un livre, d'une machine ou de quelque invention utile ou agréable, dans laquelle un homme a mis son temps, ses peines, son génie enfin, devrait être pour le moins aussi bien fondé à tirer, à perpétuité, un droit sur ceux qui vendent son livre ou se servent de son invention, qu'un seigneur l'est à percevoir des droits de lods et ventes sur ceux qui bâtissent sur son terrain, et sur ceux mêmes qui y revendent leurs maisons. Ce droit me paraîtrait encore plus fondé sur le droit naturel que celui des lods et ventes. Si le public s'empare tout d'un coup d'une invention utile, c'est à l'état à en

dédommager l'auteur, afin que la gloire de celui-ci ne tourne point à sa ruine. Si cette loi équitable existait, on ne verrait pas vingt libraires vivre fort à l'aise aux dépens d'un auteur, qui n'a quelquefois pas de pain. On n'aurait pas vu, de nos jours, la postérité de Corneille et de La Fontaine réduite à l'aumône, tandis que des libraires à Paris ont acquis des châteaux en vendant leurs ouvrages.

Les grandes propriétés en terre sont encore plus nuisibles que celles en argent et en emplois, parce qu'elles ôtent à-la-fois aux autres citoyens, le patriotisme social et le naturel. D'ailleurs, elles deviennent à la longue le partage de ceux qui ont les emplois et l'argent; elles mettent à leur discrétion tous les sujets de l'état, et elles ne donnent à ceux-ci d'autre ressource pour subsister, que de se corrompre en flattant les passions de ceux qui ont entre les mains la richesse et la puissance, ou de s'expatrier. Ces trois causes combinées, et sur-tout la dernière, ont entraîné la ruine de l'empire romain, comme le remarquait fort bien Pline dès le règne de

Trajan. Elles ont déjà fait sortir de la France plus de sujets que la révocation de l'édit de Nantes. Lorsque j'étais en Prusse, en 1765, on y comptait, dans les cent cinquante mille hommes de troupes réglées qu'entretenait alors le roi, cinquante mille déserteurs français. Je ne crois point qu'on m'en ait exagéré le nombre, car j'ai remarqué que toutes les grand'gardes où j'ai passé, étaient composées d'un tiers de Français, et on trouve de ces grand'gardes aux portes de toutes les villes, et dans tous les villages qui sont sur les grandes routes, sur-tout vers la frontière. Pendant que j'étais au service de Russie, on comptait à Moscou près de trois mille maîtres de langue de ma nation, parmi lesquels j'ai connu beaucoup de personnes de famille honorable, des avocats, de jeunes ecclésiastiques, des gentilshommes, et même des officiers. L'Allemagne est pleine de nos malheureux compatriotes. On ne voit dans les cours du midi et du nord que des danseurs et des comédiens français. C'est ce que nous avons de commun aujourd'hui avec les Italiens, et qui nous l'a été avec les Grecs du

Bas-Empire. Nous cherchons, pour subsister, une autre patrie que celle qui nous a vus naître. On ne voit point errer ainsi les autres nations de l'Europe, si ce ne sont des Suisses qui commercent, mais qui reviennent chez eux après avoir fait fortune. Nos compatriotes ne reviennent point, parce que les états précaires qu'ils exercent, ne leur permettent pas d'amasser de quoi vivre un jour dans la patrie. Nos gens de lettres qui n'ont pas voyagé, ou qui réfléchissent peu, crient de temps en temps contre la révocation de l'édit de Nantes. Mais s'ils croient rappeler en France les enfants des réfugiés français, ils se trompent beaucoup. Certainement ceux qui sont riches, et qui sont bien établis dans les pays étrangers, ne quitteront pas leurs établissements pour retourner en France; il n'y reviendrait donc que les protestants pauvres. Mais qu'y feraient-ils, lorsque tant de catholiques nationaux sont obligés de s'expatrier faute de subsistance? Je me suis étonné plus d'une fois de ce que nos prétendus politiques redemandent tant de citoyens à la religion, et de ce qu'ils en abandonnent, par

leur silence, un si grand nombre à l'avidité de nos grands propriétaires. Il faut dire la vérité : ils ont écrit plus par haine pour les prêtres que par amour pour les hommes. L'esprit de tolérance qu'ils veulent établir, est un vain prétexte dont ils se couvrent; car les protestants qu'ils veulent rappeler sont tout aussi intolérants qu'ils accusent les catholiques de l'être, comme l'ont fait voir, il y a quelques années, dans le pays même de la liberté, en Angleterre, ceux qui ont mis le feu à la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne. L'intolérance est un vice de l'éducation européenne, et qui se manifeste en littérature, en systèmes et en pantins. Il y a encore une autre raison de ces clameurs : c'est la même raison qui les fait parler pour l'ennoblissement du commerce, et garder le silence sur celui de l'agriculture, le plus noble de tous les états par sa nature même. C'est, puisqu'il faut le dire, parce que les riches commerçants et les grands propriétaires donnent de bons soupers, où se trouvent de jolies femmes qui font et défont les réputations en tout genre, et que les labou-

reurs et les gens qui s'expatrient n'en donnent point. La table est aujourd'hui le grand ressort de l'aristocratie des riches. C'est par son moyen qu'une opinion, d'où dépend quelquefois la ruine d'un état, prend de la pondération. C'est encore là que l'honneur d'un homme de guerre, d'un évêque, d'un magistrat, d'un homme de lettres, dépend souvent d'une femme qui a perdu le sien.

La politique moderne a avancé encore une très-grande erreur, en disant que les richesses se mettent toujours de niveau dans un état. Quand une fois les indigents s'y sont multipliés à un certain point, c'est à qui d'entre ces malheureux se donnera à meilleur marché. Tandis que d'une part l'homme riche, tourmenté par ses compatriotes affamés qui lui demandent de l'occupation, hausse le prix de son argent, ceux-ci, pour être préférés, baissent le prix de leur travail, tant qu'à la fin ils ne trouvent plus à subsister. Alors on voit tomber dans les meilleurs pays, l'agriculture, les manufactures et le commerce. Consultez à ce sujet les relations des diverses contrées de l'Italie, et entre autres, ce que

M. Brydone dit dans un voyage très-bien raisonné, [1] malgré les réclamations d'un chanoine de Palerme, du luxe et des prodigieuses richesses de la noblesse et du clergé de la Sicile, et de la misère extrême de ses paysans; vous verrez si l'argent s'y met de niveau. J'ai été à Malte, qui n'est en aucune façon comparable en fertilité de sol à la Sicile, car ce n'est qu'un rocher tout blanc; mais ce rocher est fort riche de richesses étrangères, par le revenu perpétuel des commanderies de l'ordre de Saint-Jean, dont les fonds sont situés dans tous les états catholiques de l'Europe, et par les responsions ou dépouilles des chevaliers qui meurent dans les pays étrangers, et qu'on y apporte tous les ans. Il pourrait l'être bien davantage par la commodité de son port, le plus avantageusement situé de tous ceux de la Méditerranée; cependant le paysan y est très-misérable. Il n'est vêtu, pour tout habit, que d'un caleçon qui lui vient aux genoux, et d'une chemise sans manches. Quelquefois il se tient sur la place publique, la poitrine, les jambes et les bras nus, à demi brûlé du soleil, pour se

louer moyennant vingt-quatre sous par jour, avec une voiture à quatre places attelée d'un cheval, depuis le point du jour jusqu'à minuit, et pour parcourir tel endroit de l'île qu'il plaît aux voyageurs, sans qu'ils soient tenus de donner un verre d'eau, ni à lui, ni à sa bête. Il conduit sa carriole, courant toujours pieds nus dans les roches, devant son cheval qu'il tient par la bride, et devant l'oisif chevalier, qui ne lui parle bien souvent qu'en le traitant de faquin, tandis que son conducteur ne lui répond que le bonnet à la main, en l'appelant votre seigneurie illustrissime. Le trésor de la république est plein d'or et d'argent, et on n'y paie le peuple que d'une monnaie de cuivre, appelée pièce de quatre tarins, qui vaut, de valeur idéale, seize de nos sous, et de valeur intrinsèque, environ deux de nos liards. Elle a pour timbre cette devise: *Non æs sed fides*, « Ce n'est pas le cuivre, » c'est la confiance. » Quelle distance les propriétés exclusives et l'or mettent entre les hommes! Un grave porte-faix, en Hollande, vous demande en *gout gueldt*, c'est-à-dire, en bon argent, pour porter votre malle du

bout d'une rue à l'autre, autant que ce que reçoit l'humble Bastaze de Malte, pour vous voiturer tout un jour avec trois de vos amis. Le Hollandais est bien vêtu, et sa poche est pleine de pièces d'or et d'argent. Sa monnaie est timbrée d'une devise bien différente de celle de Malte ; on y lit : *Concordiâ res parvæ crescunt ;* « Les petites choses croissent par leur concorde. » Il y a en effet autant de différence de puissance et de félicité d'un état à l'autre, qu'entre les devises et les matières de leur monnaie.

C'est dans la nature qu'il faut chercher la subsistance d'un peuple, et dans sa liberté le canal par où elle doit couler. L'esprit de monopole en a détruit parmi nous beaucoup de branches, qui comblent nos voisins de richesses ; telles sont, entre autres, les pêches de la baleine, de la morue et du hareng. Je conviens cependant à cette occasion, qu'il y a des entreprises qui demandent le concours d'un grand nombre de mains, tant pour leur conservation et leur protection, que pour accélérer leurs opérations ; telles sont les pêches maritimes : mais c'est à l'état à se

charger de leur administration. Aucune compagnie n'a eu chez nous l'esprit patriotique; elles ne s'établissent, pour ainsi dire, que pour former de petits états particuliers. Il n'en est pas de même chez les Hollandais. Par exemple, comme ils vont pêcher le hareng au delà de l'Écosse, car ce poisson est d'autant meilleur qu'on le pêche plus avant dans le nord, ils ont des vaisseaux de guerre pour en protéger la pêche. Ils en ont d'autres à large ventre, appelés buzes, qui le prennent nuit et jour avec des filets, et des vaisseaux de course très-fins voiliers qui le chargent et l'emportent tout frais en Hollande. Il y a, de plus, des prix proposés pour le premier vaisseau qui en apporte à Amsterdam avant les autres. Le poisson du premier baril y est payé à l'Hôtel-de-Ville, à raison d'un ducat d'or ou onze livres cinq sous la pièce, et celui du reste de la cargaison, à raison d'un florin ou de quarante-cinq sous. Ces encouragements engagent les pêcheurs à s'avancer le plus qu'ils peuvent au nord, pour aller au devant de ces poissons, qui y sont et d'une grandeur et d'une délicatesse bien supérieures

à ceux que nous prenons dans le voisinage de nos côtes. Les Hollandais ont élevé une statue à celui qui, le premier, a trouvé l'invention de les fumer, et d'en faire ce qu'on appelle des harengs saurs. * Ils ont cru, avec raison, que le citoyen qui procure à sa patrie un nouveau moyen de subsistance et une nouvelle branche de commerce, mérite d'être mis sur la même ligne que ceux qui l'éclairent ou qui la défendent. On voit, par ces attentions, avec quelle vigilance ils veillent sur tout ce qui peut contribuer à l'abondance publique. Il est inconcevable quel parti ils ont tiré d'une infinité de productions que nous laissons perdre, et de leur pays sablonneux, marécageux, et naturellement pauvre et ingrat. Je n'en ai point vu où il y ait une si grande abondance de toutes choses. Ils n'ont point de vignes, et il y a plus de vins dans leurs caves que dans celles de Bordeaux; ils n'ont point de forêts, et il y a plus de bois de construction dans leurs chantiers, qu'il n'y en a aux sources de la Meuse et du

* Voyez la note de la page 5 du tome II des Études.

Rhin, d'où ils tirent leurs chênes ; ils ont fort peu de terres labourées, et il y a plus de blés de la Pologne dans leurs greniers, que ce royaume n'en réserve pour la nourriture de ses habitants. Il en est de même des choses de luxe; car, quoiqu'ils soient fort simplement vêtus et logés, il y a peut-être plus de marbre à vendre dans leurs magasins, qu'il n'y en a de taillé dans les carrières de l'Italie et de l'Archipel ; plus de diamants et de perles dans leurs cassettes, que dans celles des bijoutiers du Portugal ; et plus de bois de rose, d'acajou, de sandal et de cannes d'Inde, qu'il n'y en a dans tout le reste de l'Europe, quoique leur pays ne produise que des saules et des tilleuls. Le bonheur des habitants présente un spectacle encore plus intéressant. Je n'y ai pas vu un seul mendiant, ni une maison à laquelle il manquât une brique ou un carreau de vitre. Mais c'est le coup-d'œil de la Bourse d'Amsterdam qui est digne d'admiration. C'est un grand bâtiment d'une architecture assez simple, dont la cour quadrangulaire est entourée d'une colonnade. Chacune de ces colonnes, qui sont en grand

nombre, porte au-dessus de son chapiteau le nom de quelqu'une des principales villes du monde, comme Constantinople, Livourne, Canton, Pétersbourg, Batavia, etc., et est, pour ainsi dire, le centre de son commerce en Europe. Il y en a peu où il ne se traite chaque jour pour des millions d'affaires. La plupart des gens qui s'y rassemblent, sont habillés de brun et sans manchettes. Ce contraste me parut d'autant plus frappant, que cinq jours auparavant, je m'étais trouvé, à la même heure, au Palais-Royal, rempli de gens vêtus d'habits de couleurs brillantes, galonnés d'or et d'argent, qui ne parlaient que d'opéra, de littérature, de filles entretenues ou de telles autres bagatelles, et qui n'avaient pas, pour la plupart, un écu à eux dans leur poche. Il y avait avec nous un jeune négociant de Nantes, dont les affaires étaient dérangées, et qui était venu se réfugier en Hollande où il ne connaissait personne. Il s'était ouvert sur sa position à mon compagnon de voyage, appelé M. Le Breton. Ce M. Le Breton était un officier suisse au service de Hollande, moitié militaire, moitié

négociant, le meilleur homme du monde, qui le rassura d'abord, et le recommanda, dès son arrivée, à son frère aîné, négociant, qui demeurait dans la même pension où nous fûmes loger. M. Le Breton l'aîné mena cet infortuné voyageur à la Bourse, et le recommanda sans compliment et sans humiliation à un agent du commerce, qui demanda seulement au jeune négociant français une feuille de son écriture; ensuite il crayonna son nom sur un porte-feuille, et il lui dit de revenir le lendemain au même lieu et à la même heure. Je ne manquai pas de m'y trouver avec lui et M. Le Breton. L'agent parut, et présenta à mon compatriote une liste de sept ou huit places de commis à choisir chez des négociants, dont les unes valaient huit cents livres de notre argent avec la nourriture; d'autres, quatorze cents livres sans la pension. Il fut ainsi placé sur-le-champ sans aucune sollicitation. Je demandai à M. Le Breton l'aîné, d'où venait l'active vigilance de cet agent, à l'égard d'un étranger et d'un inconnu. Il me répondit : « C'est son métier; » il a pour revenu le premier mois des appoin-

»tements de ceux qu'il place. Ne vous en »étonnez pas, ajouta-t-il; on fait ici com»merce de tout, depuis un soulier dépareillé »jusqu'à des escadres. »

Il ne faut cependant pas se laisser éblouir par les illusions d'un grand commerce, et c'est en quoi notre politique nous a souvent égarés. Les fabriques et les manufactures font, dit-on, entrer des millions dans un état; mais les laines fines, les teintures, l'or et l'argent, et les autres apprêts qu'on tire des étrangers, sont des tributs qu'il faut leur rendre. Le peuple n'en eût pas moins fabriqué pour son compte les laines du pays; et si ses draps eussent été de moindre qualité, ils eussent au moins tourné à son usage. Le commerce illimité d'un pays, ne convient qu'à un peuple qui a un territoire ingrat et borné, comme aux Hollandais : ils exportent, non leur superflu, mais celui des autres nations; et ils ne courent pas risque de manquer du nécessaire, comme il arrive fréquemment à plusieurs puissances territoriales. A quoi sert à un peuple d'habiller toute l'Europe de ses laines, s'il va tout nu; de recueil-

lir les meilleurs vins, s'il ne boit que de l'eau ; et d'exporter les plus belles farines, s'il ne mange que du pain de son ? On pourrait trouver des exemples très-communs de ces abus, en Pologne, en Espagne, et dans des pays qui passent pour être mieux gouvernés.

C'est dans l'agriculture principalement, que la France doit chercher les principaux moyens de subsistance pour son peuple. D'ailleurs, l'agriculture conserve les mœurs et la religion. Elle rend les mariages faciles, nécessaires et heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfants qu'elle emploie, dès qu'ils savent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre ou à garder les troupeaux ; mais elle ne produit tous ces avantages que dans les petites propriétés. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, les petites propriétés doublent et quadruplent dans un pays les récoltes et les cultivateurs. Au contraire, les grandes propriétés changent un pays en vastes solitudes. Elles font naître chez les riches laboureurs l'amour du faste des villes, et le dégoût des occupations champêtres. Ceux-ci mettent leurs filles dans des

couvents, pour les façonner en demoiselles, et font étudier leurs enfants, pour en faire des avocats ou des abbés. Ils ôtent aux enfants des bourgeois leurs ressources; car si les gens de campagne tendent toujours à s'établir dans les villes, ceux des villes ne reviennent jamais aux campagnes, parce qu'elles sont flétries par les tailles et les corvées.

Les grandes propriétés exposent l'état à un autre inconvénient dangereux, auquel je ne crois pas qu'on ait fait encore attention. Les terres qu'elles cultivent, reposent au moins une fois tous les trois ans, et souvent tous les deux ans. Il doit donc arriver, comme dans toutes les choses qui se font au hasard, que tantôt il y a un grand nombre de ces terres qui reposent à-la-fois, et que tantôt il n'y en a qu'un petit nombre. Certainement, dans les années où la plus grande partie de ces terres est en jachères, on doit recueillir beaucoup moins de blé dans le royaume qu'à l'ordinaire. Cet inconvénient, dont je ne sache pas que les gouvernements se soient jamais occupés, est la cause des disettes ou des chertés imprévues qui arrivent de temps en

temps, non-seulement en France, mais dans les diverses contrées de l'Europe. La nature a partagé avec l'homme l'administration de l'agriculture. Elle s'est réservé les vents, les pluies, le soleil, le développement des plantes, et elle est bien exacte à ordonner les éléments suivant les saisons ; mais elle a laissé à l'homme les convenances des végétaux avec les terrains, les proportions que leur culture doit avoir avec la société qui s'en nourrit, et tous les autres soins que demandent leur conservation, leur distribution et leur police. Je crois cette remarque assez importante, pour établir parmi nous la nécessité d'un ministre particulier de l'agriculture. [2] S'il ne pouvait empêcher les combinaisons du hasard dans les terres qui peuvent se rencontrer en jachères toutes à-la-fois, il empêcherait du moins que dans les années où elles sont dans leur plus grand rapport, on ne transportât les grains du pays, puisque c'est une preuve quasi sûre que l'année suivante elles rapporteront d'autant moins, qu'elles seront alors en repos pour la plupart.

Les petites propriétés ne sont point su-

jettes à ces vicissitudes ; elles rapportent tous les ans, et presque en toute saison. Comparez, comme je l'ai déjà dit, la quantité de fruits, de racines, de légumes, d'herbes et de graines qu'on recueille toute l'année et en tout temps, sur le terrain des environs de Paris, appelé le Pré Saint-Gervais, dont le fonds, d'ailleurs médiocre, est situé à mi-côte, et exposé au nord, avec les productions d'une égale portion de terrain, prise dans les plaines du voisinage, et cultivée par la grande culture ; vous en verrez la prodigieuse différence. Il y en a encore une aussi grande dans le nombre et le caractère moral de leurs cultivateurs. J'ai ouï dire à un ecclésiastique respectable, que les premiers allaient régulièrement à confesse tous les mois, et que bien souvent il n'y avait pas dans leurs confessions, matière à absolution. Je ne parle pas de l'agrément infini qui résulte de leurs travaux, de leurs champs d'œillets, de violettes, de blé, de petits pois, de pied-d'alouette, des bordures de lilas et de vigne qui divisent leurs petites possessions, des quartiers de prairies qui y font voir çà et

là des clairières, des bocages de saules et de peupliers qui laissent apercevoir sous leurs ombrages, à plusieurs lieues de distance, ou des montagnes qui se perdent à l'horizon, ou des châteaux inconnus, ou les clochers des villages de la plaine, dont on entend parfois les carillons champêtres. On y trouve çà et là des fontaines d'une eau limpide, dont la source est couverte d'une voûte close, de toutes parts, de grandes dalles de pierre, qui la font ressembler à un monument antique. J'y ai quelquefois lu ces mots crayonnés avec du charbon :

Colin et Colette, ce 8 mars.
Antoinette et Bastien, ce 6 mai.

Ces inscriptions m'ont fait plus de plaisir que celles de l'Académie. Quand les familles qui cultivent ce lieu enchanté, sont dispersées avec leurs enfants dans ses fonceaux ou sur ses croupes, et que l'on entend au loin la voix d'une jeune fille qui chante sans qu'on l'aperçoive, ou qu'on voit un jeune homme monté sur un pommier, avec son panier et son échelle, qui regarde çà et là et prête

l'oreille, comme un autre Vertumne; il n'y a point de parc avec ses statues, ses marbres et ses bronzes, qui lui soit comparable.

O riches! qui voulez vous entourer de parcs délicieux, enfermez dans leurs murs des villages heureux. Combien de terres, abandonnées dans le royaume, pourraient offrir le même spectacle! J'ai vu la Bretagne et d'autres provinces couvertes, à perte de vue, de landes, où il ne croît que du jan, espèce de genêt épineux, noir et jaunâtre. Nos compagnies d'agriculture, qui y ont employé en vain leurs grandes charrues, les ont jugées frappées d'une perpétuelle stérilité; mais ces landes montrent, par d'anciennes divisions de champs, et par des ruines de masures et d'anciens fossés, qu'elles ont été autrefois cultivées. Elles sont encore entourées de métairies qui prospèrent sur le même sol. Combien d'autres seraient encore plus fécondes, telles que celles de Bordeaux, qui sont couvertes de grands pins! Une terre qui produit un grand arbre, peut certainement nourrir un épi de blé. Nous avons donné,

en parlant de l'ordre végétal, les moyens de reconnaître les analogies naturelles des plantes, avec chaque latitude et chaque territoire. Il n'y a point de terrain, fût-il de sable tout pur, ou de vase, où, par un bienfait particulier de la Providence, quelqu'une de nos plantes domestiques ne puisse réussir. Mais avant tout, il faudrait ressemer les bois qui abritaient jadis ces lieux, exposés maintenant à l'action des vents qui mangent les germes de tout ce qu'on y sème. Ces moyens, et plusieurs autres, ne peuvent être du ressort des compagnies avides, ni de leurs grands alignements, ni des corvées de la province, mais de l'assiduité locale et patiente de familles libres, qui soient propriétaires pour elles-mêmes, qui ne soient point soumises à des tyrans, et qui ne dépendent que du prince. C'est par ces moyens patriotiques que les Hollandais ont réussi à faire venir à Scheveling, village auprès de la Haye, des chênes dans du sable marin tout pur, comme je l'ai vu moi-même. Nous le répétons, ce n'est point dans les grands domaines, c'est dans les paniers des vendangeurs, et dans les tabliers

des moissonneuses, que Dieu verse du ciel les fruits de la terre.

Ces grands espaces de terre perdue dans le royaume, ont attiré l'attention de la cupidité; mais il y en a une bien plus grande quantité qui lui est échappée, parce qu'on n'a pu en faire ni des marquisats, ni des vicomtés, et que d'ailleurs les grandes charrues y sont tout-à-fait inutiles. Ce sont, entre autres, les lisières des chemins, qui sont en nombre infini. Nos grandes routes, à la vérité, sont fécondes pour la plupart, puisqu'elles sont bordées d'ormes. L'orme est sans doute utile, il sert au charronnage; mais nous avons un arbre qui lui est bien préférable, parce que l'insecte n'attaque jamais son bois, qu'il est excellent pour la charpente, et qu'il donne en abondance des fruits nourrissants : c'est le châtaignier. On pouvait juger de la durée et de la beauté de son bois, par l'ancienne charpente de la foire Saint-Germain, avant qu'elle fût brûlée : les solives en étaient d'une grosseur et d'une longueur prodigieuse, et parfaitement saines, quoiqu'elles eussent plus de quatre cents ans

d'antiquité. On peut encore voir la durée de ce bois dans la charpente de l'ancien château de Marcoussi, qui a été bâti sous Charles VI, à cinq lieues de Paris. Nous avons tout-à-fait négligé cet arbre, qu'on ne laisse plus croître qu'en taillis dans nos forêts. Cependant son port est très-majestueux, son feuillage est beau, et il porte une si grande abondance de fruits, en étages multipliés les uns sur les autres, qu'il n'y a point de terrain de la même étendue semé en froment, qui puisse rapporter une subsistance aussi abondante. A la vérité, comme nous l'avons vu, en parlant des caractères des végétaux, cet arbre ne se plaît que sur les lieux secs et élevés; mais nous en avons un autre pour les vallées et les lieux humides, qui n'est guère moins utile par son bois et ses fruits, et dont le port est aussi majestueux : c'est le noyer. Ces beaux arbres pareraient magnifiquement nos grandes routes. On y en pourrait aussi mettre d'autres qui sont propres à chaque territoire. Ils annonceraient aux voyageurs les provinces du royaume; la vigne, la Bourgogne; le pommier, la Normandie; le mû-

rier, le Dauphiné; l'olivier, la Provence. Leurs tiges, chargées de fruits, détermineraient, bien mieux que les poteaux surmontés de carcans, et que les affreux gibets des justices criminelles, les limites de chaque province, et les douces et diverses seigneuries de la nature.

On peut m'objecter que les passants en recueilleraient les productions; mais ils ne touchent guère aux raisins des vignobles, qui bordent quelquefois les chemins. D'ailleurs, quand ils les recueilleraient, quel grand inconvénient y aurait-il? Quand le roi de Prusse fit planter plusieurs grandes routes de la Poméranie, d'arbres fruitiers, on lui représenta que les fruits en seraient volés : « Les hommes au moins en profiteront, » répondit-il. Nos chemins de traverse présentent peut-être encore plus de terrain perdu que nos grandes routes. Si vous songez que c'est par eux que communiquent les petites villes, les bourgs, les villages, les hameaux, les abbayes, les châteaux, et même de simples maisons de campagne; que plusieurs d'entre eux aboutissent au même lieu; et que

chacun d'eux a au moins de largeur celle d'un chariot; vous trouverez que l'espace qu'ils emploient, doit être très-considérable. Il faudrait d'abord commencer par les aligner, car la plupart vont en serpentant; ce qui leur donne quelquefois un tiers plus de longueur qu'ils n'en devraient avoir. J'avoue, cependant, que je trouve leurs sinuosités agréables, sur-tout sur la croupe des collines, sur la pente des montagnes, dans les lieux agrestes et au milieu des forêts. Mais on les rendrait susceptibles d'un autre genre de beauté, en les bordant d'arbres fruitiers qui s'élèvent peu, et qui, fuyant en perspective, augmenteraient à la vue l'étendue du pays. Ces arbres donneraient encore de l'ombre aux voyageurs. A la vérité, les laboureurs disent que ces ombres, si agréables aux passants, nuisent à leurs grains. Ils ont sans doute raison, pour plusieurs espèces de grains; mais il y en a qui réussissent mieux dans les lieux un peu ombragés, que par-tout ailleurs, comme on peut le voir au Pré Saint-Gervais. De plus, les laboureurs seraient dédommagés avec usure par le bois des arbres

fruitiers, et par la récolte des fruits. On pourrait même encore concilier les intérêts des laboureurs et des voyageurs, en plantant seulement les chemins qui vont du nord au sud, et le côté méridional de ceux qui vont de l'est à l'ouest, de sorte que l'ombre de leurs arbres ne tomberait presque point sur les terres labourées.

Il faudrait encore, pour augmenter les subsistances nationales, remettre en terres à blé beaucoup de terres qui sont en pâturages. Il n'y a presque point de prairies dans la Chine, qui est si peuplée. Les Chinois sèment du blé et du riz par-tout, et ils nourrissent leurs bestiaux de la paille qui en provient. Ils disent « qu'il vaut mieux que les bêtes » vivent avec l'homme, que l'homme avec » les bêtes. » Leurs troupeaux n'en sont pas moins gras. Les chevaux allemands, si vigoureux, ne sont nourris que de paille hachée, où l'on mêle un peu d'orge ou d'avoine. Nos paysans adoptent, de jour en jour, des usages tout-à-fait contraires à cette économie. Ils mettent, comme je l'ai observé en plusieurs provinces, beaucoup de terres qui jadis pro-

duisaient du blé, en médiocres pâturages, pour éviter les frais de culture, et sur-tout ceux de la dîme, parce que leurs curés ne la perçoivent point sur les prairies. J'ai vu en Basse-Normandie, beaucoup de terres qui ont été ainsi dénaturées, au grand détriment du bien public. Voici ce qu'on me raconta à la vue d'un ancien champ de blé qui avait subi une pareille métamorphose. Le curé, fâché de perdre une partie de son revenu, sans pouvoir s'en plaindre, dit au maître de ce champ, en forme de conseil : « Maître » Pierre, il me semble que si vous ôtiez les » cailloux de ce terrain-là, que vous le fumiez » bien, que vous le labouriez bien, et que » vous y semiez du blé, vous pourriez encore » y faire de bonnes moissons. » Le laboureur fin et rusé, qui pressentit l'intention de son décimateur, lui répondit : «Vous avez raison, » M. le curé; si vous voulez faire à ce champ » toutes les façons que vous dites là, je ne » vous en demande que la dîme. »

On ne donnera à notre agriculture toute l'activité dont elle est capable, qu'en lui rendant sa dignité naturelle. Il faut donc engager

une multitude de bourgeois aisés et oisifs, qui végètent dans nos petites villes, à aller vivre à la campagne. Pour les y déterminer, il faut exempter les cultivateurs, des droits humiliants de taille, de corvée, et même de ceux de la milice, auxquels ils sont assujettis. L'état sans doute doit être servi dans ses besoins; mais pourquoi a-t-on attaché à ses services des caractères d'humiliation? Ne peut-on pas les faire remplir avec de l'argent? Il en faudrait beaucoup, disent nos politiques. Oui, sans doute; mais nos bourgeois ne paient-ils pas aussi beaucoup d'impositions dans nos villes, pour suppléer à ces mêmes services? D'ailleurs, plus la campagne aurait d'habitants, moins ses contribuables seraient chargés. Un homme bien élevé aime encore mieux qu'il en coûte à sa bourse, qu'à son amour-propre.

Par quelle fatale contradiction avons-nous rendu la plus grande partie des terres de la France roturières, tandis que nous avons anobli celles du Nouveau-Monde? Le même cultivateur, qui paierait la taille en France, et irait, la pioche à la main, travailler sur

les grandes routes, peut faire entrer ses enfants dans la Maison du Roi, s'il est habitant d'une des îles de l'Amérique. Ce genre d'anoblissement n'a pas été moins funeste à ces terres étrangères, où il a introduit l'esclavage, qu'aux terres de la patrie, aux laboureurs desquelles il a enlevé une multitude de ressources. La nature appelait dans l'Amérique déserte, la surabondance des peuples de l'Europe : elle y avait tout disposé, avec des attentions maternelles, pour dédommager les Européens de l'éloignement de leur patrie. Il n'est pas besoin là de se brûler au soleil pour moissonner les grains, ou de se morfondre à la gelée pour faire paître les troupeaux, ou de fendre la terre avec de lourdes charrues pour lui faire produire des aliments, ou de fouiller ses entrailles pour en tirer le fer, la pierre, l'argile, et les matières premières de nos meubles et de nos maisons. La nature, facile, y a placé sur des arbres, à l'ombre, et à la portée de la main, tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie humaine. Elle y a mis le laitage et le beurre dans les noix du cocotier, les crêmes parfu-

mées dans les pommes de latte, du linge de table et des mets dans les grandes feuilles satinées et dans les figues du bananier, des pains tout prêts à cuire dans les patates et les racines du manioc, du duvet plus fin que la laine des brebis dans les gousses du cotonnier, de la vaisselle de toutes les formes dans les courges du calebassier. Elle y avait ménagé des habitations impénétrables à la pluie et aux rayons du soleil, sous les rameaux épais du figuier d'Inde, qui, s'élevant vers les cieux, et descendant ensuite vers la terre où ils prennent racine, forment, par leurs nombreuses arcades, des palais de verdure. Elle avait dispersé, pour les délices et le commerce, le long des fleuves, au sein des rochers et dans le lit des torrents, le maïs, la canne à sucre, le cacao, le tabac, avec une multitude d'autres végétaux utiles; et, par la ressemblance des latitudes de ce Nouveau-Monde avec celles de diverses contrées de l'ancien, elle promettait à ses futurs habitants d'adopter, en leur faveur, le café, l'indigo et les productions végétales les plus précieuses de l'Afrique et de l'Asie. Pourquoi

l'ambition de l'Europe a-t-elle fait couler le sang et les larmes des hommes, dans ces heureux climats? Ah! si la liberté et la vertu en avaient rassemblé les premiers cultivateurs, que de charmes l'industrie française eût ajoutés à la fécondité du sol et à l'heureuse température des tropiques!

Il n'y a là ni frimas ni chaleurs excessives à craindre; et quoique le soleil y passe deux fois l'année au zénith, chaque jour, lorsqu'il s'élève sur l'horizon, il amène avec lui de dessus la mer, un vent frais qui rafraîchit jusqu'au soir, les forêts, les montagnes et les vallons. Que de retraites heureuses eussent trouvées, dans ces îles fortunées, nos pauvres soldats et nos paysans sans possession! que de frais de garnison y eussent été épargnés! que de petites seigneuries y fussent devenues les récompenses ou de braves officiers, ou de bons citoyens! que d'habiles marins s'y seraient formés, par la pêche des tortues dont les écueils voisins sont couverts, ou par celle des morues du banc de Terre-Neuve, encore plus abondante! Il n'en eût guère coûté à l'état que les frais d'établisse-

ment des premières familles. Avec quelle facilité on eût pu les étendre au loin successivement, en les formant, à la manière même des Caraïbes, de proche en proche, et aux frais de la communauté! Certainement, si on eût suivi cette marche naturelle, notre puissance s'étendrait aujourd'hui jusqu'au centre du continent de l'Amérique, et y serait inexpugnable.

On a persuadé à la cour, que, de la prospérité de nos colonies, naîtrait leur indépendance; et on cite en preuve les colonies anglo-américaines. Mais ce n'est pas pour les avoir rendues trop heureuses que l'Angleterre les a perdues; c'est, au contraire, pour les avoir opprimées. De plus, l'Angleterre a fait une grande faute, en y introduisant trop d'étrangers. Il y a d'ailleurs beaucoup de différence du génie de l'Anglais au nôtre. L'Anglais porte par-tout sa patrie avec lui; s'il fait fortune dans un pays, il en embellit le séjour, il y introduit les manufactures de sa nation, il y vit et il y meurt, ou s'il revient dans sa patrie, il retourne habiter le lieu de sa naissance. Les Français ne sentent pas

ainsi; tous ceux que j'ai vus aux îles, s'y regardent toujours comme des étrangers. Pendant vingt ans de séjour dans une habitation, ils ne planteront pas un arbre devant la porte de leur maison, pour s'y procurer de l'ombre; à les entendre, ils s'en vont tous l'année prochaine. S'ils font en effet fortune, ils partent, et même souvent sans la faire, et ils s'en retournent, non pas dans leur province ou dans leur village, mais à Paris. Ce n'est pas ici le lieu de développer la cause de cette haine nationale pour le lieu de la naissance, et de cette prédilection pour la capitale; elle est une suite de plusieurs causes morales, et entre autres, de l'éducation. Quoi qu'il en soit, ce tour d'esprit suffirait seul pour empêcher nos colonies d'être jamais indépendantes. Les frais énormes que nous coûte leur conservation, et la facilité avec laquelle on les prend, auraient dû nous faire revenir de ce préjugé. Elles sont toutes dans un tel état de faiblesse, que si leur commerce cessait quelques années avec la métropole, elles manqueraient bientôt des choses de première nécessité; il est même très-digne de re-

marque qu'on n'y manufacture pas une seule denrée du pays. On y cultive de très-beau coton, mais on n'en fait point de toile comme en Europe; on ne sait pas même le filer comme les Sauvages, ni tirer, comme eux, parti des fils de pitte, de ceux du bananier ou des feuilles du palmiste. Il y croît des cocotiers qui font la richesse des Indes orientales, et on n'y fait presque aucun usage de leur fruit ni de leur caire. On y recueille de l'indigo, mais on ne l'y emploie à aucune teinture. Il n'y a donc que le sucre auquel on donne les dernières façons, parce qu'il ne peut entrer dans le commerce sans être fabriqué; encore est-on obligé de le raffiner en Europe, pour lui donner sa perfection.

Il y a eu, à la vérité, quelques séditions dans nos colonies; mais elles ont été bien plus fréquentes dans leur état de faiblesse que dans celui de leur opulence. C'est le mauvais choix des sujets qu'on y a fait passer, qui les a remplies, en tout temps, de discorde. Comment peut-on espérer que des citoyens qui ont troublé une société ancienne, puissent concourir à en faire pros-

pérer une nouvelle ? Les Romains et les Grecs employaient la fleur de leur jeunesse, et leurs meilleurs citoyens, pour fonder leurs colonies; elles sont devenues des royaumes et des empires. Ce sont les célibataires militaires, marins, de robe et de tout état; ce sont les états-majors, si nombreux et si inutiles, qui remplissent les nôtres des passions de l'Europe, du goût des modes, d'un vain luxe, d'opinions corrompues, et de mauvaises mœurs. On n'eût craint rien de semblable de la part de nos simples cultivateurs. Le travail du corps charme les soucis de l'ame; il en fixe l'inquiétude naturelle; il fait fleurir parmi les peuples, la santé, le patriotisme, la religion et le bonheur. Mais je veux qu'à la longue ces colonies se fussent séparées de la France. La Grèce versa-t-elle des larmes, quand ses colonies florissantes portèrent sa gloire et ses lois sur les côtes de l'Asie, et sur les bords du Pont-Euxin et de la Méditerranée ? Fut-elle dans les alarmes, quand elles devinrent les tiges d'où sortirent de puissants royaumes et d'illustres républiques ? Pour s'en être séparées, devinrent-

elles ses ennemies, et n'en fut-elle pas, au contraire, souvent protégée ? Quel grand inconvénient y eût-il eu, que des rejetons de l'arbre de la France eussent porté des lis en Amérique, et ombragé le Nouveau-Monde de leurs majestueux rameaux ?

Avouons la vérité : peu d'hommes, dans les conseils des rois, s'occupent du bonheur des hommes. Quand on perd de vue ce grand objet, on perd bientôt de vue le bonheur national et la gloire du prince. Nos politiques, en tenant nos colonies dans un état perpétuel de dépendance, d'agitation et de pénurie, ont méconnu le caractère de l'homme, qui ne s'attache au lieu qu'il habite que par le bonheur. En y introduisant l'esclavage des noirs, ils leur ont donné des liens avec l'Afrique, et ont rompu ceux qui devaient les attacher à leurs pauvres concitoyens : ils ont de plus méconnu le caractère européen, qui craint sans cesse, sous un climat chaud, de voir son sang se dénaturer comme celui de ses esclaves, et qui soupire toujours après de nouvelles alliances avec ses compatriotes, pour faire circuler, dans les veines de ses

petits enfants, les couleurs vives et fraîches du sang européen, et les sentiments de la patrie encore plus intéressants. En leur donnant perpétuellement de nouveaux chefs militaires et civils, des magistrats qui leur sont étrangers, qui les tiennent sous un joug dur, des hommes enfin avides de fortune, ils ont méconnu le caractère français qui n'avait pas besoin de ces barrières pour le retenir dans l'amour de la patrie, puisqu'il en regrette par-tout les productions, les honneurs, et jusqu'aux désordres. Ils n'ont donc réussi à en faire ni des colons pour l'Amérique, ni des patriotes pour la France; et ils ont méconnu à-la-fois les intérêts de leur nation et de leurs rois, qu'ils voulaient servir.

Je me suis étendu un peu sur ces abus, parce qu'ils ne sont pas sans remède à plusieurs égards, et qu'il y a encore des terres dans le Nouveau-Monde, où on peut changer la nature de nos établissements : mais ce n'est pas ici le temps ni le lieu d'en développer les moyens. Après avoir proposé quelques remèdes sur le mal physique de la nation, passons à son mal moral qui en est la source.

La principale cause est l'esprit de division qui règne entre les différents ordres de l'état. Il y a deux moyens d'y remédier ; le premier est de détruire les motifs de division ; le second est d'augmenter les motifs de réunion.

La plupart de nos écrivains vantent l'esprit de société de notre nation ; et les étrangers, en effet, la regardent comme celle qui est la plus sociable de l'Europe. Les étrangers ont raison, parce qu'en effet nous les accueillons et les recherchons avec empressement ; mais nos écrivains ont tort. Oserai-je le dire ? c'est parce que nous n'aimons point nos compatriotes, que nous caressons tant les étrangers. Pour moi, je n'ai vu cet esprit d'union, ni dans les familles, ni dans les corps, ni dans les gens de la même province ; je n'en excepte que les habitants d'une seule province, que je ne veux pas nommer ; dès qu'ils en sont sortis, ils se recherchent avec le plus grand empressement. Mais, puisqu'il faut le dire, c'est plutôt par antipathie pour les autres habitants du royaume, que par amour pour leurs compatriotes ; car, de tout temps, leur province a été célèbre par ses divisions intes-

tines. En général, le véritable esprit patriotique, qui est le premier sentiment de l'humanité, est fort rare en Europe, et principalement chez nous.

Sans pousser plus loin ce raisonnement, cherchons-en des preuves qui soient à la portée de tout le monde. Lorsque vous lisez quelque relation des coutumes et des mœurs des peuples de l'Asie, vous êtes touché du sentiment d'humanité qui rapproche parmi eux les hommes les uns des autres, malgré le flegme silencieux qui règne dans leurs assemblées. Si, par exemple, un Asiatique en voyage prend son repas, ses valets et son chamelier viennent se ranger autour de lui, et se mettent à sa table. Si un étranger vient à passer, il s'y met aussi, et après avoir fait une inclinaison de tête au chef de famille, et loué Dieu, il continue sa route, sans que personne lui demande qui il est, d'où il vient, et où il va. Cette coutume hospitalière est commune aux Arméniens, aux Géorgiens, aux Turcs, aux Persans, aux Siamois, aux noirs de Madagascar, et aux diverses nations de l'Afrique et de l'Amérique. Dans ces pays.

l'homme est encore cher à l'homme. Si vous entrez au contraire à Paris, dans une salle d'auberge où il y ait une douzaine de tables, et qu'il y vienne successivement une douzaine de personnes, vous voyez chacune d'elles prendre sa place en particulier, à une table séparée, sans dire un mot. S'il n'arrivait pas successivement de nouveaux convives, chacun des douze premiers mangerait seul, comme un chartreux. D'abord il règne entre eux un profond silence, jusqu'à ce que quelque étourdi, mis de bonne humeur par son dîner, et pressé du besoin de se communiquer, s'avise d'ouvrir la conversation. Alors toute la société lève les yeux sur l'orateur, et l'examine, d'un coup-d'œil, de la tête aux pieds. S'il a l'air de ce qu'on appelle un homme comme il faut, c'est-à-dire, riche, on lui laisse le dé. Il trouve même des flatteurs qui confirment sa nouvelle, et qui applaudissent à son opinion littéraire, ou à son propos libertin. Mais s'il n'a rien qui le distingue, eût-il mis en avant une sentence de Socrate, à peine est-il au commencement de sa thèse, qu'on l'interrompt pour le contre-

dire. Ses critiques sont contredits à leur tour, par d'autres beaux esprits qui entrent dans la lice; alors la conversation devient générale et tumultueuse. Les sarcasmes, les mots durs, les sous-entendus perfides, les injures grossières, mettent fin pour l'ordinaire à la séance; et chacun des convives se retire, fort content de soi, et fort mécontent des autres. Vous retrouverez les mêmes scènes dans nos cafés et dans nos promenades. On s'y rend pour tâcher de se faire admirer, et pour critiquer les autres. Ce n'est point l'esprit de société qui nous rassemble, c'est l'esprit de division. Chez ce qu'on appelle la bonne compagnie, c'est encore pis. Si on veut y être bien reçu, il faut payer son dîner aux dépens de la maison où l'on a soupé la veille. Heureux encore si vous vous tirez d'affaire avec quelques anecdotes scandaleuses, et si, pour plaire au mari, vous n'êtes pas obligé de le tromper en faisant l'amour à sa femme!

La première source de ces divisions vient de notre éducation : elle nous enseigne dès l'enfance à nous préférer à autrui, en nous excitant à être les premiers parmi nos com-

pagnons d'étude. Comme cette vaine émulation ne présente à la plupart des citoyens aucune carrière à parcourir dans le monde, chacun d'eux s'y préfère par sa province, par sa naissance, par son état, par sa figure, par son habit, par le saint de sa paroisse. De là viennent nos haines sociales, et tant de sobriquets injurieux, du Normand au Gascon, du Parisien au Champenois, du noble au vilain, de l'homme de robe à l'ecclésiastique, du janséniste au moliniste, etc..... On se préfère sur-tout en opposant ses bonnes qualités aux défauts d'autrui. Voilà pourquoi la médisance est si facile, si agréable, et qu'elle est, en général, le mobile de toutes nos conversations.

Un homme de grande qualité me disait un jour, qu'il n'y avait point d'homme, quelque misérable qu'il fût, qu'on ne trouvât supérieur à soi-même, par quelque avantage où il nous surpasse, soit en jeunesse, en santé, en talents, en figure, en quelque bonne qualité, quelles que fussent d'ailleurs nos perfections. Cela est vrai, à la lettre; mais cette manière d'envisager les membres d'une so-

ciété est celle de la vertu, et ce n'est pas la nôtre. Comme la maxime contraire est également vraie, notre orgueil s'arrête à celle-là; et il s'y trouve déterminé par les mœurs du monde, et par notre éducation même, qui nous inspire, dès l'enfance, le besoin de cette préférence personnelle.

Nos spectacles concourent encore à augmenter parmi nous l'esprit de division. Nos comédies les plus vantées représentent, pour l'ordinaire, des tuteurs trompés par leurs pupilles, des pères par leurs enfants, des maris par leurs femmes, des maîtres par leurs valets. Les parades du peuple lui offrent à-peu-près les mêmes tableaux; et, comme s'il n'était pas assez porté au désordre, elles y ajoutent des scènes d'ivresse, d'obscénités, de vols, et de commissaires battus : elles lui apprennent à mépriser à-la-fois les mœurs et les magistrats. Les spectacles réunissent les corps des citoyens, et aliènent leurs esprits.

La comédie, dit-on, guérit les vices par le ridicule; *castigat ridendo mores*. Cet adage est aussi faux que tant d'autres qui font la

base de notre morale. La comédie nous apprend à nous moquer d'autrui, et rien de plus. Personne n'y dit : « Le portrait de cet » avare me ressemble ; » mais on y reconnaît fort bien celui de son voisin. Horace a fait, il y a long-temps, cette remarque. Mais, quand on viendrait à s'y reconnaître, je ne vois pas que la réformation du vice s'ensuivît. Est-ce qu'un médecin pourrait guérir un malade, en lui présentant un miroir et en se moquant de lui ? Si on se moque de mon vice, le rire d'autrui, loin de m'en tirer, m'y enfonce ; je m'exerce à le cacher ; je deviens hypocrite ; sans compter que le ridicule s'adresse bien plus souvent à la vertu qu'au vice. Ce n'est pas de la femme infidèle ou du fils libertin qu'on se moque, c'est de l'époux facile ou du père indulgent. Pour justifier notre goût, nous citons celui des Grecs ; mais nous oublions que leurs vains spectacles portèrent l'attention publique sur des objets frivoles, qu'on y tourna souvent en ridicule la vertu des plus illustres citoyens, et qu'ils augmentèrent, parmi eux, les haines et les jalousies qui accélérèrent leur ruine.

Ce n'est pas que je blâme le rire, et que je croie, avec Hobbes, qu'il vienne d'orgueil. Les enfants rient, et certainement ce n'est pas d'orgueil. Ils rient à la vue d'une fleur, au son d'un grelot. On rit de joie, de contentement, de bien-être. Mais le ridicule est bien différent du ris naturel. Il n'est pas, comme celui-ci, l'effet de quelque harmonie agréable dans nos sensations, ou dans nos sentiments. Mais il naît d'un contraste heurté entre deux objets, dont l'un est grand et l'autre est petit, dont l'un est fort et l'autre est faible. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est produit par les mêmes oppositions qui produisent la terreur, avec cette différence, que, dans le ridicule, l'ame passe d'un objet redoutable à un objet frivole, et dans la terreur, d'un objet frivole à un objet redoutable. L'aspic de Cléopâtre dans un panier de fruits; les doigts qui écrivirent, au milieu d'un festin, le jugement de Balthazar; le son de la cloche qui annonce la mort de Clarisse; le pied d'un Sauvage imprimé sur le sable dans une île déserte, effraient plus l'imagination que tout l'appareil des combats, des sup-

plices, des brigands et de la mort. Ainsi, pour imprimer une profonde terreur, il faut d'abord présenter un objet frivole et de peu d'apparence; et pour exciter un grand ridicule, il faut débuter par une idée imposante. On peut y joindre encore quelqu'autre contraste, comme celui de la surprise, et quelqu'un de ces sentiments qui nous jettent dans l'infini, comme celui du mystère; alors l'ame ayant perdu son équilibre, se précipite dans l'effroi ou dans le rire, suivant la pente qu'on lui a dressée. Nous voyons fréquemment ces effets contraires produits par les mêmes moyens. Par exemple, si une nourrice veut faire rire son enfant, elle se masque la tête de son tablier, aussitôt l'enfant devient sérieux; puis elle se découvre tout d'un coup, et il se met à rire. Veut-elle lui faire peur, ce qui n'arrive que trop souvent? elle lui sourit d'abord, et l'enfant pareillement à elle; puis, tout-à-coup, elle prend un air sérieux, ou se masque le visage, et l'enfant se met à pleurer. Je n'en dirai pas davantage sur ces oppositions violentes; j'en tirerai seulement cette conséquence, que ce sont les peuples

les plus malheureux qui ont le plus de penchant pour le ridicule. Effrayés par des fantômes politiques et moraux, ils cherchent d'abord à en perdre le respect; et ils n'ont pas de peine à en venir à bout, puisque la nature, pour venir au secours de l'homme opprimé, a mis, dans la plupart des choses d'institution humaine, les sources du ridicule à côté de celles de la terreur. Ils n'ont rien à faire qu'à renverser les objets de leur comparaison. C'est ainsi qu'Aristophane renversa la religion de son pays, par sa comédie des Nuées. Voyez les écoliers; ils tremblent d'abord devant leur régent : la première chose qu'ils font pour se familiariser avec son idée, est de le tourner en ridicule, et c'est à quoi ils réussissent ordinairement fort bien. L'amour du ridicule n'est donc point un signe de bonheur dans un peuple, mais il est une preuve de son malheur. Voilà pourquoi les anciens Romains étaient si graves, lorsqu'ils étaient heureux; et que leurs descendants, qui sont aujourd'hui misérables, sont renommés par leurs pasquinades, et fournissent l'Europe d'arlequins et de comédiens.

Je ne disconviens pas que les spectacles, tels que les tragédies, ne pussent contribuer à rapprocher les citoyens. Les Grecs les ont souvent employés à cet usage. Mais, en adoptant leurs drames, nous nous écartons de leur intention. Ce n'étaient pas les malheurs des autres nations qu'ils représentaient sur leurs théâtres, c'étaient ceux qu'ils avaient éprouvés, et des événements tirés de leurs propres histoires. Nos tragédies nous remplissent d'une pitié étrangère. Nous pleurons sur les malheurs de la famille d'Agamemnon, et nous voyons d'un œil sec celles qui sont misérables à notre porte. Nous n'apercevons pas même leurs maux, attendu qu'elles ne sont pas sur le théâtre. Cependant nos héros, bien présentés sur la scène, suffiraient pour porter jusqu'à l'enthousiasme le patriotisme du peuple. Quel concours et quels applaudissements a attirés l'héroïsme d'Eustache de Saint-Pierre dans le Siége de Calais ! La mort de Jeanne d'Arc produirait encore de plus grands effets, si un homme de génie osait effacer le ridicule dont on a couvert parmi nous cette fille respectable et in-

fortunée, à qui la Grèce eût élevé des autels.

J'en dirai ici ma pensée en deux mots, pour en faire naître le désir à quelque homme vertueux. Je voudrais donc que, sans s'écarter de l'histoire, on la représentât honorée de la faveur de son roi, des applaudissements de l'armée, et au comble de la gloire, délibérant de retourner dans son hameau, pour y vivre en simple bergère, inconnue et ignorée. Sollicitée ensuite par Dunois, elle se détermine à s'exposer à de nouveaux dangers, pour l'amour de sa patrie. Enfin, prisonnière dans un combat, elle tombe entre les mains des Anglais. Interrogée par des juges inhumains, parmi lesquels sont des évêques de sa propre nation, la simplicité et l'innocence de ses réponses la rendent victorieuse des questions insidieuses de ses ennemis. Elle est condamnée par eux à une prison perpétuelle. Je voudrais qu'on vît le souterrain où elle doit passer le reste de ses malheureux jours, avec ses longs soupiraux, ses grilles de fer, ses voûtes épaisses, le misérable grabat destiné à son repos. la cruche d'eau et le pain

noir qui doivent lui servir de nourriture ; qu'on entendît ses réflexions touchantes sur le néant des grandeurs, ses regrets naïfs sur le bonheur de la vie champêtre, ensuite des retours d'espérance sur le secours de son prince, et le désespoir à la vue de l'abîme affreux qui s'est fermé sur elle. On verrait ensuite le piége que ses ennemis perfides lui dressent pendant son sommeil, en mettant auprès d'elle les armes dont elle les avait combattus. Elle aperçoit à son réveil ces monuments de sa gloire. Entraînée par un amour de femme, et en même temps de héros, elle couvre sa tête du casque dont le panache avait montré à l'armée française découragée le chemin de la victoire ; elle prend cette épée si formidable aux Anglais dans ses faibles mains ; et dans le temps que le sentiment de sa gloire fait couler de ses yeux des larmes de joie, ses lâches ennemis se présentent à elle tout-à-coup, et d'une voix unanime la condamnent à la plus horrible des morts. C'est alors qu'on verrait, ce qui est digne de l'attention même du ciel, la vertu aux prises avec le malheur extrême : on entendrait ses

plaintes douloureuses sur l'indifférence de son prince, qu'elle a si noblement servi ; on la verrait se troubler à l'idée du supplice affreux qui lui est préparé, et encore plus par la crainte de la calomnie qui doit flétrir à jamais sa mémoire; on l'entendrait, dans ses terribles combats, douter s'il existe une Providence protectrice des innocents. Cependant il faut marcher à la mort : c'est dans ce moment que je voudrais voir tout son courage se ranimer. Je voudrais qu'on la montrât sur le bûcher où elle finit ses jours, méprisant les vaines espérances que le monde prodigue à ceux qui le servent, se représentant à elle-même l'opprobre éternel dont sa mort couvrira ses ennemis, la gloire immortelle qui illustrera à jamais le lieu de sa naissance, et celui même de son supplice. Je voudrais que ses dernières paroles, animées par la religion, fussent plus sublimes que celles de Didon, lorsqu'elle s'écrie sur le bûcher :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Je voudrais enfin que ce sujet, traité par un homme de génie, à la manière de Shakes-

peare, qui ne l'eût certainement pas manqué si Jeanne d'Arc eût été Anglaise, produisît une pièce patriotique; que cette illustre bergère devînt, parmi nous, la patronne de la guerre, comme sainte Geneviève l'est de la paix; que son drame fût réservé pour les circonstances périlleuses où l'état peut se rencontrer; qu'on en donnât alors la représentation au peuple, comme on montre à celui de Constantinople, en pareil cas, l'étendard de Mahomet; et je ne doute pas qu'à la vue de son innocence, de ses services, de ses malheurs, de la cruauté de ses ennemis, et de l'horreur de son supplice, notre peuple hors de lui ne s'écriât : « La guerre, la guerre » contre les Anglais! [3] »

Ces moyens, quoique plus puissants que les milices et les engagements par force et par ruse, qui servent à nous donner des soldats, sont encore insuffisants pour faire de vrais citoyens. Ils nous accoutument à n'aimer la patrie et la vertu, que quand leurs héros sont applaudis sur le théâtre. C'est de là qu'il arrive que la plupart même des gens bien élevés ne sauraient apprécier une action,

s'ils ne la voient rapportée dans quelque journal, ou mise en drame. Ils ne la jugent point d'après leur propre cœur, mais d'après l'opinion d'autrui ; non réelle et dans son lieu, mais en image et dans un cadre. Ils aiment les héros quand ils sont applaudis, poudrés et parfumés; mais s'ils en rencontrent versant leur sang dans quelque lieu obscur, et périssant dans l'ignominie, ils ne les reconnaissent plus. Tout le monde voudrait être l'Alexandre de l'Opéra, et personne celui de la ville des Malliens.

Le patriotisme ne doit pas être mis trop souvent en représentation. Il faut qu'il y ait des héros qui se fassent tuer, et dont personne ne parle. Pour remettre donc le peuple à cet égard, sur le chemin de la nature et de la vertu, il faut qu'il se serve de spectacle à lui-même. Il faut lui montrer des réalités, et non des fictions; qu'il voie des soldats, et non des comédiens; et si on ne peut pas lui offrir le terrible spectacle d'une bataille, qu'il en voie au moins les manœuvres et les apprêts, dans des fêtes militaires.

Il faut lier davantage les soldats avec la

nation, et rendre leur condition plus heureuse. Ils ne sont que trop souvent des sujets de querelle dans les provinces qu'ils parcourent. L'esprit de corps les anime à tel point, que lorsque deux régiments se rencontrent dans la même ville, il en résulte presque toujours une infinité de duels. Ces haines féroces sont entièrement inconnues des régiments prussiens et russes, que je regarde, à plusieurs égards, comme les meilleures troupes de l'Europe. Le roi de Prusse a inspiré à ses soldats, au lieu de l'esprit de corps qui les divise, l'esprit de patrie qui les réunit. Il en est venu à bout, en donnant la plupart des emplois civils de son royaume, comme récompenses du service militaire. Tels sont les liens politiques dont il les attache à la patrie. Les Russes n'en emploient qu'un, mais il est encore plus fort; c'est celui de la religion. Un soldat russe croit que servir son prince, c'est servir Dieu. Il marche au combat comme un néophyte au martyre, et il est persuadé que s'il vient à être tué, il va tout droit en paradis.

J'ai ouï dire à M. de Villebois, grand-

maître d'artillerie de Russie, que les soldats de son corps qui servaient une batterie à l'affaire de Zornedorff, y ayant été tués pour la plupart, ceux qui y restaient, voyant arriver les Prussiens la baïonnette au bout du fusil, ne pouvant plus se défendre, et ne voulant pas s'enfuir, embrassèrent les canons et s'y firent tous massacrer, afin d'être fidèles au serment qu'on exige d'eux en les recevant dans l'artillerie, qui est, qu'ils n'abandonneront jamais leurs canons. Une résistance si opiniâtre ôta aux Prussiens la victoire qu'ils avaient gagnée, et fit dire au roi de Prusse, qu'il était plus aisé de tuer les Russes que de les vaincre. Cette constance héroïque vient de la religion. Il serait bien difficile de rétablir ce ressort parmi les troupes françaises, formées en partie de la jeunesse débordée de nos villes. Les soldats prussiens et russes sont tirés de la classe des paysans, et ils s'honorent de leur état. Chez nous, au contraire, un paysan craint que son fils ne tombe à la milice. L'administration contribue, de son côté, à lui en donner de la frayeur. S'il y a un mauvais sujet dans un village, le

subdélégué lui fait tomber le billet noir, comme si un régiment était une galère. J'avais fait, à cette occasion, un mémoire pour remédier à ces inconvénients, et pour empêcher la désertion parmi nos soldats; mais il m'est resté inutile, comme tant d'autres. Les principaux moyens de réforme que j'y présentais, étaient d'améliorer l'état de nos soldats, comme en Prusse, par l'espoir des emplois civils, qui sont chez nous en nombre infini; et pour empêcher les désordres où les jette leur vie célibataire, je proposais de leur permettre de se marier, comme les soldats prussiens et russes, qui le sont la plupart [4]. Ce moyen, si propre à réformer les mœurs, contribuerait encore à rapprocher nos provinces les unes des autres, par les mariages qu'y contracteraient nos régiments, qui les parcourent continuellement. Ils resserreraient du nord au midi les liens de la nation, et nos paysans cesseraient de les craindre, s'ils les voyaient passer au milieu d'eux en pères de famille. Si nos soldats commettent quelquefois des désordres, c'est à nos institutions militaires qu'il faut s'en prendre. J'en ai vu

de mieux disciplinés, mais je n'en connais point de plus généreux. J'ai été témoin d'un acte d'humanité de leur part, dont je doute que beaucoup de soldats étrangers fussent susceptibles. C'était en 1760, à notre armée qui pour lors était en Allemagne, dans le pays ennemi, campée auprès d'une petite ville appelée Stadberg. J'étais logé dans un misérable village, occupé par le quartier-général. Il y avait dans la pauvre maison de paysan où je logeais, avec deux de mes camarades, cinq ou six femmes et autant d'enfants qui s'y étaient réfugiés, et qui n'avaient rien à manger; car notre armée avait fourragé leurs blés et coupé leurs arbres fruitiers. Nous leur donnions bien quelques vivres, mais c'était peu de chose pour leur nombre et pour leurs besoins. Il y avait parmi elles une jeune femme grosse, qui avait trois ou quatre enfants. Je la voyais sortir tous les matins et revenir au bout de quelques heures, avec son tablier tout plein de tranches de pain bis. Elle les passait dans des ficelles, et les faisait sécher à la cheminée comme des champignons. Je lui fis demander un jour, par un de nos gens qui

parlait allemand et français, où elle trouvait ces provisions, et pourquoi elle leur donnait cet apprêt. Elle me répondit qu'elle allait dans le camp demander l'aumône parmi nos soldats; que chacun d'eux lui donnait des tranches de son pain de munition, et qu'elle les faisait sécher pour les conserver; car elle ne savait où elle pourrait recouvrer d'autres vivres après notre départ, tout le pays ayant été désolé.

L'état de soldat est un perpétuel exercice de la vertu, par la nécessité où il met l'homme d'éprouver un grand nombre de privations, et d'exposer fréquemment sa vie. Il a donc la religion pour principal appui. Les Russes en conservent l'esprit dans leurs troupes nationales, en n'y admettant aucun soldat étranger. Le roi de Prusse, au contraire, est parvenu au même but, en recevant dans les siennes des soldats de toutes les religions; mais il oblige chacun d'eux de suivre exactement celle qu'il a adoptée. J'ai vu à Berlin et à Postdam, tous les dimanches, les officiers rassembler les soldats à la parade, sur les onze heures du matin, et les conduire en

ordre par détachements particuliers, catholiques, calvinistes, luthériens, chacun à leur église, pour y assister au service divin.

Je voudrais qu'on ôtât parmi nous les autres causes de division, qui obligent un citoyen à souhaiter, pour vivre, le malheur ou la mort d'autrui. Nos politiques ont multiplié ces moyens de haine à l'infini, et ils ont rendu même l'état complice de ces sentiments cruels, par l'établissement des loteries, des tontines et des rentes viagères. « Il est mort tant de personnes cette année; » l'état a gagné tant, » disent-ils. S'il venait une peste qui emportât la moitié des citoyens, l'état serait bien riche! L'homme n'est rien pour eux, l'or est tout. Leur art consiste à réformer les vices de la société, par des injures faites à la nature : ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent agir à son exemple. « Elle a voulu, disent-ils, que » chaque espèce d'êtres ne subsistât que par » la ruine des autres espèces. Le malheur par- » ticulier fait le bonheur général. » C'est avec ces barbares et fausses maximes qu'on égare les princes. Ces lois n'existent dans la na-

ture qu'entre les espèces contraires et ennemies. Elles n'existent point dans les mêmes espèces d'animaux qui vivent en société. Certainement la mort d'une abeille n'a jamais tourné au profit de sa ruche. Bien moins encore, le malheur et la mort d'un homme peut profiter à sa nation et au genre humain, dont le parfait bonheur consisterait dans une parfaite harmonie entre ses membres. Nous avons prouvé ailleurs, qu'il ne peut arriver le plus petit mal à un simple particulier, que tout le corps politique ne s'en ressente. Nos riches ne doutent pas que les biens des petits ne parviennent à eux, puisqu'ils jouissent des productions de leurs arts; mais ils participent également à leurs maux, malgré qu'ils en aient. Non-seulement ils sont les victimes de leurs maladies épidémiques et de leurs brigandages, mais de leurs opinions morales, qui se dépravent dans le sein des malheureux. Elles s'élèvent, comme les maux qui sortirent de la boîte de Pandore, et traversant, malgré les gardes armées, les forteresses et les châteaux, elles viennent se loger dans le cœur des tyrans. Quelque pré-

caution qu'ils prennent pour s'en garantir, elles gagnent leurs voisins, leurs serviteurs, leurs enfants, leurs épouses, et les forcent de s'abstenir de tout, au milieu de leurs jouissances.

Mais lorsque dans une société, des corps tournent constamment à leur profit les malheurs d'autrui, ils perpétuent ces mêmes malheurs, et les multiplient à l'infini. C'est une chose aisée à remarquer, que par-tout où il y a beaucoup d'avocats et de médecins, les procès et les maladies sont en plus grand nombre que par-tout ailleurs. Quoiqu'il y ait parmi eux des hommes dont les lumières sont saines, ils ne s'opposent point à des désordres qui tournent au profit de leur corps.

Ces inconvénients ne sont pas sans remède; j'ai à citer, à cet égard, des exemples sans réplique. Lorsque j'entrai au service de Russie, on me retint le premier mois de mes appointements pour les frais de toute espèce de maladie que je pourrais avoir, moi, mes serviteurs et ma famille, si j'étais venu à me marier. On comprenait dans ces frais ceux du médecin, du chirurgien et de l'apothicaire.

On me retint encore pour le même objet, une petite somme montant à un ou à un et demi pour cent de mes appointements : je l'aurais payée chaque année ; et chaque fois que je serais monté en grade, j'aurais donné en sus le premier mois des appointements de ce grade. Voilà la taxe des officiers, au moyen de laquelle ils sont traités eux et leur famille, de quelque espèce de maladie qu'ils puissent avoir. Les médecins et les chirurgiens de chaque corps sont très-bien appointés sur ces revenus. Je me rappelle que le médecin du corps où je servais avait mille roubles ou cinq mille livres d'appointements, et fort peu d'occupation ; car nos maladies ne lui rapportant rien, elles étaient de peu de durée. Quant aux soldats, ils sont traités, je pense, sans qu'on fasse aucune retenue sur leur paye. L'apothicairerie appartient à l'empereur. Elle est à Moscou dans un superbe bâtiment. Les remèdes sont dans des vases de porcelaine, et toujours choisis d'une bonne qualité. On les distribue de là dans le reste de l'empire à un prix modique, au profit de la couronne. Il n'y a jamais de

quiproquo à craindre à leur occasion. Les employés qui les préparent et les distribuent sont des hommes habiles, qui n'ont aucun intérêt à les falsifier, et qui, montant en grades et en appointements, sont pleins d'émulation pour bien remplir leurs devoirs. [5]

On pourrait imiter chez nous Pierre-le-Grand, et étendre non-seulement à tout le royaume l'ordre qu'il a établi dans ses troupes, à l'égard des médecins et des apothicaires, ce qui rapporterait un revenu considérable à l'état; mais l'établir encore parmi les gens de loi. Il serait à souhaiter que les procureurs, les avocats et les juges fussent payés par l'état et répartis dans tout le royaume, non pas pour plaider les procès, mais pour les appointer. On pourrait étendre ces consonnances à toutes les conditions qui vivent du malheur public : alors tous les citoyens trouvant leur repos et leur fortune dans le bonheur de l'état, contribueraient de toutes leurs forces à le maintenir.

Ces causes et beaucoup d'autres, divisent parmi nous toutes les classes de la nation. Il n'y a point de province, de ville et de vil-

lage, qui ne distingue la province, la ville et le village qui l'avoisine, par quelque injurieux sobriquet. Il en est de même d'une condition à l'autre. *Divide et impera*, disent nos politiques modernes. Cette maxime a perdu l'Italie, d'où elle est venue. La maxime contraire est bien plus véritable. Plus les citoyens ont d'ensemble, plus la nation qu'ils composent est puissante et heureuse. A Rome, à Sparte, à Athènes, un citoyen était à-la-fois avocat, sénateur, pontife, édile, agriculteur, homme de guerre, et même homme de mer. Voyez à quel degré de puissance ces républiques sont parvenues! Leurs citoyens étaient cependant bien inférieurs à nous du côté des lumières; mais on leur apprenait deux grandes sciences que nous ignorons : à aimer les dieux et la patrie. Avec ces sentiments sublimes, ils étaient propres à tout. Quand on ne les a pas, on n'est propre à rien. Malgré nos connaissances encyclopédiques, un grand homme parmi nous ne serait, même en talents, que le quart d'un Grec ou d'un Romain. Il se distinguerait beaucoup pour son corps, mais peu pour la patrie.

C'est notre mauvaise constitution politique qui produit dans l'état tant de centres différents. Il a été un temps où nous parlions d'être républicains. Certes, si nous n'avions pas un roi, nous vivrions dans une perpétuelle discorde. Combien de rois même ne nous faisons-nous pas, sous un seul et légitime monarque! Chaque corps a le sien, qui n'est pas celui de la nation. Que de projets se font et se défont au nom du roi! Le roi des eaux et forêts s'oppose au roi des ponts et chaussées. Le roi des colonies fait des projets, celui des finances ne veut point donner d'argent. Parmi tous ces conflits de la même autorité, rien ne s'exécute. Le véritable roi, le roi du peuple n'est point servi. Le même esprit de division règne dans la religion des Européens. Que de maux se sont faits par eux au nom de Dieu! Tous reconnaissent bien au fond le même Dieu qui a créé le ciel, la terre et les hommes; mais chaque royaume a le sien, qu'il faut honorer suivant certain rite. C'est ce Dieu-là que chaque nation particulière remercie à chaque bataille. C'est au nom de celui-là qu'on a

détruit les pauvres Américains. Le Dieu de l'Europe est un Dieu bien terrible et bien honoré. Mais où sont les autels du Dieu de la paix, du Père des hommes, de celui qu'annonce l'Évangile? Que nos politiques modernes s'applaudissent des fruits de ces divisions et de nos éducations ambitieuses. La vie humaine, si courte et si misérable, se passe dans ces troubles perpétuels; et pendant que les historiens de chaque nation, bien payés, élèvent au ciel les victoires de leurs rois et de leurs pontifes, les peuples s'adressent, en pleurant, au Dieu du genre humain, et lui demandent où est la voie qu'ils doivent suivre pour se diriger vers lui, et pour vivre heureux et vertueux sur la terre.

Je le répète, la cause de nos maux vient de notre éducation pleine de vanité, et du malheur du peuple, qui donne une grande influence à toutes les opinions nouvelles, parce qu'il attend toujours de la nouveauté, quelque soulagement à l'ancienneté de ses maux. Mais lorsqu'il s'aperçoit que ces opinions deviennent tyranniques à leur tour, il

les abandonne aussitôt; et voilà l'origine de son inconstance. Lorsqu'il trouvera facilement et abondamment à vivre, il ne sera point sujet à ces vicissitudes, comme nous l'avons vu par l'exemple des Hollandais, qui vendent et impriment les disputes théologiques, politiques et littéraires de toute l'Europe, sans qu'elles influent en rien sur leurs opinions civiles et religieuses; et lorsque l'éducation publique sera réformée, il jouira de l'heureuse et constante tranquillité des peuples de l'Asie.

En attendant que nous hasardions quelque idée à ce sujet, nous allons proposer encore quelques moyens de réunion. Je serai suffisamment payé de mes recherches, s'il s'en trouve une seule qui soit adoptée.

DE PARIS.

Nous avons déjà observé que peu de Français aiment le lieu de leur naissance. La plupart de ceux qui font fortune dans les pays étrangers, viennent demeurer à Paris. Au fond, ce n'est pas un mal pour l'état.

Moins ils sont attachés à leur pays, plus il est aisé de les fixer à Paris. Il faut dans un grand peuple un seul point de réunion. Tous les peuples fameux par leur patriotisme, en ont fixé le centre à leur capitale, et souvent à quelque monument de cette même capitale : les Juifs, à Jérusalem et à son temple ; les Romains, à Rome et au Capitole ; les Lacédémoniens, à Sparte et à ses citoyens.

J'aime Paris ; après la campagne, et une campagne à ma guise, je préfère Paris à tout ce que j'ai vu dans le monde. J'aime cette ville, non-seulement par son heureuse situation, parce que toutes les commodités de la vie y sont rassemblées, parce qu'elle est le centre de toutes les puissances du royaume, et par les autres raisons qui la faisaient chérir de Michel Montaigne ; mais parce qu'elle est l'asile et le refuge des malheureux. C'est là que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces, viennent se perdre et s'anéantir. Là, il est permis de vivre obscur et libre. Là, il est permis d'être pauvre, sans être méprisé. L'homme affligé y est distrait par la gaieté publique, et le faible

s'y sent fortifié des forces de la multitude. Il a été un temps où, sur la foi de nos écrivains politiques, je trouvais cette ville trop grande. Mais il s'en faut beaucoup que je la trouve assez étendue et assez majestueuse pour être la capitale d'un aussi florissant royaume. Je voudrais que, nos ports de mer exceptés, il n'y eût pas d'autre ville en France; que nos provinces ne fussent couvertes que de hameaux et de villages à petite culture; et que comme il n'y a qu'un centre dans le royaume, il n'y eût aussi qu'une capitale. Plût à Dieu qu'elle le fût de l'Europe entière et de toute la terre; et que, comme des hommes de toutes les nations y apportent leur industrie, leurs passions, leurs besoins et leurs malheurs, elle leur rendît en fortune, en jouissances, en vertus et en consolations sublimes, la récompense de l'asile qu'ils y viennent chercher!

Certes notre esprit, éclairé aujourd'hui de tant de lumières, n'a point autant de grandeur que celui de nos ancêtres. Au milieu de leurs mœurs simples et gothiques, ils pensaient, je crois, à en faire la capitale de

l'Europe. Voyez les traces de ce projet, aux noms que portent la plupart de leurs établissements : collége des Écossais, des Irlandais, des Quatre-Nations; et aux noms étrangers des compagnies de la gendarmerie. Voyez ce grand monument de Notre-Dame, bâti il y a plus de six cents ans, dans un temps où Paris n'avait pas la quatrième partie des habitants qui y sont aujourd'hui; il est plus vaste et plus majestueux que tous ceux de ce genre, qu'on y a élevés depuis. Je voudrais que cet esprit de Philippe-Auguste, prince trop peu connu dans notre siècle frivole, présidât encore à ses établissements, et en étendît l'usage à toutes les nations. Ce n'est pas que les hommes de tous les pays n'y soient bienvenus, pour leur argent; nos ennemis mêmes peuvent y vivre tranquillement au milieu de la guerre, pourvu qu'ils soient riches; mais avant tout, je la voudrais rendre bonne et heureuse pour ses propres enfants. Je ne sache pas qu'il serve en rien à un Français d'être né dans ses murs, si ce n'est, quand il est pauvre, de pouvoir mourir dans quelqu'un de ses hôpitaux. Rome donnait

bien d'autres priviléges à ses citoyens; le plus malheureux d'entre eux y jouissait de plus de droits et d'honneurs, que les rois mêmes alliés de la république.

Ce sont les plaisirs qui attirent la plupart des étrangers à Paris; et ces vains plaisirs, si nous en examinons la source, viennent de la misère du peuple, et du bon marché auquel s'y donnent les filles du monde, les spectacles, les ouvrages de mode, et les autres productions du luxe. Ces moyens ont été bien vantés par nos politiques modernes. Je ne disconviens pas qu'ils n'attirent beaucoup d'argent dans un pays; mais à la longue, les peuples voisins les imitent; l'argent des étrangers s'en va, et leurs mauvaises mœurs restent. Voyez ce qu'est devenue Venise, avec ses glaces, ses pommades, ses courtisanes, ses mascarades et son carnaval. Les arts frivoles, dont nous nous glorifions, ont été enlevés à l'Italie, et ils font aujourd'hui sa faiblesse et son malheur.

Le plus beau spectacle qu'un gouvernement puisse offrir, est celui d'un peuple laborieux, industrieux et content. On nous

apprend à lire dans des livres, dans des tableaux, dans l'algèbre, dans le blason, et point dans les hommes. Des amateurs admirent une tête de Savoyard, peinte par Greuze; mais le Savoyard lui-même est au coin de la rue, parlant, marchant, à moitié gelé de froid, et personne ne le regarde. Cette mère de famille, avec ses petits enfants, forme un groupe charmant; le tableau en est impayable : l'original est dans le grenier voisin, et n'a pas un sou pour vivre. Philosophes! vous êtes ravis, avec raison, en contemplant les nombreuses familles d'oiseaux, de poissons et de quadrupèdes dont les instincts sont si variés, et auxquelles un même soleil donne la vie. Examinez les familles d'hommes qui composent les habitants de la capitale, et vous diriez que chacune d'elles a emprunté ses mœurs et son industrie de quelque espèce d'animal, tant leurs occupations sont différentes. Considérez dans ces plaines, à l'entrée de la ville, cet officier-général, monté sur un superbe coursier; il commande un exercice : voyez les têtes, les épaules et les pieds de ses soldats posés sur la même ligne;

ils n'ont, tous ensemble, qu'un regard et qu'un mouvement. Il fait un signe, et à l'instant mille baïonnettes se hérissent; il en fait un autre, et mille feux sortent de ce rempart de fer. Vous croiriez, à leur précision, qu'un seul feu est sorti d'une seule arme. Il galope autour de ces régiments couverts de fumée, au bruit des tambours et des fifres, et vous diriez de l'aigle de Jupiter, qui porte la foudre, et qui plane autour de l'Etna. A cent pas de là est un insecte parmi les hommes. Regardez ce petit ramoneur, de couleur de fumée, avec sa lanterne, sa vielle et ses genouillères de cuir; il ressemble à un scarabée. Comme celui qui s'appelle, à Surinam, le porte-lanterne, il luit dans la nuit, et fait entendre le son d'une vielle. Cet enfant, ces soldats et ce général sont les mêmes hommes; et pendant que la naissance, l'orgueil et les besoins établissent entre eux des différences infinies, la religion les met de niveau : elle abaisse la tête des grands, en leur montrant la vanité de leur puissance, et elle relève celle des infortunés, en leur présentant des espérances immortelles : elle ra-

mène ainsi tous les hommes à l'égalité où la nature les avait fait naître, et que la société avait rompue.

Nos Sybarites croient avoir épuisé toutes les manières de jouir. Nos tristes vieillards se regardent comme inutiles au monde; ils ne voient plus devant eux d'autre perspective que la mort. Ah! le paradis et la vie sont encore sur la terre, pour qui peut y faire du bien.

Si j'avais été tant soit peu riche, j'aurais voulu me donner mille jouissances nouvelles: Paris serait devenu pour moi une autre Memphis. Son peuple immense nous est inconnu. J'aurais eu une petite chambre dans un de ses faubourgs, sur les carrières; une autre à l'extrémité opposée, sur les bords de la Seine, dans une maison ombragée de saules et de peupliers; une autre dans une de ses rues les plus fréquentées; une quatrième chez un jardinier, dans une maison entourée d'abricotiers, de figuiers, de choux et de laitues; une cinquième dans les avenues de la ville, chez un vigneron, etc.

Il est, sans doute, facile de trouver par-

tout des logements de cette espèce à bon compte; mais il n'est pas si aisé d'y trouver des hôtes et des voisins qui soient des honnêtes gens. Il y a beaucoup de corruption dans le petit peuple; mais il y a plusieurs moyens d'y reconnaître les gens de bien : c'est par eux que je commence les recherches de mes plaisirs. Nouveau Diogène, je m'en vais à la quête des hommes. Comme je ne cherche que des malheureux, je n'ai pas besoin de lanterne. Je me lève au petit point du jour, et je vais à une première messe, dans une église encore à demi obscure ; j'y trouve de pauvres ouvriers, qui viennent prier Dieu de bénir leur journée. La piété, sans respect humain, est une preuve assurée de probité : l'amour du travail en est une autre. J'aperçois, par un temps de pluie et de froidure, une famille entière couchée sur la terre et sarclant les herbes d'un jardin : [6] voilà encore des gens de bien. La nuit même ne peut celer la vertu. Vers le minuit, la lueur d'une lampe m'annonce, par les lucarnes d'un grenier, quelque pauvre veuve qui prolonge ses veilles, afin d'élever, par son

travail, ses petits enfants qui dorment auprès d'elle. Ce seront là mes voisins et mes hôtes. Je m'annonce auprès d'eux comme un passant, comme un étranger qui cherche un pied-à-terre dans le quartier. Je les prie de me céder une portion de leur logement, ou de m'en trouver un dans leur voisinage. J'offre un bon prix, et m'y voilà installé.

Je me garde bien, pour m'attacher ces honnêtes gens, de leur donner de l'argent et de leur faire l'aumône; j'ai des moyens plus honnêtes de gagner leur amitié. Je les charge de me faire des provisions superflues, dont ils profitent; je donne des récompenses à leurs enfants, pour de petits services qu'ils m'ont rendus; je mène, un jour de fête, toute la famille à la campagne, dîner sur l'herbe; le père et la mère retournent le soir à la ville, bien restaurés, et chargés de vivres pour le reste de la semaine. A l'entrée de l'hiver, je couvre leurs enfants d'étoffes de laine; et leurs petits membres réchauffés me bénissent, parce que mes bienfaits superbes n'ont point glacé leur cœur. C'est le parrain de leur petit frère qui leur a fait présent de leurs habits.

Moins on étreint les liens de la reconnaissance, plus ils se resserrent.

Je n'ai pas seulement le plaisir de faire du bien, et de le faire à propos ; j'ai encore celui de m'amuser et de m'instruire. Nous admirons dans nos livres les travaux des artisans, mais nos livres nous enlèvent la moitié de notre plaisir et de la reconnaissance que nous leur devons. Ils nous séparent du peuple, et ils nous trompent en nous montrant les arts avec un grand appareil et de fausses lumières, comme des sujets de théâtre et de lanterne magique. D'ailleurs, il y a plus de savoir dans la tête d'un artisan que dans son art, et plus d'intelligence dans ses mains, que dans le langage de l'écrivain qui le traduit. Les objets portent avec eux leur expression : *Rem verba sequuntur*. L'homme du peuple a de plus une manière d'observer et de sentir qui n'est pas indifférente. Tandis que le philosophe s'élève tant qu'il peut dans les nues, il se tient lui au fond de la vallée, et il voit bien d'autres perspectives dans le monde. Le malheur le forme à la longue tout comme un autre. Son langage s'épure avec les années ;

et j'ai remarqué souvent qu'il y avait fort peu de différence en justesse, en clarté et en simplicité, des expressions d'un vieux paysan à celles d'un vieux courtisan. Le temps efface de leurs langages et de leurs mœurs, la rusticité et la finesse que la société y avait introduites. La vieillesse, comme l'enfance, met tous les hommes de niveau, et les rend à la nature.

Dans un de mes campements, j'ai un hôte qui a fait le tour du monde. Il a été matelot, soldat, flibustier. Il est circonspect comme Ulysse, mais il est plus sincère. Quand je le fais asseoir à table avec moi, et qu'il a goûté de mon vin, il me raconte ses aventures. Il sait une multitude d'anecdotes. Combien de fois n'a-t-il pas manqué sa fortune! C'est un autre Fernand Mendès Pinto. Enfin, il a une bonne femme, et il vit content.

Dans un autre logement, j'ai un hôte dont la vie a été toute différente; il n'est presque jamais sorti de Paris, et bien rarement de sa boutique. Quoiqu'il n'ait pas couru le monde, il n'en a pas été moins misérable. Il était fort à son aise; il avait amassé de son travail

cinquante doubles louis, lorsqu'une nuit sa femme et sa fille s'en allèrent avec son trésor. Il en a pensé mourir de chagrin. Il n'y pense plus, dit-il; et il pleure encore en m'en parlant. Je le calme par de bonnes paroles; je lui donne de l'occupation; il cherche à dissiper son chagrin par le travail. Son industrie m'amuse : je passe quelquefois des heures entières à le voir forer et tourner des pièces de chêne dures comme l'ivoire.

Je m'arrête quelquefois au milieu de la ville, devant la boutique d'un maréchal; me voilà comme le Lacédémonien Lichès à Tégée, regardant forger et battre le fer. Dès que cet homme me verra attentif à son ouvrage, j'aurai bientôt sa confiance. Je ne cherche pas, comme Lichès, le tombeau d'Oreste;* mais j'ai besoin de l'art d'un maréchal: si ce n'est pour moi, c'est pour d'autres. Je commande à celui-ci quelques pièces solides de ménage, dont je veux faire un monument pour conserver ma mémoire dans quelque pauvre famille. Je veux encore m'acquérir l'amitié d'un ouvrier; je suis bien sûr que l'atten-

* Voyez Hérodote, liv. I.

tion que je donne à son travail, l'engagera à y mettre tout son savoir-faire. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups. Un riche, en pareil cas, ferait l'aumône, et n'obligerait personne. « Un jour, me disait à ce sujet J.-J. Rousseau, » je me trouvai à une fête de village, dans un » château aux environs de Paris. Après dîner, » la compagnie fut se promener à la foire, » et s'amusa à jeter aux paysans des pièces » de monnaie, pour le plaisir de les voir se » battre en les ramassant. Pour moi, suivant » mon humeur solitaire, je m'en fus prome- » ner tout seul de mon côté. J'aperçus une » petite fille qui vendait des pommes sur un » éventaire qu'elle portait devant elle. Elle » avait beau vanter sa marchandise, elle ne » trouvait plus de chalands. Combien toutes » vos pommes ? lui dis-je. — Toutes mes » pommes ? reprit-elle ; et la voilà en même » temps à calculer en elle-même. — Six sous, » monsieur, me dit-elle. — Je les prends, lui » dis-je, pour ce prix, à condition que vous » les irez distribuer à ces petits Savoyards » que vous voyez là-bas ; ce qu'elle fit aussi- » tôt. Ces enfants furent au comble de la joie

» de se voir régalés, ainsi que la petite fille » de s'être défaite de sa marchandise. Je leur » aurais fait beaucoup moins de plaisir, si je » leur avais donné de l'argent. Tout le monde » fut content, et personne ne fut humilié. » C'est un grand art de bien faire le bien. La religion nous en apprend le secret, en nous ordonnant de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.

Je m'en vais quelquefois sur le grand chemin, faire, comme les anciens patriarches, les honneurs de la ville aux étrangers qui y arrivent. Je me rappelle le temps où j'ai été moi-même voyageur hors de mon pays, et la bonne réception que j'ai éprouvée chez des étrangers. J'ai entendu plusieurs fois des seigneurs de Pologne et d'Allemagne, se plaindre de nos grands ; ils disent qu'ils les reçoivent dans leur pays en leur donnant beaucoup de fêtes, et que, quand ils viennent en France à leur tour, ils en sont tout-à-fait négligés. Ils en reçoivent un dîner à leur arrivée, et un autre à leur départ : voilà à quoi se termine leur hospitalité. Pour moi, qui ne peux pas leur rendre le bon accueil

qu'ils m'ont fait, je m'acquitte envers leur peuple. J'aperçois un Allemand qui chemine à pied; je l'engage à venir se reposer chez moi. Un bon souper et de bon vin le disposent à me raconter le sujet de son voyage. Il est officier; il a servi en Prusse et en Russie; il a vu le partage de la Pologne. Je l'interromps pour lui demander des nouvelles du maréchal Munich, des généraux de Villebois et Du Bosquet, du comte de Munchio, de mon ami M. de Taubenheim, du prince Czartorinski, ancien maréchal de la confédération de Pologne, dont j'ai été le prisonnier. La plupart sont morts, me dit-il; les autres ont vieilli et se sont retirés des affaires. Oh! qu'il est triste, m'écriai-je, de voyager hors de son pays, et d'y connaître des hommes estimables qu'on ne doit revoir jamais! Oh! que la vie est une carrière rapide! Heureux qui peut l'employer à faire du bien! Mon hôte me raconte une partie de ses aventures; j'y prête la plus grande attention, par leur ressemblance avec les miennes. Il n'a cherché qu'à bien mériter des hommes, et il en a été calomnié et persécuté. Il est

malheureux; il vient se mettre en France sous la protection de la reine ; il espère beaucoup de ses bontés. Je fortifie ses espérances par l'idée que l'opinion publique m'a donnée du caractère de cette princesse , et par celui que la nature a imprimé dans ses traits. Je rouvre, me dit-il, son cœur à la consolation. Plein d'émotion, il me serre la main. Ma réception lui est d'un favorable augure; il n'en eût pas trouvé une semblable dans son propre pays. Oh! que de douleurs profondes peuvent être calmées par une simple parole, et par une faible marque de bienveillance !

Je me souviens qu'un jour je trouvai, vers la grille de Chaillot, à l'entrée des Champs-Élysées, une jeune femme assise avec un enfant sur ses genoux, sur le bord d'un fossé. Elle était jolie, si on peut donner ce nom à une femme accablée de mélancolie. Je passai dans l'allée écartée où elle était, et dès qu'elle m'eut aperçu, elle détourna les yeux de moi ; sa timidité et sa modestie fixèrent les miens sur elle. Je remarquai qu'elle était vêtue fort décemment et en linge très-blanc; mais sa robe et son fichu étaient si remplis de ren-

traitures, qu'on eût dit que des araignées en avaient filé les toiles. Je m'approchai d'elle avec le respect qu'on doit aux malheureux; je la saluai d'abord, et elle me rendit mon salut avec honnêteté, mais avec froideur. Je tâchai ensuite de lier conversation, en lui parlant de la pluie et du beau temps : elle ne me répondit que par des monosyllabes. Enfin, m'étant avisé de lui demander si elle venait de se promener à la campagne, elle se mit à sangloter et à pleurer sans me dire un mot. Je m'assis auprès d'elle, et j'insistai, avec toute la circonspection possible, pour savoir le sujet de ses peines. Elle me dit : « Monsieur, mon mari vient d'essuyer à Paris » une banqueroute de cinq mille livres ; je » viens de le reconduire jusqu'à Neuilly; il est » allé à pied à soixante lieues d'ici, chercher » quelque peu d'argent qu'on nous doit. Je » lui ai donné mes bagues et tout celui que » j'avais pour faire son voyage ; il ne me reste » plus que vingt-quatre sous pour me nourrir » moi et mon enfant. — De quelle paroisse » êtes-vous, lui dis-je, madame ? — De Saint- » Eustache, reprit-elle. — Le curé, lui repar-

»tis-je, passe pour être fort charitable. — »Oui, monsieur, me dit-elle; mais apprenez »qu'il n'y a pas de charité dans les paroisses »pour nous autres misérables Juifs.» A ces mots elle redoubla ses larmes, et se leva pour continuer sa route. Je lui offris un bien faible secours, que je la suppliai de recevoir au moins comme une marque de ma bonne volonté. Elle l'accepta, et elle me fit plus de révérences, de remercîments, et me combla de plus de bénédictions que si j'avais rétabli sa fortune. Que de jouissances délicieuses aurait un homme qui dépenserait ainsi dix mille livres de rente!

Mes différents établissements dispersés dans la capitale et dans ses environs, répandent beaucoup de variété et d'agrément sur ma vie. L'hiver, je me loge dans celui qui est exposé au plein soleil du midi; l'été, j'occupe celui qui est au nord sur le bord de l'eau; je suis une autre fois campé dans les environs de la rue d'Artois, parmi les pierres de taille, voyant s'élever autour de moi des palais, des frontons avec des sphinx, des dômes, des kiosques. Je me garde bien de m'in-

former quels en sont les maîtres. L'ignorance est la mère du plaisir et de l'admiration. Je suis en Égypte, à Babylone, à la Chine. Aujourd'hui je soupe sous un acacia, et je suis en Amérique : demain je dînerai au milieu des jardins potagers, sous une treille et à l'ombre des lilas ; je serai en France.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il rien à craindre dans ce genre de vie ? Puissé-je trouver le terme de mes jours dans l'exercice de la vertu! J'ai bien ouï dire que des gens ont péri dans des parties de chasse et de plaisir et dans des voyages, mais jamais dans des actes de bienfaisance. L'or est pour le peuple un puissant porte-respect. Je lui paraîtrai assez riche pour lui inspirer des égards, mais pas assez pour lui donner la tentation de me voler. D'ailleurs, la police de Paris est dans le meilleur ordre. J'apporte la plus grande attention au choix de mes hôtes; et si je m'aperçois que je me suis trompé sur leur compte, le terme de mon logement est payé d'avance, je n'y reviens plus.

Je n'ai besoin dans ce plan de vie, ni d'attirail de ménage, ni de domestiques.

Avec quelle tendre inquiétude je suis attendu dans chacun de mes logements! Quelle joie y inspire mon arrivée! Que d'attention et de zèle dans mes hôtes pour prévenir mes besoins! J'y jouis des plus doux biens de la société, sans en éprouver les inconvénients. Nul ne se met à ma table pour dire du mal d'autrui, et nul n'en sort pour en dire de moi. Je n'ai point d'enfants; mais ceux de mon hôtesse sont plus empressés de me plaire qu'à leurs parents. Je n'ai point de femme : le plus grand charme de l'amour est de faire le bonheur d'autrui. J'aide à faire des mariages heureux, ou à maintenir dans le bonheur ceux qui sont faits. Je charme ainsi mes propres ennuis, je donne le change à mes passions, en leur proposant sur la terre le plus noble but où elles puissent atteindre. Je me suis approché des malheureux pour les consoler, et ce seront peut-être eux qui me consoleront moi-même.

C'est ainsi que vous pourriez vivre, ô grands! et multiplier vos jours rapides sur cette terre où vous n'êtes que des voyageurs. C'est ainsi que vous apprendriez à connaître

les hommes ; que vous ne formeriez plus, avec votre nation, un peuple étranger, un peuple conquérant qui vit de ses dépouilles. C'est ainsi que lorsque vous sortiriez de vos palais, entourés d'une foule de clients qui vous combleraient de bénédictions, vous nous rappelleriez le souvenir des premiers patriciens, si chers aux Romains. Vous cherchez tous les jours quelque spectacle nouveau : il n'y en a point de plus nouveau que le bonheur des hommes. Vous en voulez d'intéressants : il n'y en a point de plus intéressant que celui de voir des familles de pauvres paysans répandre la fécondité dans vos vastes et solitaires domaines, ou de vieux soldats qui ont bien mérité de la patrie y trouver d'heureux asiles. Vos compatriotes valent encore mieux que des héros de tragédie, et que des bergers d'opéra-comique.

L'indigence du peuple est la cause première des maladies physiques et morales des riches. C'est à l'administration à y pourvoir. Quant aux maux de l'ame, qui en résultent, je désirerais bien y trouver quelques palliatifs. Pour cet effet, je souhaiterais qu'il se

formât à Paris quelque établissement semblable à ceux que de charitables médecins et de sages jurisconsultes y ont formés pour remédier aux maux du corps et de la fortune; je veux dire, des conseils de consolation, où un infortuné, sûr du secret, et même de l'*incognito*, pût porter le sujet de ses peines. Nous avons, à la vérité, des confesseurs et des prédicateurs, à qui la sublime fonction de consoler les malheureux semble réservée; mais les confesseurs ne sont pas toujours à la disposition de leurs pénitents, sur-tout quand ceux-ci sont pauvres, et qu'ils ne leur sont pas connus. Il y a même beaucoup de confesseurs qui n'ont ni les talents ni l'expérience nécessaires pour consoler les malheureux. Il ne s'agit pas d'absoudre un homme qui s'accuse de ses péchés, mais de lui aider à supporter ceux d'autrui, qui lui pèsent bien davantage. Quant aux prédicateurs, leurs sermons sont ordinairement trop vagues et trop mal appliqués aux différents besoins de leur auditoire. Il vaudrait bien mieux qu'ils en annonçassent les sujets au public, que les titres de leurs dignités. Ils déclameront

contre l'avarice, à un prodigue; ou contre la prodigalité, à un avare. Ils parleront des dangers de l'ambition, à un jeune homme amoureux et oisif; et de ceux de l'amour, à une vieille dévote. Ils insisteront sur le précepte de faire l'aumône, à ceux qui la reçoivent; et sur l'humilité, à un porteur d'eau. Il y en a qui prêchent la pénitence à des infortunés, qui promettent le paradis à des cours voluptueuses, et qui menacent de l'enfer de pauvres villages. J'ai vu à la campagne une misérable paysanne devenue folle par l'un de ces sermons. Elle se croyait damnée, et restait toujours couchée sans parler et sans remuer. On ne prêche point contre l'ennui, la tristesse, les scrupules, la mélancolie, le chagrin, et tant d'autres maladies qui affectent l'ame. D'ailleurs, que de circonstances changent, pour chaque auditeur, la nature de la peine qu'il éprouve, et rendent inutile pour lui tout l'échafaudage d'un beau discours! Il n'est pas aisé de trouver dans une ame navrée et timide le point précis de sa douleur, et de mettre sur sa blessure le baume et la main du Samari-

tain. C'est un art qui n'est connu que des ames sensibles qui ont elles-mêmes beaucoup souffert, et qui n'est pas toujours le partage de celles qui ne sont que vertueuses.

Le peuple sent ce besoin de consolation; et ne trouvant point d'homme à qui il puisse en demander, il s'adresse à des pierres. J'ai lu quelquefois, avec attendrissement, dans nos églises, des billets affichés par des malheureux, au coin de quelques piliers, dans une chapelle obscure. C'étaient des femmes maltraitées de leurs maris, des jeunes gens dans l'embarras; ils ne demandaient point d'argent, ils désiraient des prières. Ils étaient près de tomber dans le désespoir. Leurs peines étaient inénarrables. Ah! si des hommes qui ont la science de la douleur se réunissaient de tous les états, et présentaient aux malheureux leur expérience et leur sensibilité, plus d'un illustre infortuné viendrait chercher auprès d'eux des consolations que les prédicateurs, les livres et toute la philosophie du monde ne sauraient donner. Souvent, pour soulager les peines de l'homme du peuple, il lui suffirait de trouver à qui s'en plaindre.

Une société formée d'hommes tels que je me les imagine, s'occuperait du soin de déraciner les vices et les préjugés du peuple. Elle tâcherait, par exemple, d'apporter quelque remède à la barbarie avec laquelle il surcharge ses misérables chevaux, et les maltraite, en faisant retentir la ville de jurements horribles. Elle engagerait aussi les riches à avoir pitié des hommes à leur tour. Vous voyez, dans les grandes chaleurs, des tailleurs de pierres exposés au plein soleil, et à la réverbération brûlante de leurs pierres blanches. Ces pauvres gens y attrapent souvent des fièvres ardentes, et des maux d'yeux qui les rendent aveugles. D'autres fois, ils essuient de longues pluies d'hiver, ou de rudes froids, qui leur causent des fluxions de poitrine. En coûterait-il beaucoup à un entrepreneur qui a de l'humanité, d'établir sur ses ateliers quelque toit volant de natte ou de paille, porté sur des piquets, pour mettre ses ouvriers à l'abri? On leur sauverait à-la-fois, par ces précautions, plusieurs maladies du corps et de l'esprit; car la plupart d'entre eux, comme je l'ai vu, se pi-

quent, à cet égard, d'un faux point d'honneur, et n'osent chercher des abris contre les ardeurs du soleil ou contre le mauvais temps, de peur que leurs compagnons ne se moquent d'eux.

On peut encore faire goûter la morale au peuple, sans y ajouter beaucoup d'apprêt. Le déguisement même lui rend la vérité suspecte. J'ai vu plusieurs fois de simples ouvriers verser des larmes à la lecture de nos meilleurs romans, ou à la représentation de quelques tragédies. Ils demandaient ensuite si le sujet qui les avait fait pleurer, était bien vrai; et quand on leur répondait qu'il était imaginé, ils n'en faisaient plus de compte; ils étaient fâchés de s'être attendris en vain. Il faut des fables aux riches pour leur faire goûter la morale, et la morale ne peut faire goûter la fable au pauvre, parce que le pauvre attend encore son bonheur de la vérité, et que le riche ne l'espère plus que de l'illusion.

Les riches cependant n'ont pas moins besoin que le peuple, d'affections morales. Elles sont, comme nous l'avons vu, les mo-

biles de toutes les passions humaines. Ils ont beau rapporter le plan de leur bonheur à des objets physiques ; ils sont bientôt dégoûtés de leurs châteaux, de leurs tableaux et de leurs parcs, quand, au lieu de sentiments, ils n'en éprouvent plus que des sensations. Cela est si vrai, que si au milieu de leur ennui, un étranger vient admirer leur luxe, toutes leurs jouissances sont renouvelées. Ils semblent avoir consacré leur vie à une volupté obscure ; mais présentez-leur un rayon de gloire, au sein même de la mort, ils vont y voler. Offrez-leur des régiments, ils courent à l'immortalité. C'est donc le sentiment moral qu'il faut épurer et diriger dans les hommes. Ce n'est donc pas en vain que la religion nous ordonne la vertu, qui est le sentiment moral par excellence, puisqu'il est la route de notre bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Cette société porterait encore ses attentions jusque dans les asiles mêmes de la vertu. J'ai remarqué qu'il se fait, vers l'âge de quarante-cinq ans, une grande révolution dans la plupart des hommes, et pour dire la vérité, que c'est alors qu'ils s'empirent et de-

viennent sans principes. C'est alors que les femmes se font hommes, suivant l'expression d'un écrivain célèbre, c'est-à-dire, qu'elles se dépravent tout-à-fait. Cette révolution fatale est une suite des vices de notre éducation et de notre société. L'une et l'autre ne nous présentent le bonheur de l'homme, que vers le milieu de la vie, dans la fortune et les honneurs. Quand nous avons gravi cette pénible montagne, et que nous sommes parvenus au sommet, vers le milieu de notre âge, nous la redescendons les yeux tournés vers la jeunesse, parce que nous n'avons plus devant nous d'autre perspective que la mort. Ainsi la carrière de notre vie se trouve partagée en deux parties, l'une en espérances, l'autre en ressouvenirs; et nous n'avons saisi, dans notre route, que des illusions. Les premières, au moins, nous soutiennent en nous donnant des désirs; mais les autres nous accablent en ne nous laissant que des regrets. Voilà pourquoi nos vieillards sont bien moins susceptibles de vertu que nos jeunes gens, quoiqu'ils en parlent beaucoup plus, et qu'ils sont bien plus tristes parmi nous que chez

les peuples sauvages. S'ils avaient été dirigés par la religion et par la nature, ils devraient se réjouir des approches de leur fin, comme des vaisseaux qui sont près d'aborder au port. Combien plus malheureux sont ceux qui, ayant donné leur jeunesse à la vertu, séduits par cette voix trompeuse du monde, regardent en arrière, et regrettent les plaisirs de la jeunesse qu'ils n'ont pas connus! Le vain éclat qui environne les méchants, les éblouit; ils sentent leur foi s'ébranler, et ils sont prêts à s'écrier, comme Brutus : « O vertu! tu n'es » qu'un vain nom. » Où trouvera-t-on les livres et les prédicateurs qui les raffermissent dans ces orages, qui ont troublé même les saints? Ils blessent l'ame de plaies secrètes et d'ulcères rongeurs que l'on n'ose découvrir. Il n'y a que des hommes vertueux et éprouvés par toutes les combinaisons du malheur, qui puissent venir à leur secours, et qui, au défaut des vains arguments de la raison, les rappellent au sentiment de la vertu, au moins par celui de leur amitié.

Il me semble qu'il y a, à la Chine, un établissement semblable à celui que je propose.

Du moins quelques voyageurs, et entre autres, Fernand Mendès Pinto, parlent d'une maison de la Miséricorde, qui plaide les causes des pauvres et des opprimés, et qui va, dans une infinité de circonstances, au-devant des besoins des malheureux, bien plus loin que nos dames de Charité. L'empire a accordé les plus nobles priviléges à ses membres, et les tribunaux de justice ont la plus grande déférence pour leurs requêtes. Une pareille société, occupée à bien agir, mériterait au moins, parmi nous, autant de prérogatives que celles qui n'ont d'autre souci que celui de bien parler; et en mettant en évidence les vertus de nos citoyens obscurs, elle mériterait de la patrie autant, pour le moins, que celles qui ne l'entretiennent que des sentences des sages, et souvent des forfaits brillants de l'antiquité.

Il faudrait bien se garder de donner à cette association, la forme d'une académie ou d'une confrérie. Graces à notre éducation et à nos mœurs, tout ce qui forme parmi nous, corps, congrégation, secte, parti, est communément ambitieux et intolérant. Si les

hommes qui les composent, s'approchent d'une lumière qu'ils n'ont pas allumée, c'est pour l'éteindre; de la vertu d'autrui, c'est pour la flétrir. Ce n'est pas que la plupart des membres de ces corps, n'aient en particulier d'excellentes qualités; mais leur ensemble ne vaut rien, par cela seul qu'il leur présente des centres différents du centre commun de la patrie. Qu'est-ce qui a rendu le mot si doux d'humanité, théâtral et vain? Quel sens attache-t-on aujourd'hui à celui de charité, dont le nom grec χάρις (*charis*) signifie attrait, grace, amour? Y a-t-il rien de plus humiliant que nos charités de paroisse, et que l'humanité de nos philosophes?

Je laisse ce projet à développer à quelque homme de bien, qui aime Dieu et les hommes, et qui fasse les bonnes actions comme l'Évangile l'ordonne, sans que la main gauche sache ce qu'a fait la main droite. Le bien est-il donc si difficile à faire? Prenons le contre-pied de ce que font les ambitieux et les méchants. Ils ont des espions qui leur rapportent toutes les anecdotes scandaleuses; ayons-en pour épier les bonnes œuvres se-

crètes. Ils vont au-devant des hommes qui s'élèvent, pour les ranger sous leurs drapeaux ou pour les abattre; allons à la recherche des hommes vertueux qui sont dans l'oubli, pour en faire nos modèles. Ils ont des trompettes pour prôner leurs propres actions, et pour décrier celles des autres; cachons les nôtres, et soyons les hérauts de celles d'autrui. Les vices se raffinent; perfectionnons nos vertus.

Je sens que mes écarts me mènent loin. Mais quand je n'aurais fait naître qu'une bonne idée à quelqu'un de plus éclairé que moi; quand je ne contribuerais qu'à empêcher un jour à venir, un homme au désespoir de s'aller noyer, ou dans une vengeance d'assommer son ennemi, ou dans la léthargie de l'ennui d'aller perdre son argent et sa santé chez des filles du monde, je n'aurai pas barbouillé du papier inutilement.

Paris offre aux malheureux beaucoup d'asiles connus sous le nom d'hôpitaux. Que Dieu récompense la charité de ceux qui les ont fondés, et les vertus encore plus grandes de ceux et de celles qui les desservent! Mais

d'abord, sans adopter les exagérations du peuple, qui croit que ces maisons ont des revenus immenses, il est certain qu'une personne bien connue, et bien instruite des finances publiques, ayant entrepris d'établir un hospice pour des malades, trouva que la dépense de chacun n'y revenait qu'à dix-sept sous par jour; qu'ils étaient beaucoup mieux entretenus à ce prix et à meilleur marché, que dans les hôpitaux. Pour moi, je pense que ces mêmes dix-sept sous, distribués chaque jour dans la maison d'un pauvre malade, produiraient encore une plus grande économie, en faisant vivre sa femme et ses enfants. Un malade du peuple n'a guère besoin que de bon bouillon ; sa famille profiterait de la viande qui servirait à le faire. Mais les hôpitaux sont sujets à bien d'autres inconvénients. Il s'y forme des maladies d'un caractère particulier, souvent plus dangereuses que celles que les malades y apportent. Elles sont assez connues, particulièrement celles qu'on appelle fièvres d'hôpital. Il en résulte encore de plus grands maux pour le moral. Une personne qui a de l'expérience, m'a assuré

que la plupart des criminels qui finissent leurs jours au gibet ou aux galères, sortaient des hôpitaux. Ceci revient à ce que j'ai déjà dit, que tous les corps sont dépravés; mais surtout, un corps de gueux. Je voudrais donc que loin de rassembler les malheureux, on les défrayât chez leurs propres parents, ou qu'on les confiât à de pauvres familles qui en prendraient soin. Il faut des prisons publiques; mais je désirerais que les hommes qui y sont enfermés, fussent moins misérables. Sans doute, la justice, en les privant de la liberté, se propose non-seulement de punir leur caractère moral, mais de le réformer. L'excès de la misère et la mauvaise société ne peuvent que l'altérer de plus en plus. L'expérience prouve encore que c'est là où les méchants achèvent de se dépraver. Tel y est entré faible et coupable, qui en sort scélérat. Comme ce sujet a été traité à fond par une plume célèbre, je n'en dirai pas davantage. J'observerai seulement, qu'on ne peut réformer les hommes qu'en les rendant plus heureux. Combien d'hommes qui vivaient dans le crime en Europe, sont devenus gens

de bien dans les îles de l'Amérique, où on les a fait passer! Ils y sont devenus honnêtes gens, parce qu'ils y ont trouvé plus de liberté et plus de bonheur que dans leur patrie. Il y a une autre classe d'hommes encore plus dignes de pitié, parce qu'ils sont innocents : ce sont les fous. On les enferme, et ils ne manquent guère de devenir encore plus fous qu'ils n'étaient. Je remarquerai, à cette occasion, que je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Asie un seul lieu où on les enferme, excepté cependant à la Chine. Les Turcs les respectent singulièrement, soit parce que Mahomet était sujet lui-même à des absences d'esprit, soit à cause de l'opinion religieuse où ils sont, que lorsqu'un fou met le pied dans une maison, la bénédiction de Dieu y entre avec lui. Ils s'empressent de lui présenter à manger, et ils lui font toutes sortes de caresses. On n'entend jamais dire qu'ils aient offensé personne. Nos fous, au contraire, sont dangereux, parce qu'ils sont misérables. Dès qu'il en paraît un dans les rues, les enfants, déjà rendus malheureux par l'éducation, et ravis de trouver un être humain

sur lequel ils puissent impunément exercer leur haine, le poursuivent à coups de pierres et se plaisent à le mettre en fureur. J'observerai encore que chez les Sauvages il n'y a point de fous; et je ne voudrais pas d'autre preuve que leur constitution politique les rend plus heureux que les peuples policés, puisque le dérangement de l'esprit ne vient que de l'excès des chagrins.

Parmi nous, le nombre des fous enfermés est très-grand. Il n'y a point de ville de province un peu considérable, qui n'ait une maison destinée à cet objet. Leur traitement y est certainement digne de pitié, et mériterait l'attention du gouvernement, puisque enfin, si ce ne sont plus des citoyens, ce sont encore des hommes, et des hommes innocents. Lorsque je faisais mes études à Caen, je me rappelle en avoir vu dans la Tour aux fous, qui étaient renfermés dans des cachots où ils n'avaient pas vu la lumière depuis quinze ans. J'accompagnai un soir dans une de ces horribles cavernes, le bon curé de Saint-Martin, chez lequel j'étais en pension, et qui fut appelé pour administrer les der-

niers sacrements à un de ces malheureux qui était près d'expirer. Il fut obligé, ainsi que moi, de se boucher le nez pendant tout le temps qu'il fut auprès de lui; mais la vapeur qui s'exhalait de son fumier était si infecte, que mon habit en conserva l'odeur plus de deux mois, et même mon linge, après avoir été plusieurs fois au blanchissage. Je pourrais citer des traits qui feraient horreur sur la manière dont ces malheureux sont traités. Mais je n'en rapporterai qu'un qui est encore tout frais à ma mémoire.

Il y a quelques années que passant à l'Aigle, petite ville de Normandie, je fus me promener hors de la ville vers le coucher du soleil. J'aperçus sur une petite colline un couvent situé dans une position charmante. Un religieux qui se tenait sur la porte, m'invita à entrer pour voir la maison. Il me promena dans de vastes enclos où le premier objet que j'aperçus, fut un homme d'environ quarante ans, la tête couverte de la moitié d'un chapeau, qui s'en vint droit à moi, en me disant : « Donne-moi de ton couteau de » chasse dans le cœur, donne-moi de ton cou-

teau de chasse dans le cœur. » Le moine qui m'accompagnait, me dit : « Monsieur, ne soyez » pas étonné ; c'est un pauvre capitaine qui a » perdu l'esprit à cause d'un passe-droit qu'on » lui a fait dans son régiment. »

« Cette maison, lui dis-je, sert donc à ren- » fermer des fous ? — Oui, me dit-il : j'en » suis le supérieur. » Il me promena d'enclos en enclos, et me conduisit dans une petite enceinte où il y avait plusieurs cellules de maçonnerie, et où nous entendions parler avec beaucoup d'action. Nous y trouvâmes un chanoine en chemise et les épaules découvertes, qui conversait avec un homme d'une belle figure, assis près d'une petite table devant une de ces cellules. Le moine s'approche du malheureux chanoine, et lui donne de toutes ses forces un coup sur l'épaule nue, en lui disant de sortir. Sur-le-champ son camarade prend la parole et dit au moine, en propres termes : « Homme de sang, vous » faites un acte bien cruel. Ne voyez-vous » pas que ce pauvre misérable a perdu la rai- » son ? » Le moine assez interdit, se mord les lèvres et le menace des yeux. Mais l'autre,

sans s'étonner, lui dit : « Je suis votre vic-
» time, vous pouvez faire de moi ce que vous
» voulez. » Alors s'adressant à moi, il me montre ses deux poignets entamés jusqu'au vif, par des menottes de fer qui les attachaient. « Vous voyez, monsieur, me dit-il,
» comme je suis traité ! » Je me tourne vers ce religieux, et lui témoigne mon indignation d'un traitement aussi cruel. Il me répond : « Oh ! je le ferai déraisonner quand je vou-
» drai. » Cependant j'adresse quelques paroles de consolation à cet infortuné, qui me regardant avec confiance, se mit à me dire : « Je
» crois, monsieur, vous avoir vu à la Saint-
» Hubert, chez M. le maréchal de Broglie. —
» Vous vous trompez, monsieur, lui répon-
» dis-je, je n'ai jamais été chez M. le maré-
» chal de Broglie. » Là-dessus le voilà cherchant à se rappeler les différents lieux où il croyait m'avoir vu, avec des circonstances si bien détaillées et si vraisemblables, que le moine, piqué de ses reproches et de son bon sens, jugea à propos d'interrompre sa conversation en lui parlant de mariage, d'achats de chevaux, etc. Dès qu'il eut touché la

corde de sa folie, il lui fit perdre la tête. Ce religieux, en sortant, me dit que ce pauvre fou était un homme très-bien né. J'appris, à quelque temps de là, qu'il avait trouvé le moyen de s'enfuir de sa prison, et que la raison lui était revenue.

On se sert beaucoup de remèdes physiques pour guérir la folie; et elle naît souvent d'une cause morale, puisqu'elle vient du chagrin. Ne pourrait-on pas employer, pour rendre la raison à ces malheureux, des moyens opposés à ceux qui la leur ont fait perdre, je veux dire, la joie, les plaisirs, et sur-tout ceux de la musique? Nous voyons, par l'exemple de Saül et par beaucoup d'autres, combien la musique a de pouvoir pour rétablir l'ame dans son harmonie. Il faudrait y joindre les traitements les plus doux, et mettre ces infortunés, lorsqu'ils sont dans des crises de fureur, non pas dans les chaînes, mais dans des lieux matelassés où ils ne pourraient faire aucun mal, ni à eux, ni aux autres. Je crois qu'en prenant ces précautions humaines, on en rétablirait beaucoup, sur-tout lorsque ceux qui en seraient chargés, n'auraient au-

cun intérêt à perpétuer leur folie, comme il n'arrive que trop souvent aux familles qui jouissent de leurs biens, et aux maisons qui reçoivent leurs pensions. Il faudrait aussi, ce me semble, confier le soin des hommes dont l'esprit est égaré à des femmes, et celui des femmes aux hommes, à cause de la pitié mutuelle des deux sexes l'un pour l'autre.

Je ne voudrais pas qu'il y eût dans le royaume un art, ni un métier, dont les retraites et les récompenses ne fussent à Paris. Parmi les diverses classes de citoyens qui les exercent, et dont la plupart sont peu connues dans la capitale, il y en a une très-nombreuse qui ne l'est point du tout, quoiqu'elle soit fort misérable, et que ce soit celle à laquelle les riches ont le plus d'obligations : ce sont les matelots. Ce sont ces gens rudes et grossiers qui vont leur chercher des voluptés jusqu'aux extrémités de l'Asie, et qui exposent sans cesse leur vie sur nos côtes pour fournir à la délicatesse de leurs tables. Leurs conversations sont au moins aussi naïves que celles de nos paysans, et incomparablement plus intéressantes par leur manière de voir, et par

la singularité des pays où ils ont voyagé. Au récit de leurs misères de toute espèce, et des tempêtes où ils s'exposent pour vous apporter des objets de jouissances de toutes les parties de la terre, heureux du siècle, vous en aimeriez mieux votre repos ! Votre bonheur augmenterait par ces contrastes.

Je ne sais si ce fut pour se procurer un plaisir semblable, ou pour donner au parc de Versailles un air de marine très-piquant, que Louis XIV établit sur le grand canal qui est en face du château, des gondoliers vénitiens. Leurs descendants y subsistent encore. Cet établissement, mieux dirigé, eût donné des retraites plus convenables à nos propres matelots. Mais ce grand roi, souvent mal conseillé, porta presque toujours le sentiment de sa gloire au dehors de son peuple. Quel contraste ces hommes à demi couverts de goudron, avec des visages battus des vents, et semblables à des veaux marins, les uns venant du Groënland, les autres des côtes de Guinée, eussent présenté au milieu des statues de marbre et des berceaux de verdure du parc de Versailles ! Louis XIV eût puisé

plus d'une fois parmi ces hommes francs, des vérités et des connaissances que ni les livres, ni même les officiers-généraux de sa marine, ne lui ont jamais données; et, d'un autre côté, la nouveauté de leur costume, et celle de leurs réflexions sur sa propre grandeur, lui eussent préparé des spectacles plus amusants, que ceux qu'imaginaient à grands frais les beaux esprits de sa cour. D'ailleurs, quelle émulation de semblables postes n'eussent pas excitée parmi nos matelots! J'attribue une partie de la perfection de la marine des Anglais, à la simple influence de leur capitale, et à ce qu'elle est sans cesse sous les yeux de leur cour. Si Paris était comme Londres, un port de mer, que d'inventions ingénieuses perdues dans nos modes et dans nos opéra, se dirigeraient au profit de la navigation! Si on y voyait seulement des matelots comme on y voit des soldats, le goût de la marine s'y répandrait davantage. Le sort de nos matelots devenus plus intéressants à la nation et à ses chefs, s'améliorerait; et en même temps s'affaiblirait le despotisme brutal de ceux qui ne les gouvernent souvent qu'à force

de jurer après eux, et de les frapper. C'est une bonne et facile politique, d'affaiblir les vices en rapprochant les hommes les uns des autres, et en les rendant plus heureux. Nos gentilshommes de province n'ont cessé de battre leurs paysans, que lorsqu'ils ont vu que ces hommes si utiles devenaient des objets intéressants dans nos livres et sur nos théâtres.

Ce n'est pas que je désire pour nos matelots un établissement semblable à celui de l'Hôtel des Invalides. L'architecture de ce monument me plaît beaucoup, mais je plains le sort de ceux qui l'habitent. La plupart sont mécontents, et murmurent toujours, comme on peut s'en convaincre en conversant avec eux: je ne crois pas que ce soit avec fondement; mais l'expérience prouve que les hommes, rassemblés en corps, se dépravent tôt ou tard, et sont toujours malheureux. Il faut suivre les lois de la nature, et les réunir par familles. Je voudrais, comme font les Anglais chez eux, établir nos matelots invalides aux bacs des rivières, sur tous ces petits batelets qui traversent Paris, et les répandre le long de la Seine comme des tritons dans nos cam-

pagnes. On les verrait remonter en chaloupe et en voiles latines le cours de nos rivières, en louvoyant ; et ils y introduiraient des moyens de navigation plus prompte et plus commode, qui y sont encore inconnus. Quant à ceux que l'âge ou les blessures mettraient tout-à-fait hors de service, ils seraient défrayés convenablement, dans une maison semblable à celle que les Anglais ont établie à Greenwich, pour leurs matelots invalides. Mais, pour dire la vérité, je suis persuadé que l'état trouverait plus d'économie à leur faire des pensions, et que ces mêmes matelots seraient beaucoup mieux dans le sein de leurs familles : cela n'empêcherait pas qu'on ne bâtît, dans Paris, un monument majestueux et commode, qui servirait de retraite à ces braves gens. La capitale en fait peu de compte, parce qu'elle ne les connaît pas ; mais il y a tel d'entre eux qui, en passant chez l'ennemi, est capable de faire réussir une descente dans nos colonies, et même sur nos côtes. Nos matelots désertent en aussi grand nombre que nos soldats, et leur désertion est bien plus coûteuse à l'état, parce qu'il faut plus de

temps pour les former, et que leurs connaissances locales sont plus importantes à nos ennemis que celles de nos cavaliers ou de nos fantassins.

Ce que je viens de dire sur nos matelots peut s'étendre à tous les autres états du royaume, sans exception. Je souhaiterais qu'il n'y en eût aucun qui n'eût son centre à Paris, et qui n'y trouvât un lieu d'asile, une retraite, une petite chapelle. Tous ces monuments des diverses classes de citoyens qui donnent la vie au corps politique, décorés avec les attributs particuliers à chaque industrie, y figureraient parfaitement bien.

Après avoir rendu la capitale très-heureuse et très-bonne pour les hommes de la nation, j'y inviterais les peuples étrangers de toutes les parties du monde. O femmes, qui réglez nos destins, combien devez-vous contribuer à réunir les hommes dans la ville où vous régnez ! Ils s'occupent de vos plaisirs par toute la terre. Pendant que vous n'êtes occupées qu'à jouir, un Lapon va, au milieu des tempêtes, harponner la baleine, dont les barbes serviront à faire bouffer vos robes : un

Chinois met au four la porcelaine où vous prendrez le café, qu'un Arabe de Moka est occupé à cueillir pour vous : une fille du Bengale file votre mousseline sur le bord du Gange, tandis qu'un Russe abat, au milieu des sapins de la Finlande, le mât du vaisseau qui vous l'apportera. La gloire d'une grande capitale est de réunir dans ses murs des hommes de toutes les nations, qui concourent à ses plaisirs. Je voudrais voir à Paris des Samoïèdes, avec leurs habits de peau de veau marin, et leurs bottes de peau d'esturgeon ; et des nègres Iolofs, avec leurs pagnes bardées de rouge et de bleu. J'y voudrais voir des Indiens imberbes du Pérou, vêtus de plumes de la tête aux pieds, se promener, sans crainte, dans nos places publiques, autour de la statue de nos rois, auprès des fiers Espagnols en manteau et en moustaches. J'aurais du plaisir à y voir des Hollandais s'établir sur les croupes sèches de Montmartre ; et, se livrant à leur inclination hydraulique, comme les castors, trouver le moyen de s'y procurer des canaux pleins d'eau ; tandis que des habitants de l'Orénoque vivraient à sec au-dessus des

terrains inondés de la Seine, dans le feuillage des saules et des aunes. Je souhaiterais que Paris fût aussi grand, et d'une population aussi diversifiée que ces anciennes villes de l'Asie, telles que Ninive et Suse, où il fallait employer trois jours pour en faire le tour, et où Assuérus voyait deux cents nations s'incliner devant son trône. Je voudrais que tous les peuples de la terre correspondissent à cette ville, comme les membres au cœur dans le corps humain. Quels secrets avaient les Asiatiques, pour faire des cités si vastes et si populeuses? Ils sont, en tout genre, nos aînés. Ils permettaient à toutes les nations de s'y établir. Présentez aux hommes la liberté et le bonheur, vous les attirerez de toutes les parties du monde.

Il serait bien digne de l'humanité de quelque grand prince de proposer cette question à l'Europe : « Le bonheur d'un peuple ne » dépend-il pas de celui de ses voisins ? » L'affirmative bien prouvée ferait tomber la maxime contraire de Machiavel, qui gouverne depuis long-temps notre politique européenne. Il serait fort aisé d'abord de démontrer que

la simple bonne intelligence avec ses voisins, ferait licencier ces armées de terre et de mer, qui sont si à charge à chaque peuple. En second lieu, on ferait voir que chaque peuple a partagé les biens et les maux de ses voisins, par l'exemple des Espagnols, qui ont découvert l'Amérique, et qui en ont dispersé les biens et les maux dans le reste de l'Europe. On prouverait encore cette vérité, par la prospérité et la grandeur où sont parvenus les peuples qui ont eu soin de se concilier leurs voisins, comme les Romains, qui leur accordaient le droit de bourgeoisie de proche en proche, et vinrent, par ce moyen, à ne faire qu'une seule nation de toutes celles de l'Italie. Ils n'auraient, sans doute, fait qu'un seul peuple de tout le genre humain, si leur coutume barbare de se faire servir par des esclaves étrangers, n'avait mis des restrictions à une politique aussi humaine. On démontrerait ensuite le malheur des gouvernements qui, étant d'ailleurs bien ordonnés au dedans, ont vécu dans un état d'anxiété perpétuelle, toujours faibles et divisés, parce qu'ils n'étendaient pas l'humanité au delà de

leur territoire. Tels ont été les Grecs : telle est, de nos jours, la Perse, qui est tombée dans un état de faiblesse extrême immédiatement après le règne brillant de Schah-Abbas, dont la maxime politique était de s'entourer de déserts; son pays à la fin en est devenu un comme ceux de ses voisins. On en trouverait encore d'autres exemples chez les puissances de l'Asie, auxquelles des poignées d'Européens font la loi.

Henri IV avait formé le projet céleste de faire vivre toute l'Europe en paix; mais son projet n'était pas assez étendu pour se maintenir : la guerre y serait venue des autres parties du monde. Nos destins sont liés avec ceux du genre humain. C'est un hommage qu'il faut rendre à notre religion, et qu'elle mérite seule : la nature nous dit : « Aimez-» vous vous seul; » l'éducation domestique : « Aimez votre famille; » la nation : « Aimez » la patrie; » mais la religion nous ordonne d'aimer tous les hommes, sans exception. Elle connaît mieux nos intérêts, que notre instinct naturel, nos parents et notre politique. Les sociétés humaines ne sont pas par-

tielles comme celles des animaux. Il importe fort peu aux abeilles de la France, qu'on détruise des ruches en Amérique. Mais les larmes des hommes dans le Nouveau-Monde, font couler leur sang dans l'ancien; et le cri de guerre d'un Sauvage, sur le bord d'un lac, a retenti plus d'une fois en Europe, et y a troublé le repos des rois. La religion qui nous défend de nous aimer nous-mêmes, et qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, ne se contredit point, comme l'ont prétendu quelques sophistes; elle n'exige le sacrifice de nos passions que pour les diriger vers le bonheur général; et en nous ordonnant d'aimer tous les hommes, elle nous donne le seul moyen véritable de nous aimer nous-mêmes.

Je souhaiterais donc que nos relations politiques avec toutes les nations du monde aboutissent à bien recevoir leurs sujets dans la capitale du royaume. Quand nous n'y emploierions qu'une partie de nos dépenses en affaires étrangères, nous ne nous en trouverions pas plus mal. Les peuples de l'Asie n'envoient ni consuls, ni ministres, ni ambassa-

deurs au dehors, si ce n'est dans des cas extraordinaires ; et tous les peuples de la terre viennent aborder chez eux. Ce n'est point en envoyant à grands frais des ambassadeurs chez nos voisins, que nous nous concilierons leur amitié. Bien souvent notre faste devient une source secrète de haine et de jalousie parmi leurs grands. C'est en accueillant chez nous leurs propres sujets, faibles, persécutés, malheureux. Ce furent nos réfugiés français qui donnèrent une partie de notre industrie et de notre puissance à la Prusse et à la Hollande. Que de relations secrètes de commerce et de bienveillance nationale se sont formées par de pareilles réceptions ! Un bon Allemand, qui se retire en Autriche après avoir fait une petite fortune en France, fait passer chez nous cent de ses compatriotes, et dispose tout le canton où il s'établit à nous vouloir du bien. C'est par de semblables liens que les amitiés nationales se forment, bien mieux que par des traités diplomatiques ; car l'opinion d'un peuple détermine toujours celle de son prince.

Après avoir rendu la ville des hommes très-

heureuse, je m'occuperais à embellir et à rendre commode la ville de pierre. J'y élèverais une multitude de monuments; j'y voudrais, le long des maisons, des arcades comme à Turin, et des trottoirs comme à Londres, pour la commodité des gens de pied; dans les rues, des arbres et des canaux, s'il était possible, comme en Hollande, pour la facilité des transports; dans les faubourgs, des caravanserails, comme dans les villes de l'Orient, pour loger, à peu de frais, les voyageurs étrangers; vers le centre de la ville, des marchés vastes, et entourés de maisons de six à sept étages, pour le petit peuple qui ne sait bientôt plus où se loger. Je mettrais beaucoup de variété dans leur plan et leur décoration. On verrait, dans leur pourtour, des temples, des palais de justice, des fontaines publiques; les principales rues viendraient y aboutir. Ces marchés, ombragés d'arbres, et divisés par grands compartiments, présenteraient dans le plus grand ordre, tous les dons de Flore, de Cérès et de Pomone. J'élèverais au centre la statue d'un bon roi; car on ne saurait la placer

dans un lieu plus honorable à sa mémoire, qu'au milieu de l'abondance de ses sujets.

Je ne connais rien qui me donne une idée plus précise de la police d'une ville et du bonheur de son peuple, que la vue de ses marchés. A Pétersbourg, chaque marché est distribué par quartiers destinés à la vente d'une seule espèce de marchandise. Cet ordre plaît au premier coup-d'œil, mais il fatigue bientôt par son uniformité. Pierre 1er aimait les formes régulières, parce qu'elles sont favorables au despotisme. Pour moi, je désirerais y voir la plus grande concorde parmi nos marchands, et les plus grands contrastes dans leurs marchandises. En ôtant les rivalités qui naissent du commerce des mêmes objets, on bannirait d'entre eux les jalousies qui y font naître tant de querelles. Je voudrais que l'abondance y versât toutes ses cornes, pêle-mêle; on y verrait des faisans, des morues fraîches, des coqs de bruyère, des turbots, des verdures, des piles d'huîtres, des oranges, des canards sauvages, des fleurs, etc.... Il serait permis d'y exposer en vente toutes les espèces de marchandises;

et ce seul privilége suffirait pour détruire bien des monopoles.

J'élèverais dans la ville des temples en petit nombre, mais augustes, immenses, avec des galeries au dedans et au dehors, et capables de contenir, les jours de fête, le tiers de la population de Paris. Plus les temples se multiplient dans un état, plus la religion s'y affaiblit. Ceci paraît un paradoxe; mais voyez la Grèce et l'Italie, couvertes de clochers, tandis que Constantinople est remplie de renégats grecs et italiens. Indépendamment des causes politiques, et même religieuses, qui occasionent ces dépravations nationales, il y en a une naturelle, dont nous avons déjà reconnu les effets, dans la faiblesse de l'esprit humain. C'est que notre affection diminue, lorsqu'elle est partagée entre trop d'objets. Les Juifs, si étonnants par leur attachement pour leur religion, n'avaient qu'un seul temple, dont le souvenir excite encore leurs regrets.

Je construirais dans Paris des amphithéâtres comme à Rome, pour y rassembler le peuple, et lui donner de temps en temps des

fêtes. Quel superbe local offrait pour cet objet la colline qui est à l'entrée des Champs-Élysées ! Qu'il eût été facile de la creuser jusqu'au niveau de la campagne en forme d'amphithéâtre, disposé par gradins revêtus de simple gazon, et couronné de grands arbres à son sommet, qui se fût trouvé à plus de quatre-vingts pieds d'élévation! Quel coup-d'œil magnifique c'eût été, de voir là un peuple immense, rangé tout autour en famille, buvant, mangeant, et jouissant du spectacle de son propre bonheur!

Tous ces édifices seraient construits de pierre, non pas à petites assises comme les nôtres, mais par grands blocs comme les employaient les anciens, [7] et comme il convient à la ville éternelle. Les rues et les places publiques seraient plantées de grands arbres de différentes espèces. Les arbres sont les véritables monuments des nations. Le temps qui altère bientôt les ouvrages de l'homme, ne fait qu'accroître la beauté de ceux de la nature. C'est aux arbres que nos boulevards, dont la promenade est si recherchée, doivent leurs plus grands charmes. Ils réjouissent la

vue par leur verdure ; ils élèvent notre ame vers le ciel par la hauteur de leurs tiges ; ils ajoutent au respect des monuments près desquels ils sont plantés, par la majesté de leurs formes. Ils contribuent plus qu'on ne pense à nous attacher aux lieux que nous avons habités. Notre mémoire s'y fixe, comme à des points de réunion, qui ont avec notre ame des harmonies secrètes. Ils dominent sur les événements de notre vie, comme ceux qui s'élèvent sur les bords de la mer, et qui servent de renseignement aux pilotes. Je ne vois point de tilleuls, que je ne me rappelle aussitôt la Hollande ; ni de sapins, que je ne me représente les forêts de la Russie. Souvent ils nous attachent à la patrie, lorsque les autres liens en ont été rompus. Je sais plus d'un homme expatrié, qui, dans sa vieillesse, a été ramené dans son village par le souvenir de l'ormeau à l'ombre duquel il avait dansé dans sa jeunesse. J'ai entendu, à l'Ile-de-France, plus d'un habitant soupirer après sa patrie, à l'ombre des bananiers, et me dire : « Je serais tranquille ici, si j'y » voyais seulement de la violette. » Les ar-

bres de la patrie ont encore de plus grands attraits, quand ils se lient, comme chez les anciens, avec quelque idée religieuse, ou avec le souvenir de quelque grand homme. Des peuples entiers y ont attaché leur patriotisme. Avec quelle vénération les Grecs voyaient à Athènes l'olivier que Minerve y fit naître, et au mont Olympe l'olivier sauvage dont Hercule avait été couronné! Plutarque rapporte que, lorsque à Rome le figuier sous lequel Rémus et Romulus avaient été allaités par une louve, venait à se flétrir, le premier qui s'en apercevait, criait : « A » l'eau! à l'eau! » et tout le peuple effrayé, accourait avec des marmites et des chaudrons pleins d'eau pour l'arroser. Pour moi, je pense que, quoique nous soyons déjà bien éloignés de la nature, nous ne verrions point sans émotion le prunier de la forêt où notre bon Henri IV était grimpé, quand il aperçut défiler au fond du vallon voisin l'armée du duc de Mayenne.

Une ville, fût-elle de marbre, me paraîtrait triste, si je n'y voyais des arbres et de la verdure : [8] d'un autre côté, un paysage,

fût-ce l'Arcadie, fussent les rivages de l'Alphée, ou les croupes du mont Lycée, me semblerait sauvage, si je n'y voyais au moins une petite cabane. Les ouvrages de la nature et ceux de l'homme se prêtent des graces mutuelles. L'esprit d'intérêt a détruit parmi nous le goût de la nature. Nos paysans ne voient de beautés dans nos campagnes, que là où ils voient leur revenu. Je rencontrai un jour dans le voisinage de l'abbaye de la Trappe, sur le chemin caillouteux de Notre-Dame d'Apre, une paysanne qui cheminait avec deux gros pains sous son bras. C'était au mois de mai : il faisait le plus beau temps du monde. « Voilà, dis-je à cette bonne »femme, une charmante saison. Que ces »pommiers en fleur sont beaux! Comme ces »rossignols chantent dans ces bois! — Ah! »me répondit-elle, je me soucie bien des »bouquets et de ces petits piauleux! c'est du »pain qu'il nous faut. » L'indigence serre le cœur de nos paysans, et ferme leurs yeux. Mais nos bourgeois ne font pas plus de compte de la nature, parce que l'amour de l'or dirige tous leurs goûts. Si quelques-uns d'entre

eux estiment les arts libéraux, ce n'est pas parce que ces arts imitent les objets naturels; c'est par le prix qu'attache à leurs productions la main des grands maîtres. Tel donne mille écus d'un tableau de la campagne, peint par le Lorrain, qui ne mettrait pas la tête à la fenêtre pour en regarder le paysage; et tel met précieusement sur son secrétaire le buste de Socrate, qui ne recevrait pas ce philosophe dans sa maison, s'il était en vie, et qui contribuerait, peut-être, à sa mort, s'il était persécuté.

Le goût de nos artistes a été égaré par celui de nos bourgeois. Comme ils savent que c'est moins la nature que leur travail qu'on estime, ils ne cherchent qu'à se montrer eux-mêmes. De là vient qu'ils mettent quantité de riches accessoires dans la plupart de nos monuments, et qu'ils y oublient souvent l'objet principal. Ils font, par exemple, pour les jardins, des vases de marbre, où on ne peut mettre aucun végétal; pour les appartements, des urnes et des amphores, où l'on ne peut verser aucune espèce de liqueur; pour nos villes, des colonnades sans palais, des portes dans des lieux

où il n'y a point de murs, des places publiques divisées de barrières pour empêcher le peuple de s'y rassembler. C'est, dit-on, afin que l'herbe y pousse. Voilà un beau projet! Une des plus grandes malédictions que les anciens faisaient contre leurs ennemis, c'était qu'ils pussent voir l'herbe pousser dans leurs places publiques. Si on veut voir de la verdure dans les nôtres, que n'y plante-t-on des arbres qui donneront à-la-fois au peuple, de l'ombre et de l'abri? Il y en a qui mettent dans les trophées qui couronnent les hôtels de nos princes, des arcs, des flèches, des catapultes, et qui ont poussé la simplicité jusqu'à y planter des enseignes romaines, où on lit S. P. Q. R. C'est ce qu'on peut voir au palais Bourbon. La postérité croira que les Romains étaient, dans le dix-huitième siècle, les maîtres de notre pays. Et comment, nous qui sommes si vains, prétendons-nous l'occuper de notre mémoire, si nos monuments, nos médailles, nos trophées, nos drames, nos inscriptions, lui parlent sans cesse des étrangers et de l'antiquité?

Les Grecs et les Romains étaient bien plus

conséquents. Jamais ils ne se sont avisés de faire des monuments inutiles. Leurs beaux vases d'albâtre et de calcédoine, servaient dans les festins à mettre du vin ou des parfums ; leurs péristyles annonçaient toujours un palais ; leurs places publiques étaient uniquement destinées à rassembler les citoyens. Ils y plaçaient les statues de leurs grands hommes, sans être entourées de grilles, afin que leurs images fussent encore à la portée des malheureux, et qu'ils en fussent invoqués après la mort, comme ils l'avaient été pendant leur vie. Juvénal parle d'une statue de bronze à Rome, dont le peuple avait usé les mains à force de les baiser. Quelle gloire pour la mémoire du citoyen qu'elle représentait ! Si elle existait encore, sa mutilation la rendrait plus précieuse que la Vénus de Médicis avec ses proportions.

Notre peuple est, dit-on, sans patriotisme. Je le crois bien, car on fait tout ce qu'on peut pour le lui faire perdre. Par exemple, sur le fronton de ce beau temple qu'on élève à sainte Geneviève, qui est trop petit, comme tous nos monuments modernes, on a re-

présenté une adoration de croix. On voit, à la vérité, la patronne de Paris dans des bas-reliefs, sous le péristyle, au milieu des cardinaux; mais n'eût-il pas été plus convenable de montrer au peuple son humble patronne en habit de bergère, en petit justaucorps et en cornette, avec sa panetière, sa houlette, son chien, ses brebis, ses formes à faire des fromages, et tout le costume de son siècle et de son état, au milieu du fronton de l'église qui lui est dédiée? On eût pu y joindre une vue de Paris, tel qu'il était de son temps. Il en eût résulté des contrastes et des objets de comparaison très-agréables. Le peuple, à la vue de ce tableau champêtre, se fût rappelé les temps anciens. Il eût conçu de l'estime pour les vertus obscures qui lui sont nécessaires, et il eût été tenté de marcher dans les rudes sentiers de la gloire où s'est élevée son humble patronne, qu'il lui est impossible maintenant de reconnaître avec ses habits à la grecque, et au milieu des prélats.

Nos artistes s'écartent quelquefois de l'objet principal, jusqu'à l'omettre tout-à-fait. On montrait, il y a quelques années, dans un

des ateliers du Louvre, le tombeau du Dauphin et de la Dauphine, destiné pour la cathédrale de la ville de Sens. Tout le monde y courait, et en revenait extasié d'admiration. J'y fus comme les autres : la première chose que je cherchai à y reconnaître, fut la ressemblance du Dauphin et de la Dauphine à la mémoire desquels ce monument était élevé. Il n'y en avait pas seulement les médaillons. On y voyait le Temps avec sa faux, l'Hymen avec des urnes, et toutes les idées rebattues de l'allégorie, qui est souvent, pour le dire en passant, le génie de ceux qui n'en ont point. Pour achever d'en éclaircir le sujet, il y avait sur les panneaux d'une espèce d'autel placé au milieu de ce groupe de figures symboliques, de longues inscriptions latines, assez étrangères à la mémoire du grand prince qui en était l'objet. Voilà, me dis-je en moi-même, un beau monument national! Des inscriptions latines pour un peuple français, et des symboles païens pour une cathédrale! Si l'artiste, dont j'admirai d'ailleurs le ciseau, n'y voulait montrer que ses propres talents, il fallait qu'il recomman-

dât à son successeur, de laisser imparfaite une petite partie de la base de ce monument, que la mort l'avait empêché lui-même d'achever, et d'y graver ces mots : *Coustou moriens faciebat.* Cette consonnance de fortune l'eût lié à ce monument royal, et eût donné une grande profondeur aux réflexions sur la vanité des choses humaines, que doit faire naître la vue d'un tombeau.

Peu d'artistes saisissent l'objet moral; ils ne cherchent que le pittoresque. « O le beau »sujet à mettre en Bélisaire! » disent-ils, quand ils entendent parler d'un de nos grands hommes malheureux. Cependant, les arts libéraux ne sont destinés qu'à rappeler le souvenir de la vertu, et non pas la vertu pour donner de l'occupation aux arts libéraux. J'avoue que la célébrité qu'ils procurent, est un puissant moyen pour porter la plupart des hommes aux grandes actions, quoiqu'au fond ce ne soit pas le véritable; mais s'il n'en donne pas le sentiment, il en fait faire quelquefois les actes. Aujourd'hui, nous allons bien au delà. Ce n'est plus la gloire de la vertu, que les corps et les parti-

culiers cherchent à mériter ; c'est l'honneur de la distribuer aux autres. Dieu sait l'étrange confusion qui en résulte ! Des femmes de vertu très-suspecte, et des filles entretenues, établissent des Rosières : elles donnent des prix à la virginité. Des filles d'opéra couronnent nos généraux victorieux. Le maréchal de Saxe, disent nos historiens, fut couronné de lauriers sur le théâtre de la nation : comme si la nation était composée de comédiens, et que son sénat fût un théâtre ! Pour moi, je crois la vertu si respectable, qu'il ne faudrait qu'un seul sujet où elle fût bien loyale, pour couvrir de ridicule ceux qui osent lui distribuer ces vains et méprisables honneurs. Quelle danseuse, par exemple, eût eu l'impudence de couronner le front auguste de Turenne, ou celui de Fénelon ?

L'Académie française serait bien plus propre à fixer, par les charmes de l'éloquence, les regards de la nation sur nos grands hommes, si elle cherchait moins par ses éloges à faire le panégyrique des morts que la satire des vivants. D'ailleurs, la postérité se méfiera autant des éloges que des satires. D'abord,

le mot d'éloge est suspect de flatterie : de plus, ce genre d'éloquence ne caractérise rien. Pour peindre la vertu, il faut mettre en évidence des défauts et des vices, afin d'en faire résulter des combats et des victoires. Le style qu'on y emploie est plein de pompe et de luxe. Il est rempli de réflexions et de tableaux souvent étrangers à l'objet principal. Il ressemble à un cheval d'Espagne ; il fait dans sa marche beaucoup de mouvements, et il n'avance point. Ce genre d'éloquence, indécis et vague, ne convient à aucun grand homme en particulier, parce qu'on peut l'appliquer, en général, à tous ceux qui ont couru dans la même carrière. Si vous changez seulement quelques noms propres dans l'éloge d'un général, vous pouvez y faire entrer tous les généraux passés et à venir. D'ailleurs, son ton ampoulé est si peu convenable au langage simple de la vérité et de la vertu, que lorsqu'un écrivain veut y introduire des traits de caractère de son héros, afin qu'on sache au moins de qui il veut parler, il est obligé de les reléguer dans des notes, de peur de déranger son ordre académique.

Certainement, si Plutarque n'eût écrit que les éloges des hommes illustres, on ne les lirait pas plus aujourd'hui que le Panégyrique de Trajan, qui coûta tant d'années à Pline le jeune. Vous ne trouverez jamais entre les mains du peuple, un éloge d'académie. On y verrait peut-être ceux de Fontenelle, et quelques autres encore, si les hommes qui y sont loués, s'étaient occupés eux-mêmes du peuple pendant leur vie. Mais la nation lit volontiers l'histoire. Il y a quelque temps que, me promenant du côté de l'École militaire, j'aperçus au loin, près d'une sablonnière, une grosse colonne de fumée. Je dirigeai ma promenade de ce côté-là, pour voir d'où elle provenait. Je trouvai, dans un lieu fort solitaire, et assez ressemblant à celui où Shakespeare met la scène des trois sorcières qui apparurent à Macbeth, une pauvre et vieille femme assise sur une pierre. Elle s'occupait à lire dans un vieux livre, auprès d'un gros tas d'herbes où elle avait mis le feu. Je lui demandai d'abord pour quel usage elle brûlait ces herbes. Elle me répondit que c'était pour en recueillir les cendres, et les

vendre aux blanchisseuses ; qu'elle achetait à cette fin les mauvaises herbes des jardiniers, et qu'elle attendait qu'elles fussent entièrement consumées pour en emporter les cendres, parce qu'on les lui volait dans son absence. Après avoir satisfait ainsi ma curiosité, elle continua sa lecture avec beaucoup d'attention. Comme j'avais grande envie de savoir quel était le livre dont elle charmait ses peines, je la priai de m'en dire le titre. « C'est la Vie de M. de Turenne, » me répondit-elle. Et qu'en pensez-vous? lui dis-je. « Ah! reprit-elle avec émotion, c'était un » bien brave homme, à qui un ministre a » donné bien de la peine pendant sa vie! » Je me retirai, redoublant de vénération pour la mémoire de M. de Turenne, qui servait à consoler une femme misérable. C'est ainsi que les vertus des petits s'appuient sur celles des grands hommes, comme ces plantes faibles qui, pour n'être pas foulées aux pieds, s'accrochent au tronc des chênes.

DE LA NOBLESSE.

Les anciens peuples de l'Europe imaginè-

rent, pour porter les hommes à la vertu, d'anoblir les descendants de leurs citoyens vertueux. Ils sont tombés dans de grands inconvénients, en rendant la noblesse héréditaire; car ils ont interdit par-là aux autres citoyens les routes de l'illustration. Comme elle est l'apanage perpétuel d'un certain nombre de familles, elle cesse d'être la récompense nationale, sans quoi toute une nation deviendrait noble à la fin; ce qui y produirait une léthargie fatale aux arts et aux métiers, comme il est arrivé en Espagne et à une partie de l'Italie. Il en résulte encore bien d'autres maux, dont le principal est de former dans un État deux nations qui, à la fin, n'ont plus rien de commun; le patriotisme s'y détruit, et elles ne tardent pas à être subjuguées. Tel a été de nos jours le sort de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, et d'une partie même des provinces de notre royaume, telle que la Bretagne, où la noblesse trop nombreuse et trop altière formait une classe absolument distincte du reste des citoyens. Il est digne de remarque que ces pays, quoique républicains, quoique si puissants, au juge-

ment de nos écrivains politiques, par la liberté de leur constitution, ont été subjugués fort aisément par des princes despotiques, qui ne commandent, dit-on, qu'à des esclaves. C'est que le peuple, par tout pays, aime mieux avoir un souverain que mille tyrans, et que son sort décide toujours celui de ses maîtres. Les Romains affaiblirent les distinctions injustes et odieuses qui se trouvaient entre les Patriciens et les Plébéiens, en accordant à ces derniers, des priviléges et des charges de la plus haute considération.

Il y avait encore parmi eux des moyens, à mon gré plus puissants, d'y rapprocher les deux classes de citoyens; c'étaient les adoptions. Que de grands hommes se formèrent dans le peuple, pour mériter ces sortes de récompenses, aussi illustres et plus touchantes que celles de la patrie! C'est ainsi que s'élevèrent les Caton et les Scipion, pour être greffés dans des familles patriciennes. C'est ainsi que le plébéien Agricola obtint en mariage la fille d'Auguste. Je ne sache pas, et c'est peut-être un effet de mon ignorance, que les adoptions aient jamais été en usage

parmi nous, si ce n'est entre quelques grands seigneurs, qui, faute d'héritiers, ne savaient, en mourant, à qui laisser leurs domaines. Je crois les adoptions bien préférables aux anoblissements faits par l'état. Elles feraient revivre des familles illustres, dont les descendants languissent aujourd'hui dans la plus étroite pauvreté. Elles rendraient la noblesse chère au peuple, et le peuple cher à la noblesse. Il faudrait que le privilége de les conférer, devînt un genre de récompense pour les nobles eux-mêmes. Ainsi, par exemple, un pauvre gentilhomme qui se serait illustré, pourrait adopter un homme de la bourgeoisie qui se distinguerait. Un gentilhomme serait en quête de la vertu parmi le peuple; et un homme vertueux du peuple, chercherait un homme de bien pour patron parmi les nobles. Ces liens politiques me paraissent plus puissants et plus honorables que ceux des mariages de finance, qui, en rapprochant deux citoyens de classes différentes, aliènent souvent leurs familles. La noblesse acquise ainsi me paraîtrait bien préférable à celle que donnent les charges publiques, qui, ne s'obte-

nant que par la vénalité, perd par cela même de son respect.

Avec tout cela, il resterait toujours l'inconvénient de l'hérédité qui multiplie trop à la longue la classe des nobles. On a cru y remédier parmi nous en déclarant plusieurs états nobles, tels que le commerce maritime. D'abord c'est une question de savoir si l'esprit du commerce peut bien s'accorder avec la loyauté d'un gentilhomme. D'ailleurs, quel commerce fera celui qui n'a rien? Ne faut-il pas payer des pensions chez un négociant pour en apprendre les éléments? Et comment en viendront à bout tant de pauvres gentilshommes qui n'ont pas seulement de quoi vêtir leurs enfants? J'en ai vu en Bretagne, qui descendaient des plus anciennes maisons de la province, et qui étaient obligés, pour vivre, d'aller en journées faucher les foins des paysans. Plût à Dieu que tous les états fussent nobles, et sur-tout l'agriculture! car c'est celui là particulièrement dont toutes les fonctions conviennent à la vertu. Pour être laboureur, il n'est pas besoin de tromper, de flatter, de s'avilir, de faire violence à per-

sonne. On ne doit point ses profits au vice ou au luxe de son siècle, mais aux bienfaits du ciel. On tient au moins à la patrie par le coin de terre qu'on y cultive. Si l'état de laboureur était anobli, il en résulterait une multitude d'avantages pour les habitants du royaume. Il suffirait même qu'il ne fût pas roturier. Mais voici une ressource que l'état peut employer au soulagement de la pauvre noblesse. La plupart des anciennes seigneuries s'achètent aujourd'hui par des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir de l'argent, de sorte que les honneurs de ces illustres maisons sont tombés en partage à des hommes qui, en vérité, n'en sont guère dignes. Le roi devrait acheter ces seigneuries lorsqu'elles sont à vendre; s'en réserver les droits seigneuriaux, avec une portion de terre, et former de ces petits domaines des bénéfices civils et militaires, qui seraient les récompenses des bons officiers, des citoyens utiles et des familles nobles et pauvres, à-peu-près comme sont en Turquie les timariots.

D'UN ÉLYSÉE.

Les anoblissements ont encore cet inconvénient; c'est que tel commence par les vertus de Marius, qui finit par avoir ses vices. J'ai à proposer un moyen d'illustration qui n'entraîne point les dangers de l'hérédité et de l'inconstance des hommes : c'est de n'accorder qu'à la mort les récompenses de la vertu.

La mort met le dernier sceau à la mémoire des hommes. On sait de quel poids étaient les jugements que les Égyptiens prononçaient sur les citoyens après leur mort. C'était alors que les Romains en faisaient quelquefois des demi-dieux, ou quelquefois les jetaient dans le Tibre. Le peuple, au défaut des prêtres et des magistrats, exerce encore parmi nous une partie de ce sacerdoce. Je me suis arrêté plus d'une fois le soir à la vue d'un superbe convoi, moins pour en voir la pompe, que pour écouter les jugements portés par le peuple, sur le très-haut et très-puissant seigneur qui en était l'objet. J'ai entendu souvent de-

mander : « Était-il bon maître ? aimait-il sa » femme et ses enfants ? était-il bon aux pau- » vres ?» Le peuple insiste beaucoup sur cette dernière question, parce qu'étant sans cesse mené par son principal besoin, il ne connaît guère dans les riches d'autre vertu que la bienfaisance. J'ai entendu souvent répondre : « Oh ! il ne faisait de bien à personne ; il était » dur à sa famille et à ses domestiques. » J'ai entendu dire, à l'enterrement d'un fermier-général qui a laissé plus de douze millions de bien : « Il poursuivait les pauvres de la cam- » pagne à coups de fourche, quand ils se pré- » sentaient à la grille de son château. » Vous entendez là-dessus les spectateurs jurer, et maudire la mémoire du défunt. Telles sont ordinairement les oraisons funèbres des riches dans la bouche du peuple. Il ne faut pas douter que ses jugements n'eussent des suites, si la police de Paris n'était pas aussi bien tenue.

Il n'y a que la mort qui assure les réputations, et il n'y a que la religion qui puisse les consacrer. Nos grands le savent fort bien. C'est de là que vient le faste de leurs monu-

ments dans nos églises. Ce ne sont pas les prêtres qui les obligent de s'y faire enterrer, comme bien des gens se l'imaginent. Les prêtres n'en recevraient pas moins leurs droits, si on les enterrait à la campagne ; ils se feraient, comme de raison, fort bien payer de leurs voyages, et ils ne respireraient pas toute l'année, dans leurs stalles, l'odeur infecte des cadavres. Le principal obstacle à cette police nécessaire vient des grands et des riches, qui, n'allant guère à l'église pendant leur vie, veulent y être après leur mort, afin que le peuple admire leurs mausolées, et leurs vertus de marbre et de bronze. Mais, graces aux allégories de nos artistes, et aux inscriptions latines de nos savants, le peuple n'y entend rien, et ne fait d'autre réflexion à leur vue, si ce n'est que tout cela coûte beaucoup d'argent, et que tout le cuivre qu'on y a employé servirait bien mieux à leur faire des chaudrons.

Il n'y a que la religion qui puisse consacrer d'une manière durable la mémoire de la vertu. Le feu roi de Prusse, qui connaissait si bien les grands ressorts de la politique,

n'avait pas oublié celui-là. Comme la religion protestante, qui est dominante dans son pays, bannit des temples les images des saints, il y avait fait mettre les portraits des officiers qui avaient péri en se distinguant à son service. La première fois que j'entrai dans les temples de Berlin, je fus fort étonné d'y voir plusieurs portraits d'officiers en uniforme. On lisait au bas leur âge, leurs noms, celui du lieu de leur naissance, et de la bataille où ils avaient été tués. Il y a aussi, je crois, une ligne ou deux d'éloge à la fin de ces inscriptions. On ne saurait croire quel enthousiasme militaire cette vue inspire à ses sujets. Chez nous, il n'y a si petit ordre de moines qui n'expose dans ses cloîtres et dans ses églises les tableaux de ses grands hommes, sans contredit plus fêtés et plus connus que ceux de l'État. Ces sujets, toujours accompagnés de circonstances pittoresques et intéressantes, sont les plus puissants moyens qu'ils emploient pour s'attirer des novices. Les chartreux s'aperçoivent déjà qu'ils ont moins de novices, depuis qu'ils n'ont plus dans leur cloître la mélancolique histoire de saint Bru-

no, si supérieurement peinte par Le Sueur. Aucun ordre de citoyens ne se soucie des portraits des hommes qui n'ont été utiles qu'à la nation et au genre humain; il n'y a que les marchands d'estampes qui en étalent quelquefois sur des ficelles les images enluminées de bleu et de rouge. C'est là où le peuple cherche à les démêler parmi celles des Jeannots et des filles de théâtre. Nous aurons, dit-on, bientôt la vue d'un Muséum aux Tuileries; mais ce monument royal est plus consacré aux talents qu'au patriotisme, et, comme tant d'autres, il sera sans doute interdit au peuple.

Je voudrais d'abord qu'aucun citoyen ne fût enterré dans les églises. Xénophon rapporte que Cyrus, maître de la plus grande partie de l'Asie, ordonna en mourant qu'on l'enterrât en pleine campagne sous des arbres, afin, disait ce grand prince, que les éléments de son corps se réunissent promptement à ceux de la nature, et contribuassent de nouveau à la formation de ses beaux ouvrages. Ce sentiment était digne de l'ame sublime de Cyrus; mais par tout pays les tombeaux,

sur tout ceux des grands rois, sont les monuments les plus chers aux nations. Les Sauvages regardent ceux de leurs ancêtres comme des titres de possession de la terre qu'ils habitent. « Ce pays est à nous, disent-ils ; les »os de nos pères y reposent. » Quand ils sont forcés d'en sortir, ils les déterrent en pleurant, et les emportent avec le plus grand respect. Les Turcs les mettent sur le bord des grands chemins, comme faisaient les Romains. Les Chinois en font des lieux enchantés. Ils les placent aux environs des villes, dans des grottes creusées dans le flanc des collines ; ils en décorent l'entrée d'architecture, et ils plantent devant et autour, des bocages de cyprès et de sapins, mêlés d'arbres qui portent des fleurs et des fruits. Ces lieux inspirent une profonde et douce mélancolie, non-seulement par l'effet naturel de leur décoration, mais par le sentiment moral qu'élèvent en nous les tombeaux, qui sont, comme nous l'avons dit ailleurs, des monuments posés sur les frontières des deux mondes.

Nos grands ne perdraient donc rien du res-

pect qu'ils veulent attacher à leur mémoire, si on les enterrait dans des cimetières publics aux environs de la capitale. On y bâtirait une grande chapelle sépulcrale, constamment destinée aux pompes funèbres, dont les apprêts dérangent souvent le service divin dans les églises de paroisse. Les artistes pourraient se donner carrière dans la décoration de ces mausolées; et les temples de l'humilité et de la vérité ne seraient plus profanés par la vanité et le mensonge des épitaphes.

Pendant que chaque citoyen aurait la liberté de se loger à sa fantaisie dans cette dernière et éternelle hôtellerie, je voudrais qu'on choisît auprès de Paris un lieu que consacrerait la religion, pour y recueillir les cendres des hommes qui auraient bien mérité de la patrie.

Les services qu'on peut lui rendre sont en grand nombre et de nature bien différente. Nous n'en connaissons guère que d'une sorte, qui dérivent de qualités redoutables, telles que la valeur. Nous ne révérons que ce qui nous fait peur. Les marques de notre estime sont souvent des témoignages de notre fai-

blesse. On ne nous élève qu'à la crainte, et point à la reconnaissance. Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses Alexandres et ses Césars, et aucune ses Bacchus et ses Cérès. Les anciens, au moins aussi valeureux que nous, pensaient, sans contredit, bien mieux. Plutarque observe quelque part, que Cérès et Bacchus qui étaient des mortels, furent élevés au rang des dieux, à cause des biens purs, universels et durables qu'ils avaient procurés aux hommes; mais qu'Hércule, Thésée et les autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-dieux, parce que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers, circonscrits et mêlés de beaucoup de maux.

Je me suis étonné souvent de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres utiles, dont les fruits et les ombrages font aujourd'hui nos délices. Les noms de ces bienfaiteurs sont, pour la plupart, totalement inconnus; cependant, leurs bienfaits se perpétuent pour nous d'âge en âge. Les Romains n'en agissaient pas ainsi. Pline se glorifie de

ce que, dans les huit espèces de cerises connues à Rome de son temps, il y en avait une appelée Plinienne, du nom d'un de ses parents à qui l'Italie en était redevable. Les autres espèces de ce même fruit portaient à Rome les noms des plus illustres familles, et s'appelaient Aproniennes, Actiennes, Cœciliennes, Juliennes. Il dit que ce fut Lucullus qui, après la défaite de Mithridate, apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers en Italie, d'où ils se répandirent, en moins de cent vingt ans, dans toute l'Europe, et jusqu'en Angleterre, qui était alors peuplée de barbares. Ils furent, peut-être, les premiers moyens de civilisation de cette île; car les premières lois naissent toujours de l'agriculture : et c'est pour cela que les Grecs appelaient Cérès, législatrice. Pline félicite ailleurs Pompée et Vespasien, d'avoir fait paraître à Rome l'arbre d'ébène et celui de baume de la Judée au milieu de leurs triomphes, comme s'ils n'eussent pas alors triomphé seulement des nations, mais de la nature même de leur pays. Certainement, si j'avais quelque souhait à faire pour perpétuer mon

nom, j'aimerais mieux le voir porté par un fruit en France, que par une île en Amérique. Le peuple, dans la saison de ce fruit, se rappellerait ma mémoire. Mon nom, dans les paniers des paysans, durerait plus que gravé sur des colonnes de marbre. Je ne connais point dans la maison de Montmorency de monument plus durable et plus cher au peuple, que la cerise qui en porte le nom. Le bon-henri, qui croît sans culture au milieu des champs, fera durer plus long-temps la mémoire de Henri IV, que la statue de bronze placée sur le Pont-Neuf, malgré sa grille de fer et son corps-de-garde. Si les graines et les génisses que Louis XV a envoyées, par un mouvement naturel d'humanité, dans l'île de Taïti, viennent à s'y multiplier, elles conserveront plus long-temps et plus chèrement sa mémoire parmi les peuples de la mer du Sud, que la petite pyramide de brique que des académiciens flatteurs tentèrent de lui élever à Quito, et peut-être que les statues qu'on lui a élevées dans son propre royaume.

Le bienfait d'une plante utile est, à mon gré, un des services les plus importants

qu'un citoyen puisse rendre à son pays. Les plantes étrangères nous lient avec les nations d'où elles viennent ; elles transportent parmi nous quelque chose de leur bonheur et de leurs soleils. Un olivier me représente l'heureux pays de la Grèce mieux que le livre de Pausanias, et j'y trouve les dons de Minerve bien mieux exprimés que sur des médaillons. Sous un marronnier en fleur, je me repose sous les riches ombrages de l'Amérique ; le parfum d'un citron me transporte en Arabie, et je suis au voluptueux Pérou en flairant l'héliotrope.

Je commencerais donc à ériger les premiers monuments de la reconnaissance publique à ceux qui nous ont apporté des plantes utiles : pour cet effet, je choisirais une des îles de la Seine, dans les environs de Paris, afin d'en faire un Élysée. Par exemple, je prendrais celle qui est au-dessous du hardi pont de Neuilly, et qui ne tardera pas, avant quelques années, de se trouver dans les faubourgs de Paris ; j'y ajouterais le bras de la Seine qui ne sert point à la navigation, et une grande portion du continent qui l'avoi-

sine ; je planterais autour de ce vaste terrain, et le long de ses rivages, les arbres, les arbrisseaux et les herbes dont la France a été enrichie depuis plusieurs siècles. On y verrait des marronniers d'Inde, des tulipiers, des mûriers, des acacia de l'Amérique et de l'Asie, des pins de la Virginie et de la Sibérie, des oreilles-d'ours des Alpes, des tulipes de Calcédoine, etc. Le sorbier du Canada, avec ses grappes écarlates, le magnolia grandiflora de l'Amérique, qui produit la plus grande et la plus odorante des fleurs, et le thuya de la Chine, toujours vert, qui n'en porte point d'apparentes, entrelaceraient leurs rameaux, et formeraient çà et là des bocages enchantés. On placerait sous leurs ombrages, et au milieu des tapis de plantes de différentes verdures, les monuments de ceux qui les ont apportés en France. On verrait croître autour du magnifique tombeau de Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui est à présent dans l'église de Saint-Paul, la fameuse plante du tabac, appelée d'abord de son nom Nicotiane, parce que ce fut lui qui, le premier, la fit connaître dans toute

l'Europe. Il n'y a point de prince européen qui ne lui doive une statue pour ce service ; car il n'y a point de végétal au monde qui ait donné tant d'argent à leurs trésors, et tant d'illusions agréables à leurs sujets : le népenthès d'Homère n'en approche pas. On pourrait graver dans le voisinage, sur un socle de marbre, le nom du Flamand Auger de Busbecq, ambassadeur de Ferdinand Ier, roi des Romains, à la Porte, d'ailleurs si recommandable par l'agrément de ses lettres ; et placer ce petit monument à l'ombre du lilas qu'il apporta de Constantinople, et dont il fit présent à l'Europe * en 1562. La luzerne de la Médie y entourerait de ses rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la sema sur nos collines caillouteuses, et qui nous fit présent, dans des lieux arides, de pâturages qui se renouvellent jusqu'à quatre fois par an. A la vue du solanum de l'Amérique, qui produit à sa racine la pomme de terre, le petit peuple bénirait le nom de celui qui lui assura un

* Voyez Mathiole, sur Dioscoride.

aliment qui ne craint pas, comme le blé, l'inconstance des éléments et les greniers des monopoleurs. Il n'y verrait pas même sans intérêt, l'urne du voyageur ignoré qui orna, à perpétuité, les humbles fenêtres de ses demeures obscures, des couleurs brillantes de l'aurore, en lui apportant du Pérou la fleur de capucine. 9

En avançant dans ce lieu agréable, on verrait sous des dômes et sous des portiques, les cendres et les bustes de ceux qui, par l'invention des arts, nous apprirent à tirer parti des productions de la nature, et qui, par leur génie, nous épargnèrent de longs et de rudes travaux. Il n'y faudrait point d'épitaphes. Les figures du métier à faire des bas, de celui qui sert à organsiner la soie, et du moulin à vent, seraient des inscriptions aussi augustes et aussi expressives, sur les tombeaux de leurs inventeurs, que la sphère inscrite au cylindre sur celui d'Archimède. On y pourrait tracer un jour le globe aérostatique sur le tombeau de Montgolfier ; mais il faut savoir auparavant si cette étrange machine, qui transporte des hommes dans les airs au

moyen d'un globe d'air dilaté par le feu, servira au bonheur des peuples; car le nom de l'inventeur même de la poudre à canon, s'il était connu, ne serait point admis dans l'asile des bienfaiteurs de l'humanité.

En approchant du centre de cet Élysée, on rencontrerait les monuments encore plus vénérables de ceux qui, par leur vertu, ont laissé à la postérité des fruits plus doux que ceux des végétaux de l'Asie, et ont exercé le plus sublime de tous les talents. Là, seraient les tombeaux et les statues du généreux Duquesne, qui arma lui-même une escadre à ses dépens, pour la défense de la patrie; du sage Catinat, également tranquille dans les montagnes de la Savoie et dans l'humble retraite de Saint-Gratien; et de l'héroïque chevalier d'Assas, se sacrifiant la nuit pour le salut de l'armée française, dans les bois de Kloster-camp. Là, seraient les illustres écrivains qui enflammèrent leurs compatriotes de l'amour des grandes actions : on y verrait Amyot, appuyé sur le buste de Plutarque. Et vous, qui avez donné à-la-fois le précepte et l'exemple de la vertu, divin auteur

du Télémaque! nous révérerions vos cendres et votre image, dans une image de ces Champs Élysées que vous avez si bien décrits.

Il y aurait aussi des monuments de femmes vertueuses, car il n'y a point de sexe pour la vertu : on y verrait les statues de celles qui, avec de la beauté, préférèrent une vie laborieuse et cachée, aux vaines joies du monde; des mères de famille qui rétablirent l'ordre dans une maison dérangée, qui, fidèles à la mémoire d'un époux, souvent infidèle, gardèrent encore la foi conjugale après sa mort, et sacrifièrent leur jeunesse à l'éducation de leurs chers enfants; et enfin les effigies vénérables de celles qui atteignirent au plus haut degré de l'illustration, par l'obscurité même de leurs vertus. On y transporterait le tombeau d'une dame de Lamoignon, de la pauvre église de Saint-Leu-Saint-Gilles, où il est ignoré; sa touchante épitaphe l'en rendrait encore plus digne, que le ciseau de Girardon, dont il est le chef-d'œuvre : on y lit qu'on avait dessein d'enterrer son corps dans un autre endroit; mais les pauvres de la paroisse, à qui elle avait fait beaucoup

de bien pendant sa vie, l'enlevèrent par force, et le déposèrent dans leur église : sans doute ils transporteraient eux-mêmes les restes de leur bienfaitrice, et viendraient les exposer, dans ce lieu, à la vénération publique.

Hic manus ob patriam pugnando vulnera passi,
Quique sacerdotes casti dùm vita manebat,
Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique suî memores alios fecere merendo.

ÆNEID., lib. VI.

« Là, seraient les guerriers qui prodiguèrent leur sang pour » la défense de la patrie; les prêtres qui furent chastes pen- » dant le cours de leur vie; les poëtes pleins de piété, qui » chantèrent des vers dignes d'Apollon; ceux qui contribuèrent » au bonheur de la vie par l'invention des arts, et tous ceux » qui méritèrent, par leurs bienfaits, de vivre dans la mé- » moire des hommes. »

Il y aurait là des monuments de toute espèce, distribués suivant les différents mérites : des obélisques, des colonnes, des pyramides, des urnes, des bas-reliefs, des médaillons, des statues, des socles, des péristyles, des dômes; ils n'y seraient pas entassés comme dans un magasin, mais dispersés avec goût; ils ne seraient pas tous de marbre blanc.

comme s'ils sortaient de la même carrière ; mais de marbres et de pierres de toutes les couleurs. Il ne faudrait dans ce vaste terrain, auquel je suppose au moins un mille et demi de diamètre, ni alignement, ni terre bêchée, ni boulingrins, ni arbres taillés et émondés, ni rien qui ressemblât à nos jardins. Il n'y aurait de même ni inscriptions latines, ni expressions mythologiques, ni rien qui sentît son académie. Il y aurait encore moins des titres de dignités ou d'honneurs, qui rappellent les vaines idées du monde ; on en retrancherait toutes les qualités que la mort détruit; on n'y tiendrait compte que des bonnes actions qui survivent aux citoyens, et qui sont les seuls titres dont la postérité se soucie, et que Dieu récompense. Les inscriptions en seraient simples, et naîtraient de chaque sujet. Ce ne seraient pas les vivants qui y parleraient inutilement aux morts et aux objets inanimés, comme dans les nôtres, mais les morts et les objets inanimés qui parleraient aux vivants pour leur instruction, comme chez les anciens. Ces correspondances d'une nature invisible, à la nature

visible, d'un temps éloigné au temps présent, donnent à l'ame l'extension céleste de l'infini, et sont les sources du charme que nous font éprouver les inscriptions antiques.

Ainsi, par exemple, sur un rocher planté au milieu d'une touffe de fraisiers du Chili, on lirait ces mots :

J'ÉTAIS INCONNUE A L'EUROPE ; MAIS, EN TELLE ANNÉE, UN TEL, NÉ EN TEL LIEU, M'A TRANSPLANTÉE DES HAUTES MONTAGNES DU CHILI ; ET MAINTENANT JE PORTE DES FLEURS ET DES FRUITS DANS L'HEUREUX CLIMAT DE LA FRANCE.

Au-dessous d'un bas-relief de marbre de couleur, qui représenterait des petits enfants buvant, mangeant et se réjouissant, on lirait cette inscription :

NOUS ÉTIONS EXPOSÉS DANS LES RUES, AUX CHIENS, A LA FAIM ET AU FROID : UNE TELLE, DE TEL LIEU, NOUS A LOGÉS, NOUS A VÊTUS, ET NOUS A RENDU LE LAIT REFUSÉ PAR NOS MÈRES.

Au pied de la statue de marbre blanc d'une jeune et belle femme assise, et s'essuyant

les yeux, avec les symptômes de la douleur et de la joie :

J'ÉTAIS ODIEUSE AU CIEL ET AUX HOMMES ; MAIS, TOUCHÉE DE REPENTIR, J'AI APAISÉ LE CIEL PAR MES LARMES, ET J'AI RÉPARÉ LE MAL QUE J'AI FAIT AUX HOMMES, EN SERVANT LES MALHEUREUX.

Près de là on lirait, sous celle d'une jeune fille mal vêtue, filant au fuseau, et regardant le ciel avec ravissement :

J'AI MÉPRISÉ LES VAINES JOIES DU MONDE, ET MAINTENANT JE SUIS HEUREUSE.

Il y aurait de ces monuments qui n'auraient, pour tout éloge, qu'un seul nom : tel serait, par exemple, le tombeau qui renfermerait les cendres de l'auteur du Télémaque ; à moins qu'on n'y gravât ces mots, si convenables à son caractère aimant et sublime :

IL A ACCOMPLI LES DEUX PRÉCEPTES DE LA LOI ; IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on pourrait faire ces inscriptions d'un meilleur style que

le mien ; mais j'insisterais pour que, dans ces figures, il n'y eût point d'air insolent ; point de cheveux jetés au vent, comme ceux de l'ange trompette de la résurrection ; point de douleur théâtrale, et de grands mouvements de robe, comme à la Madeleine des Carmelites ; point d'attributs mythologiques, où le peuple n'entend rien. Chaque personne y serait avec son costume : on y verrait des toques de matelots, des cornettes de bonnes sœurs, des sellettes de Savoyard, des pots au lait, et des pots au bouillon. Ces statues de citoyens vertueux seraient bien aussi respectables que celles des dieux du paganisme, et certainement plus intéressantes que celles du rémouleur ou du gladiateur antiques : mais il faudrait que nos artistes s'étudiassent à rendre, comme les anciens, les caractères de l'ame dans l'attitude du corps et dans les traits du visage, tels que le repentir, l'espérance, la joie, la sensibilité, la naïveté. Voilà les costumes de la nature, qui ne varient jamais, et qui plaisent toujours sous quelque habit qu'on les mette. Plus même les occupations et les vêtements

de ces personnages seront méprisables, plus l'expression de la charité, de l'humanité, de l'innocence et de toutes leurs vertus y paraîtra sublime. La statue d'une jeune et belle femme travaillant comme Pénélope à une toile, et vêtue modestement d'une robe grecque à longs plis, y plairait sans doute à tous les yeux : mais je la trouverais mille fois plus touchante que celle de Pénélope même, occupée du même travail, sous les lambeaux de l'infortune et de la misère.

Il n'y aurait sur ces tombeaux, ni squelettes, ni ailes de chauve-souris, ni faux du Temps, ni aucun de ces attributs effrayants, avec lesquels nos éducations d'esclaves cherchent à nous faire peur de la mort, ce dernier bienfait de la nature; mais on y verrait les symboles qui annoncent une vie heureuse et immortelle : des vaisseaux battus de la tempête qui arrivent au port, des colombes qui prennent leur vol vers les cieux, etc.

Les statues saintes des citoyens vertueux, couronnées de fleurs, avec les caractères de la félicité, de la paix et de la consolation dans leurs traits, seraient rangées vers le centre

de l'île, autour d'une vaste pelouse, sous les arbres de la patrie, tels que de grands hêtres, de majestueux sapins, des châtaigniers chargés de fruits. On y verrait aussi la vigne mariée aux ormes, et le pommier de la Normandie couvert de ses fruits colorés comme des fleurs. Du milieu de cette pelouse, s'élèverait un grand temple en forme de rotonde. Il serait entouré d'un péristyle de colonnes majestueuses, comme était jadis à Rome le *Moles Adriani*. Mais je le voudrais plus spacieux. Sur sa frise, on lirait ces mots :

A L'AMOUR DU GENRE HUMAIN.

Au centre, il y aurait un autel simple et sans ornements, sur lequel, à certains jours de l'année, on célébrerait le service divin. Ni la sculpture, ni la peinture, ni l'or, ni les pierreries, ne seraient dignes de décorer l'intérieur de ce temple; mais des inscriptions sacrées y annonceraient le genre de mérite qu'on y couronne. Sans doute tous ceux qui reposeraient aux environs ne seraient pas des saints. Mais au-dessus de la principale porte,

on lirait sur une table de marbre blanc, ces paroles divines :

ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ.

Sur une autre partie de la frise, on graverait celle-ci, qui nous éclaire sur la nature de nos devoirs :

LA VERTU EST UN EFFORT FAIT SUR NOUS-MÊMES, POUR LE BIEN DES HOMMES, DANS L'INTENTION DE PLAIRE A DIEU SEUL.

On y pourrait joindre la suivante, propre à réprimer nos ambitieuses émulations :

LE PLUS PETIT ACTE DE VERTU VAUT MIEUX QUE L'EXERCICE DES PLUS GRANDS TALENTS.

Sur d'autres tables, on pourrait écrire des maximes d'espérance dans la Providence divine, tirées des philosophes de toutes les nations, telles que celle-ci, qui vient des Perses modernes :

QUAND ON EST LE PLUS AFFLIGÉ, C'EST ALORS QU'IL FAUT ESPÉRER LE PLUS DE CONSOLATION. LE PLUS ÉTROIT DU DÉFILÉ EST A L'ENTRÉE DE LA PLAINE. *

* Chardin, palais d'Ispahan.

Et cette autre du même pays :

QUICONQUE A ATTACHÉ FORTEMENT SON CŒUR A DIEU, S'EST DÉLIVRÉ HEUREUSEMENT DE TOUTES LES AFFLICTIONS QUI LUI PEUVENT ARRIVER EN CE MONDE ET EN L'AUTRE.

On y en pourrait mettre de philosophiques sur la vanité des choses de ce monde, telles que celle-ci :

COMPTEZ CHACUN DE VOS JOURS PAR DES PLAISIRS, PAR DES AMOURS, PAR DES TRÉSORS ET PAR DES GRANDEURS ; LE DERNIER LES ACCUSERA TOUS DE VANITÉ.

Ou cette autre qui nous ouvre une perspective dans l'autre vie :

CELUI QUI A DONNÉ LA LUMIÈRE AUX YEUX DE L'HOMME, DES SONS A SON OUÏR, DES PARFUMS A SON ODORAT, ET DES FRUITS A SON GOUT, SAURA BIEN REMPLIR UN JOUR SON CŒUR, QUE RIEN NE PEUT SATISFAIRE ICI-BAS.

Et cette autre qui nous porte à la charité envers les hommes par notre propre intérêt :

QUAND ON ÉTUDIE LE MONDE, ON NE FAIT CAS QUE DES HOMMES QUI ONT DE LA SAGACITÉ ; MAIS QUAND ON S'ÉTUDIE SOI-MÊME, ON N'ESTIME QUE CEUX QUI ONT DE L'INDULGENCE.

Celle-ci serait inscrite, en lettres de bronze antique, autour de la coupole :

MANDATUM NOVUM DO VOBIS, UT DILIGATIS INVICEM SICUT DILEXI VOS, UT ET VOS DILIGATIS INVICEM. Joan., cap. XXIII, ℣ 34.

JE VOUS DONNE UN DERNIER COMMANDEMENT, QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES, COMME JE VOUS AI AIMÉS MOI-MÊME.

Pour décorer ce temple au dehors avec une dignité convenable, il ne faudrait d'autres ornements que ceux de la nature. Les premiers rayons du soleil levant et les derniers du soleil couchant, doreraient sa coupole élevée au-dessus des forêts ; pendant le jour les feux du midi, et pendant la nuit la clarté de la lune, traceraient sur la pelouse son ombre majestueuse ; la Seine en répéterait les reflets dans ses eaux : les tempêtes frémiraient en vain contre son énorme voûte ; et lorsque le temps l'aurait bronzée de mousse, les chênes de la patrie sortiraient de ses antiques claveaux, et les aigles du ciel, planant autour, viendraient y faire leurs nids.

Ni les talents, ni la naissance, ni l'or, ne seraient des titres pour avoir un monument dans cette terre patriotique et sainte. Mais, dira-t-on, qui déciderait du mérite de ceux dont on y déposerait les cendres? Le roi seul en serait le juge, et le peuple le rapporteur. Il ne suffirait pas à un citoyen, pour obtenir ce genre d'illustration, de cultiver une plante dans une serre chaude, ni même dans son jardin; mais il faudrait qu'elle fût naturalisée en plein champ, et qu'on en portât vendre les fruits au marché. Ce ne serait pas assez que le modèle d'une machine ingénieuse fût dans le cabinet d'un artiste, et approuvé par l'Académie des Sciences; il faudrait que la machine même fût entre les mains du peuple, et à son usage. Il ne suffirait pas, pour constater le succès d'un ouvrage littéraire, qu'il eût été couronné par l'Académie française; mais il faudrait qu'il fût lu de la classe d'hommes à laquelle il est destiné. Ainsi, par exemple, une ode à la patrie serait réputée ne rien valoir, si elle n'était chantée dans les rues par le peuple. Le mérite d'un homme de guerre ou de mer

ne se déciderait pas d'après les gazettes, mais d'après la voix des soldats ou des matelots. A la vérité, le peuple ne connaît guère, dans les citoyens, d'autre vertu que la bienfaisance : il ne consulte que son premier besoin ; mais son instinct, sur ce point, est conforme à la loi divine ; car toutes les vertus aboutissent à celle-là, même celles qui en paraissent le plus éloignées : et quand il y aurait des riches qui chercheraient à le captiver en lui faisant du bien, c'est précisément là ce que nous nous proposons de leur inspirer. Ils rempliraient leurs devoirs, et les grandes conditions se rapprocheraient des petites.

Il résulterait d'une pareille institution, le rétablissement d'une des lois de la nature les plus importantes à une nation; je veux dire une perspective inépuisable de l'infini, aussi nécessaire au bonheur d'un peuple, qu'à celui d'un particulier. Telle est, comme nous l'avons entrevu ailleurs, la nature de l'esprit humain ; s'il ne voit l'infini dans ses vues, il se reploie sur lui-même, et il se détruit par ses propres forces. Rome présenta au patriotisme de ses citoyens la conquête du monde ;

mais ce but était trop borné. Sa dernière victoire eût été le commencement de sa ruine. L'établissement que je propose n'a point cet inconvénient. Il n'y a point pour l'homme d'objet plus étendu et plus profond que celui de sa propre fin. Il n'y a point de monuments plus variés et plus agréables, que ceux de la vertu. Quand on n'élèverait chaque année, dans cet Élysée, qu'un socle de marbre de Bretagne ou de granit d'Auvergne, il y aurait de quoi tenir toujours le peuple en haleine par le spectacle de la nouveauté. Les provinces du royaume plaideraient contre la capitale, pour y faire placer leurs habitants vertueux. Quel auguste tribunal on pourrait former d'évêques illustres par leur piété, de magistrats intègres, de généraux d'armée célebres, pour examiner leurs diverses prétentions! Que de mémoires paraîtraient au jour, propres à intéresser le peuple, qui ne voit dans sa bibliothèque, que des arrêts de mort des fameux scélérats, ou la Vie des saints, qui sont hors de sa portée! Que de sujets nouveaux pour nos gens de lettres, qui ne savent plus que rebattre éternellement

le siècle de Louis XIV, ou être les facteurs de la réputation des Grecs et des Romains! Que d'anecdotes curieuses pour nos riches voluptueux! Ils paient fort chèrement l'histoire d'un insecte de l'Amérique, gravé de toutes les manières, et étudié au microscope, minute par minute, dans toutes les phases de sa vie. Ils n'auraient pas moins de plaisir à connaître les mœurs d'un pauvre charbonnier, élevant vertueusement sa famille dans les forêts, au milieu des contrebandiers et des brigands ; ou celles d'un misérable pêcheur, qui, pour fournir aux délices de leurs tables, vit, comme une mauve, au milieu des tempêtes.

Je ne doute pas que ces monuments, exécutés avec le goût dont nous sommes capables, n'attirassent à Paris une foule de riches étrangers. Ils y viennent aujourd'hui pour y vivre, ils y viendraient encore pour y mourir. Ils chercheraient à bien mériter d'une nation devenue l'arbitre des vertus de l'Europe, et à acquérir un dernier asile dans la terre sainte de cet Élysée, où tous les hommes vertueux et bienfaisants seraient réputés ci-

toyens. Cet établissement, qu'on peut sans doute former d'une manière bien supérieure à la faible esquisse que j'en présente, servirait à rapprocher les grandes conditions des petites, bien mieux que nos églises mêmes, où l'avarice et l'ambition mettent souvent, entre les citoyens, des distinctions plus humiliantes qu'il n'y en a dans la société. Il attirerait les étrangers à la capitale, en leur offrant les droits d'une bourgeoisie illustre et immortelle. Il réunirait enfin la religion à la patrie, et la patrie à la religion, dont les liens mutuels sont bientôt près de se rompre.

Je n'ai pas besoin de dire que cet établissement ne coûterait rien à l'État. On en ferait les frais, et on l'entretiendrait par le revenu de quelque riche abbaye, puisqu'il serait consacré à la religion et aux récompenses de la vertu. Il ne faudrait pas qu'il devînt, comme les monuments de Rome moderne, et même comme plusieurs de nos monuments royaux, un objet de lucre pour des particuliers, qui en vendent la vue aux curieux. On se garderait bien d'en bannir le peuple quand il est mal vêtu, et d'en chasser, comme dans nos

jardins publics, les pauvres et honnêtes ouvrières en casaquin, tandis que des courtisanes bien parées se promènent avec effronterie dans leurs grandes allées. Les plus petites gens du peuple pourraient y entrer en tout temps. C'est à vous, ô malheureux de toutes les conditions, qu'appartiendrait la vue des amis de l'humanité, et vos patrons ne sont désormais que parmi les statues des hommes vertueux! Là, un militaire, à la vue de Catinat, apprendrait à supporter la calomnie. Là, une fille du monde, lassée de son misérable métier, baisserait les yeux en soupirant, en voyant la statue de la Pudeur honorée; mais à la vue de celle d'une femme de son état, retournée vers la vertu, elle les relèverait vers celui qui préféra le repentir à l'innocence.

On pourra m'objecter que notre peuple ne tarderait pas à porter la destruction dans tous ces monuments. C'est en effet ce qu'il ne manque guère de faire à l'égard de ceux qui ne l'intéressent point. Il y aurait sans doute une police dans ce lieu; mais le peuple respecte les monuments qui sont à son usage. Il ra-

vage un parc ; mais il ne détruit rien dans les campagnes. Il prendrait bientôt l'Élysée de la patrie sous sa protection, et il s'y surveillerait lui-même bien mieux que les suisses et les gardes.

Il y aurait encore plus d'un moyen de lui rendre ce lieu respectable et cher. Il faudrait qu'il fût un asile inviolable pour tous les infortunés; par exemple, pour les pères endettés de mois de nourrice de leurs enfants, et pour ceux qui ont fait des fautes légères et inconsidérées : il faudrait qu'on n'y pût arrêter un homme que par un ordre exprès du roi, signé de sa main. Ce serait là aussi que pourraient s'adresser des familles laborieuses qui manquent de travail. Il serait défendu d'y faire l'aumône, mais permis d'y faire du bien. Des gens vertueux, qui savent connaître et employer les hommes, viendraient y chercher des sujets, en faveur desquels ils pussent employer leur crédit ; d'autres, pour honorer la mémoire de quelque homme illustre, donneraient des repas au pied de sa statue, à quelque famille de pauvres gens. L'État en donnerait l'exemple à

certaines époques chères à la patrie, comme à la fête du roi. Il y ferait donner des vivres au petit peuple, non pas en lui jetant des pains à la tête, comme dans nos réjouissances publiques ; mais on les lui distribuerait en le faisant asseoir sur l'herbe, par corps de métiers, autour des statues de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés. Ces repas ne ressembleraient point à ceux que nos gens riches donnent quelquefois aux misérables, par cérémonie, où ils les servent respectueusement avec des serviettes sous le bras. Ceux qui les donneraient seraient obligés de se mettre à table et de manger avec eux. Ils ne s'occuperaient point du soin de leur laver les pieds ; mais ils seraient tenus de leur rendre un service plus utile, en leur donnant des bas et des chaussures.

Là, le riche apprendrait à pratiquer réellement la vertu, et le peuple à la connaître. La nation s'y instruirait de ses devoirs, et s'y formerait une idée de la véritable grandeur. Elle verrait les offrandes présentées à la mémoire des hommes vertueux et offertes à la Divinité, tourner enfin au profit des misérables.

Ces repas nous rappelleraient les agapes des premiers chrétiens, et les saturnales de la mort où chaque jour nous entraîne, et qui, nous rendant bientôt tous égaux, ne mettront entre nous d'autre différence que celle du bien que nous aurons fait pendant la vie.

Autrefois, pour honorer la mémoire des hommes vertueux, les fidèles se rassemblaient dans les lieux consacrés par leurs actions ou par leurs tombeaux, sur le bord d'une fontaine ou à l'ombre d'une forêt. Là, ils apportaient des vivres, et invitaient ceux qui n'en avaient pas, à venir les partager avec eux. Les mêmes coutumes ont été communes à toutes les religions. Elles subsistent encore dans celles de l'Asie. Vous les retrouvez chez les anciens Grecs. Lorsque Xénophon eut fait cette fameuse retraite où il sauva dix mille de ses compatriotes, en ravageant le territoire de la Perse, il destina une partie du butin qu'il y avait gagné, à fonder dans la Grèce une chapelle en l'honneur de Diane. Il y attacha un revenu, des chasses et des repas pour ceux qui, chaque année, s'y rendraient à certain jour.

DU CLERGÉ.

Si nos pauvres participent quelquefois à quelque misérable distribution ecclésiastique, les secours qu'ils en reçoivent, loin de les tirer de la misère, ne font que les y entretenir. Que de fonds de terre cependant ont été légués en leur faveur à l'église! Pourquoi n'en distribue-t-on pas les revenus, en sommes assez fortes pour tirer au moins chaque année de l'indigence, un certain nombre de familles? Les gens du clergé disent qu'ils sont les administrateurs des biens des pauvres; mais les pauvres ne sont ni des fous ni des imbécilles, pour avoir besoin d'administrateurs : d'ailleurs, on ne pourrait prouver par aucun passage de l'ancien ou du nouveau Testament, que cette charge appartient aux prêtres : si ceux-ci sont les administrateurs des pauvres, ils ont donc actuellement dans le royaume sept millions d'hommes dans leur administration temporelle. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû : les prêtres

sont de droit divin les avocats des pauvres; mais c'est le roi seul qui est leur administrateur naturel.

Comme l'indigence est la principale cause des vices du peuple, l'opulence peut, comme elle, produire à son tour des désordres dans le clergé. Je ne m'appuierai pas ici des réprehensions de saint Jérôme, de saint Bernard, de saint Augustin et des autres Pères de l'église, au clergé de leur temps et de leur pays, dans lesquelles ils leur prophétisaient la destruction totale de la religion, comme une suite nécessaire de leurs mœurs et de leurs richesses. La prophétie de plusieurs d'entre eux n'a pas tardé à se vérifier en Afrique, en Asie, en Judée et dans l'empire de la Grèce, où non-seulement la religion a disparu, mais même les gouvernements de ces nations. L'avidité de la plupart des ecclésiastiques rend bientôt les fonctions de l'église suspectes : c'est un argument qui frappe tous les hommes. « Je crois, disait Pascal, à des »témoins qui se font égorger. » Il y aurait cependant quelques objections à faire à ce raisonnement; mais il n'y en a point contre

celui-ci : « Je me méfie des témoins qui s'en-»richissent. » A la vérité, la religion a des preuves naturelles et surnaturelles, bien supérieures à celles que peuvent lui fournir les hommes. Elle ne dépend ni de notre ordre, ni de notre désordre ; mais la patrie en dépend.

Le monde regarde aujourd'hui avec envie, et disons-le, avec haine, la plupart des prêtres. Mais ils sont les enfants de leur siècle, comme les autres hommes. Les vices qu'on leur reproche appartiennent en partie à leur nation, au temps où ils vivent, à la constitution politique de l'état, et à leur éducation. Les nôtres sont des Français comme nous ; ce sont nos parents, sacrifiés souvent à notre propre fortune, par l'ambition de nos pères. Si nous étions chargés de leurs devoirs, nous nous en acquitterions souvent plus mal. Je n'en connais point de si pénibles et de si dignes de respect, que ceux d'un bon ecclésiastique. Je ne parle pas de ceux d'un évêque qui veille sur son diocèse, qui forme de sages séminaires, qui entretient l'ordre et la paix dans les communautés, qui résiste aux méchants et supporte les faibles, qui est toujours

prêt à secourir les malheureux, et qui dans ce siècle d'erreur, réfute les objections des ennemis de la foi par ses propres vertus. Il est récompensé par l'estime publique. On peut acheter par de pénibles travaux la gloire d'être un Fénelon, ou un Juigné. Je ne dis rien de ceux d'un curé, qui attirent quelquefois par leur importance l'attention des rois, ni de ceux d'un missionnaire qui va au martyre. Souvent les combats de celui-ci ne durent qu'un jour, et sa gloire est immortelle. Mais je parle de ceux d'un simple et obscur habitué de paroisse, auquel personne ne fait attention. Il est obligé d'abord de sacrifier les plaisirs et la liberté de sa jeunesse à d'ennuyeuses et pénibles études. Il faut qu'il supporte, tous les jours de sa vie, la continence, comme une lourde cuirasse, dans mille occasions propres à la faire perdre. Le monde n'honore que des vertus de théâtre et des victoires d'un moment. Mais combattre chaque jour un ennemi logé au dedans de soi, et qui s'approche en ami; repousser sans cesse, sans témoin, sans gloire, sans éloge, la plus forte des passions et le plus doux des

penchants, voilà ce qui est difficile. Des combats d'une autre espèce l'attendent au dehors. Il est obligé d'exposer journellement sa vie dans des maladies épidémiques. Il faut qu'il confesse, la tête sur le même oreiller, des malades qui ont la petite-vérole, la fièvre putride, le pourpre. Ce courage obscur me paraît fort supérieur au courage militaire. Le soldat combat à la vue des armées, au bruit du canon et des tambours; il se présente à la mort en héros. Mais le prêtre s'y dévoue en victime. Quelle fortune celui-ci se promet-il de ses travaux? une subsistance souvent précaire! D'ailleurs, quand il acquerrait des biens, il ne peut les faire passer à ses descendants. Il voit toutes ses espérances temporelles mourir avec lui. Quel dédommagement reçoit-il des hommes? Avoir à consoler souvent des gens qui n'ont plus de foi; être le refuge des pauvres, et n'avoir rien à leur donner; être persécuté quelquefois pour ses vertus mêmes; voir tourner ses combats en mépris, ses démarches en ruses, ses vertus en vices, sa religion en ridicule : tels sont les devoirs et la récompense que le

monde donne à la plupart de ces hommes, dont il envie le sort.

Voilà ce que j'ai osé proposer pour le bonheur du peuple et des principaux ordres de l'état, et ce qu'il m'a été permis de mettre au jour. Assez de philosophes et de politiques ont déclamé contre les vices de la société, sans s'embarrasser d'en rechercher les causes, et encore moins les remèdes. Les plus habiles n'ont vu nos maux qu'en détail, et n'y ont employé que des palliatifs. Les uns ont proscrit le luxe, d'autres les célibataires, et ont voulu forcer à se charger d'une famille, des gens qui n'ont pas de quoi subvenir à leurs propres besoins. D'autres ont voulu qu'on emprisonnât les mendiants ; d'autres ont défendu aux filles de joie de paraître dans les rues. Ils agissent comme ces médecins qui, pour guérir les boutons d'un corps malade, s'efforceraient de les répercuter au dedans. Politiques, vous appliquez le remède à la tête, parce que la douleur est au front; mais le mal est dans les nerfs : c'est au cœur qu'il faut pourvoir ; c'est le peuple qu'il faut guérir.

Si quelque grand ministre jaloux de faire notre bonheur au dedans et d'étendre notre puissance au dehors, ose entreprendre de les rétablir, il faut qu'il suive dans ses procédés ceux de la nature. Elle n'agit que lentement et par réactions. Je le répète, la cause du pouvoir prodigieux de l'or, qui a ôté à-la-fois la morale et la subsistance au peuple, est dans la vénalité des charges. Celle de la mendicité, qui s'étend aujourd'hui à sept millions de sujets, est dans les grands propriétaires des terres et des emplois. Celle de la prostitution des filles du monde vient, d'une part, de leur indigence, et de l'autre, du célibat de deux millions d'hommes. La surabondance inutile de bourgeois oisifs et médisants dans nos petites villes, naît de la taille qui avilit les habitants de la campagne; les préjugés des nobles viennent des ressentiments des roturiers; et tous ces maux et une infinité d'autres physiques et intellectuels, du malheur du peuple. C'est l'indigence du peuple qui produit des foules de comédiens, de filles du monde, de brigands, d'incendiaires, de gens de lettres licencieux, de calomniateurs, de

flatteurs, de superstitieux, de mendiants, de filles entretenues, de charlatans dans tous les états, et cette multitude infinie d'hommes corrompus qui, ne pouvant parvenir à rien par des vertus, cherchent à se procurer du pain et de la considération par leurs vices. Vous aurez beau y opposer des plans financiers, des projets de dîme réelle, des ordonnances de police, des arrêts du parlement; tous vos travaux seront inutiles. L'indigence du peuple est un grand fleuve, qui s'accroît chaque année, qni surmonte toutes les digues, et qui finira par les renverser.

Il se joint encore à cette cause physique de nos maux une cause morale, qui est notre éducation. Je hasarderai quelques réflexions à ce sujet, quoiqu'il soit au-dessus de mes forces; mais s'il est le plus important de nos abus, il me paraît, d'un autre côté, le plus aisé à réformer; et cette réforme me semble si nécessaire, que sans elle toutes les autres sont nulles.

ÉTUDE QUATORZIÈME.

DE L'ÉDUCATION.

« A QUOI, dit Plutarque, * devait Numa »plutôt employer son étude, qu'à faire bien »nourrir les enfants et à faire exercer les »jeunes gens, afin qu'ils ne fussent différents »de mœurs, ni turbulents pour la diversité de »leur nourriture; mais fussent tous accor- »dants ensemble pour avoir été, dans leur »enfance, acheminés à une même trace, et »moulés sur une même forme de la vertu? »Cela, outre les autres utilités, servit encore »à maintenir les lois de Lycurgue; car la »crainte du serment que les Spartiates avaient »juré, eût eu bien peu d'efficace, si, par »l'institution et la nourriture, il n'eût, par ma- »nière de dire, teint en laine les mœurs des

* Plutarque, Comparaison de Numa et de Lycurgue.

» enfants, et ne leur eût, avec le lait de leurs » nourrices, presque fait sucer l'amour de ses » lois et de sa police. »

Voilà un jugement qui condamne toutes nos éducations, en faisant l'éloge de celle de Sparte. Je ne balance pas à attribuer à nos éducations modernes l'esprit inquiet, ambitieux, haineux, tracassier et intolérant de la plupart des Européens : on en peut voir des effets dans les malheurs des peuples. Il est remarquable que ceux qui ont été les plus agités au dedans et au dehors, sont précisément ceux où notre éducation si vantée a été la plus florissante : c'est ce qu'on peut vérifier pays par pays, siècle par siècle. Les politiques ont cru voir la cause des malheurs publics dans les différentes formes de gouvernements; mais la Turquie est tranquille, et l'Angleterre est souvent agitée. Toutes formes politiques sont indifférentes au bonheur d'un état, comme nous l'avons dit, pourvu que le peuple y soit heureux. Nous aurions pu ajouter, et pourvu que les enfants le soient aussi.

Le philosophe Laloubère, envoyé de

Louis XIV à Siam, dit, dans la relation de son voyage, que les Asiatiques se moquent de nous, quand nous leur vantons l'excellence de la religion chrétienne pour le bonheur des états. Ils demandent, en lisant nos histoires, comment il est possible que notre religion soit si humaine, et que nous fassions la guerre dix fois plus souvent qu'eux. Que diraient-ils donc, s'ils voyaient parmi nous nos procès perpétuels, les médisances et les calomnies de nos sociétés, les jalousies des corps, les batteries du petit peuple, les duels des gens bien élevés, et nos haines de tout genre, auxquelles on ne voit rien de comparable en Asie, en Afrique, chez les Tartares ni chez les Sauvages, au témoignage même des missionnaires? Pour moi, je trouve la cause de tous ces désordres particuliers et généraux dans notre éducation ambitieuse. Quand on a bu, dès l'enfance, dans la coupe de l'ambition, la soif en reste toute la vie, et elle dégénère en fièvre au pied des autels.

Certainement, ce n'est pas la religion qui en est la cause. Je ne sais pas comment des royaumes, soi-disant chrétiens, ont pu adop-

ter l'ambition pour base de l'éducation publique. Indépendamment de leur constitution politique, qui l'interdit à tous ceux de leurs sujets qui n'ont pas d'argent, c'est-à-dire au plus grand nombre, il n'y a point de passion si constamment proscrite par la religion. Nous avons observé qu'il n'y avait que deux passions dans le cœur humain, l'amour et l'ambition. Les lois civiles portent de grandes peines contre les excès de la première; elles en répriment, tant qu'elles peuvent, les mouvements. Il y a des peines infamantes contre la prostitution, et même, en quelques lieux, il y en a de mort contre l'adultère. Mais ces mêmes lois vont au-devant de la seconde; elles lui proposent par-tout des prix, des récompenses et des honneurs. Ces opinions règnent jusque dans les cloîtres. Il y a un grand scandale dans un couvent, si les intrigues amoureuses d'un moine viennent à y éclater; mais que d'éloges y sont donnés à celles qui le font cardinal! Que de railleries, d'imprécations et de malédictions contre la faiblesse imprudente! Que de termes doux et honorables pour la ruse audacieuse! Noble

émulation, amour de la gloire, esprit, intelligence, mérite récompensé; de combien de noms glorieux pallie-t-on l'intrigue, la flatterie, la simonie, la perfidie, et tous les vices qui marchent, dans tous les états, à la suite de l'ambitieux!

Voilà comme juge le monde; mais la religion, toujours conforme à la nature, porte, sur les caractères de ces deux passions, un jugement bien différent. Jésus appelle à lui la faible Samaritaine, il pardonne à la femme adultère, il absout la pécheresse qui baigne ses pieds de larmes; mais écoutez comme il sévit contre les ambitieux : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui aimez les premières places dans les festins, »et les premières chaires dans les synagogues; qui aimez qu'on vous salue dans les »places publiques, et que les hommes vous »appellent maîtres! Malheur aussi à vous, »docteurs de la loi, qui chargez les hommes »de fardeaux qu'ils ne sauraient porter, et »qui ne voudriez pas les avoir touchés du »bout du doigt! Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la

»clef de la science, et qui, n'y étant point »entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à »ceux qui voulaient y entrer ! etc.* » Il leur déclare que, malgré leurs vains honneurs dans ce monde, les prostituées les précéderont au royaume de Dieu. Il nous ordonne, en plusieurs endroits, de prendre garde à eux; et il nous avertit que nous les reconnaîtrons à leurs fruits. Dans des jugements si différents des nôtres, il juge nos passions suivant leurs convenances naturelles. Il pardonne à la prostitution, qui est en elle-même un vice, mais qui n'est, après tout, qu'une faiblesse, par rapport à l'ordre de la société; et il condamne, sans indulgence, l'ambition, comme un crime qui est à-la-fois contre l'ordre de la société et celui de la nature. La première ne fait que le malheur de deux coupables, mais la seconde fait celui du genre humain.

A cela, nos docteurs répondent qu'il ne s'agit, dans l'éducation de nos enfants, que de leur inspirer l'émulation de la vertu. Je ne crois pas qu'il soit question, dans nos col-

* Saint Mathieu, chap. XXIII et suiv.

léges, d'exercices de vertu, si ce n'est pour faire, à ce sujet, quelques thèmes ou quelques amplifications. Mais on leur donne une véritable ambition, en leur apprenant à se disputer les premières places dans les classes, et en leur faisant adopter mille systèmes intolérants. Aussi, quand ils ont une fois la clef de la science dans leur poche, ils sont bien déterminés, comme leurs maîtres, à n'y laisser entrer personne que par leur porte.

La vertu et l'ambition sont incompatibles. La gloire de l'ambition est de monter, et celle de la vertu de descendre. Voyez comme Jésus réprimande ses apôtres, lorsqu'ils lui demandent lequel d'entre eux doit être le premier. Il prend un enfant, et le met au milieu d'eux. Sans doute, ce n'était pas un enfant de nos écoles. Ah! lorsqu'il nous recommande l'humilité si convenable à notre faible et misérable nature, c'est qu'il n'a pas cru que la puissance, même suprême, pût faire notre bonheur dans ce monde ; et il est digne de remarque, que ce ne fut pas au disciple qu'il aimait le plus, qu'il donna la primauté sur les autres; mais, pour prix de son

amour qui fut fidèle jusqu'à la mort, il lui légua, en mourant, sa propre mère.

Cette prétendue émulation, inspirée aux enfants, les rend pour toute leur vie intolérants, vains, changeants au moindre blâme ou au plus petit éloge d'un inconnu. On leur donne, dit-on, de l'ambition pour leur bonheur, afin qu'ils fassent fortune dans le monde; mais la cupidité naturelle suffit au delà pour remplir cet objet. Est-ce que les marchands, les ouvriers, et toutes les professions lucratives, c'est-à-dire, tous les états de la société, ont besoin d'un autre stimulant? Si l'on n'inspirait d'ambition qu'à un seul enfant, destiné à remplir un jour de grands emplois, cette éducation, qui ne serait pas sans inconvénient, serait au moins convenable à la carrière qu'il doit parcourir : mais, en l'inspirant à tous, vous donnez à chacun d'eux autant d'ennemis qu'il a de compagnons; vous les rendez malheureux les uns par les autres. Ceux qui ne peuvent s'élever par leurs talents, cherchent à réussir auprès de leurs maîtres par des flatteries, et à faire tomber leurs égaux par leurs médisances. Si ces

moyens ne leur réussissent pas, ils prennent en haine les objets de leur émulation, qui valent à leurs camarades des applaudissements, et qui sont pour eux des sources perpétuelles d'ennui, de châtiments et de larmes. Voilà pourquoi tant d'hommes bannissent de leur mémoire les temps et les objets de leurs premières études, quoiqu'il soit naturel au cœur humain de se rappeler avec délices les époques de l'enfance. Combien voient encore avec une tendre émotion les berceaux d'osier et les poêlons rustiques qui ont servi à leurs premières couches et à leurs premières tables, et ne peuvent voir, sans aversion, un Turselin ou un Despautère ! Je ne doute pas que ces dégoûts de l'éducation n'influent beaucoup sur l'amour que nous devons porter à la religion, parce qu'on ne nous en montre de même les éléments qu'avec tristesse, orgueil et inhumanité.

La politique de la plupart des maîtres consiste sur-tout à composer l'extérieur de leurs élèves. Ils modèlent à la même forme une multitude de caractères que la nature a rendus différents. L'un les veut graves et posés,

comme si c'étaient de petits présidents ; les autres, en plus grand nombre, les veulent prompts et vifs. Un des grands refrains de leurs leçons est de leur crier sans cesse : « Al-»lons, dépêchez-vous, ne soyez pas pares-»seux. » J'attribue à cette seule impulsion l'étourderie générale qui caractérise notre jeunesse, et qu'on reproche à notre nation. C'est l'impatience des maîtres qui produit d'abord l'étourderie des écoliers; elle s'accroît ensuite dans le monde par l'impatience des femmes. Mais est-ce que, dans le cours de la vie, la réflexion n'est pas plus utile que la promptitude ? Combien d'enfants sont destinés à y remplir des états graves! La réflexion n'est-elle pas la base de la prudence, de la tempérance, de la sagesse et de la plupart des qualités morales ? Pour moi, j'ai toujours vu les honnêtes gens assez tranquilles, mais les fripons toujours alertes.

Il y a à cet égard une différence bien sensible entre deux enfants, dont l'un a été élevé dans la maison paternelle, et l'autre dans une école publique. Le premier est, sans contredit, plus poli, plus honnête, moins

jaloux; par cela seul qu'il a été élevé sans envie de surpasser personne, et encore moins de se surpasser lui-même, suivant notre grande phrase à la mode, vide de sens, comme tant d'autres. Un enfant, rempli d'émulation de collége, n'est-il pas obligé d'y renoncer dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, s'il veut être supportable à ses égaux et à lui-même? S'il ne s'y propose d'autre but que son avancement, n'y sera-t-il pas affligé de la prospérité d'autrui? Ne s'y remplira-t-il pas de haines, de jalousies et de désirs qui le dépraveront au physique et au moral? La philosophie et la religion ne le forcent-elles pas de travailler, chaque jour de sa vie, à détruire ces vices de l'éducation? Le monde même l'oblige d'en masquer l'aspect hideux. Voilà une belle perspective ouverte à la vie humaine, où il faut employer la moitié de nos jours à détruire avec mille efforts, ce qu'on a élevé dans l'autre avec tant de larmes et d'appareil!

Nous avons pris ces vices des Grecs, sans songer qu'ils avaient contribué à leurs divisions perpétuelles et à leur ruine finale. Au

moins la plupart de leurs exercices avaient pour but l'utilité de la patrie. S'il y avait, chez les Grecs, des prix pour la lutte, le pugilat, le disque, la course à pied et en chariot, c'est que ces exercices étaient nécessaires à la guerre. S'ils en avaient établi pour l'éloquence, c'est qu'elle servait à défendre les intérêts de la patrie, de ville à ville, ou dans les assemblées générales de la Grèce. Mais à quoi employons-nous les longues études des langues mortes et des coutumes étrangères à notre pays? La plupart de nos institutions, par rapport aux anciens, ressemblent beaucoup au paradis des Sauvages de l'Amérique. Ces bonnes gens disent qu'après la mort, les ames de leurs compatriotes vont dans un certain pays où elles chassent les ames des castors avec les ames des flèches, en marchant sur l'ame de la neige avec l'ame des raquettes, et qu'elles font cuire l'ame de leur gibier dans l'ame des marmites. Nous avons de même des images de colysée, où il ne se donne point de jeux ; des images de péristyles et de places publiques, où l'on ne peut point se promener ; des images de vases antiques, où

l'on ne peut mettre aucune liqueur; mais qui servent beaucoup à nos images de grandeur et de patriotisme. Les vrais Grecs et les vrais Romains se croiraient chez nous dans le pays de leurs ombres. Heureux si nous n'avions emprunté d'eux que de vaines images, et si nous n'avions pas naturalisé chez nous leurs maux réels, en y transportant les jalousies, les haines et les vaines émulations qui les ont rendus malheureux!

C'est Charlemagne, dit-on, qui a institué nos études; quelques-uns disent que ce fut pour diviser ses sujets et leur donner de l'occupation : il y a fort bien réussi. Sept années d'humanités, deux de philosophie, trois de théologie : douze ans d'ennui, d'ambition et de suffisance, sans compter les années que de bons parents font doubler à leurs enfants, pour les renforcer, disent-ils! Je demande si, au sortir de là, un écolier est, suivant la dénomination de ces mêmes études, plus humain, plus philosophe, et croit plus en Dieu qu'un bon paysan qui ne sait pas lire. A quoi donc tout cela sert-il à la plupart des hommes? Quelle utilité le plus grand nombre en

tire-t-il dans le monde pour la perfection de ses propres lumières et pour la pureté de sa diction ? Nous avons vu que les auteurs classiques eux-mêmes n'ont puisé leurs connaissances que dans la nature, et que ceux de notre nation qui se sont le plus distingués dans les sciences et dans les lettres, tels que Descartes, Michel Montaigne, J.-J. Rousseau, etc., n'ont réussi qu'en s'écartant de la route de leurs modèles, et en en prenant souvent une opposée. C'est ainsi que Descartes attaqua et ruina la philosophie d'Aristote : vous diriez que les sciences et l'éloquence sont précisément hors des barrières de nos institutions gothiques.

J'avoue cependant qu'il est heureux pour beaucoup d'enfants qui ont de mauvais parents, qu'il y ait des colléges ; ils y sont moins malheureux que dans la maison paternelle. Les défauts de leurs maîtres, étant exposés à la vue, sont, en partie, réprimés par la crainte de la censure publique ; mais il n'en est pas ainsi de ceux de leurs parents. Par exemple, l'orgueil d'un homme de lettres est babillard, et quelquefois instructif ;

celui d'un ecclésiastique est dissimulé, mais flatteur; celui d'un gentilhomme est altier, mais franc; celui d'un paysan est insolent, mais naïf : mais l'orgueil d'un bourgeois est morne et stupide; c'est l'orgueil à son aise, l'orgueil en robe de chambre. Comme un bourgeois n'est jamais contredit, si ce n'est par sa femme, ils se réunissent l'un et l'autre pour rendre leurs enfants malheureux, sans même s'en douter. Peut-on croire que, dans une société où tous les moralistes conviennent que les hommes sont corrompus, où les citoyens ne se maintiennent que par la crainte des lois, ou par la peur qu'ils ont les uns des autres, les enfants faibles et sans défense ne soient pas abandonnés à la discrétion de la tyrannie? Il n'y a rien de si borné et de si vain que la plupart des bourgeois; c'est chez eux que la sottise jette des racines profondes : vous en voyez beaucoup, hommes et femmes, mourir d'apoplexie pour mener une vie trop sédentaire, pour manger du bœuf et prendre du bouillon de viande étant malades, sans se douter un moment que ce régime leur soit nuisible. Il n'y a rien de si sain, disent-ils;

ils l'ont toujours vu observer à leurs tantes. C'est là qu'une foule de faux remèdes et de superstitions conservent les réputations qu'ils perdent dans le monde; c'est dans leurs armoires que le cassis, espèce de poison, passe encore pour une panacée universelle. Le régime de l'éducation de leurs malheureux enfants ressemble à celui de leur santé; ils les forment à de tristes usages; ils leur font apprendre, la verge à la main, jusqu'à l'Évangile; ils les tiennent sédentaires tout le long du jour, dans l'âge où la nature les force de se mouvoir pour se développer. Soyez sages, leur disent-ils sans cesse; et cette sagesse consiste à ne pas remuer les jambes. Une femme d'esprit qui aimait les enfants, vit un jour, chez une marchande de la rue Saint-Denis, un petit garçon et une petite fille qui avaient l'air fort sérieux. « Vos enfants sont » bien tristes, dit-elle à la mère. — Ah! ma- » dame, répondit la bourgeoise, ce n'est pas » manque que nous ne les fouettions bien pour » ça. »

Les enfants, rendus misérables dans leurs jeux et dans leurs études, deviennent hypo-

crites et soumois devant leurs pères et leurs mères. Enfin ils grandissent. Un soir, la fille met son mantelet, sous prétexte d'aller au salut, et elle va voir son amant : bientôt sa grossesse se déclare; elle s'enfuit de la maison paternelle, et elle devient fille du monde. Un beau matin, le fils s'engage. Le père et la mère sont au désespoir. Nous n'avons rien épargné, disent-ils, pour leur éducation : nous leur avons donné des maîtres de toute espèce. Insensés! vous avez oublié le point principal, qui était de vous en faire aimer.

Ils justifient leur tyrannie par ce cruel adage : « Il faut corriger les enfants; la nature humaine est corrompue. » Ils ne s'aperçoivent pas que ce sont eux-mêmes qui la corrompent par leurs châtiments, [10] et que dans tous les pays où les pères sont bons, les enfants leur ressemblent.

Je pourrais démontrer par une foule d'exemples, que la dépravation de nos plus fameux scélérats a commencé par la cruauté même de leur éducation, depuis Guillery jusqu'à Desrues. Mais, pour sortir tout-à-fait de cette perspective odieuse, nous ne

ferons plus que cette réflexion : c'est que, si la nature humaine était corrompue, comme le prétendent ceux qui s'arrogent le pouvoir de la réformer, les enfants ne manqueraient pas d'ajouter une corruption nouvelle à celle qu'ils trouvent déjà introduite dans le monde, lorsqu'ils y arrivent. Ainsi, la société humaine atteindrait bientôt le terme de sa destruction. Ce sont les enfants au contraire qui l'éloignent, en y apportant des ames neuves et innocentes. Il faut de longs apprentissages pour leur faire naître le goût de nos passions et de nos fureurs. Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel qui rafraîchissent les eaux des fleuves, ralenties dans leurs cours, et prêtes à se corrompre : changez les sources d'un fleuve, vous le changerez dans tout son cours; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez son caractère et ses mœurs.

Nous hasarderons quelques idées sur un sujet si important, et nous en chercherons les indications dans la nature. Lorsqu'on examine le nid d'un oiseau, on y trouve non-seulement les nourritures qui sont agréables

à ses petits ; mais à la mollesse des fourrures qui le tapissent, à sa situation qui l'abrite du froid, de la pluie et du vent, et à une multitude d'autres précautions, il est aisé de reconnaître que ceux qui l'ont construit, ont réuni autour de leurs petits toute l'intelligence et toute la bienveillance dont ils étaient capables : leur père même chante à quelque distance de leur berceau, excité plutôt, je pense, par les sollicitudes de l'amour paternel, que par celles de l'amour conjugal ; car ce dernier sentiment finit chez la plupart, dès que leur couvée commence. Si nous examinions sous le même aspect les écoles des enfants des hommes, nous aurions une bien mauvaise idée de l'affection de leurs parents. Des verges, des férules, des fouets, des cris, des larmes, sont les premières leçons données à la vie humaine : à la vérité, on démêle quelques récompenses parmi tant de châtiments ; mais, symboles de ce qui les attend dans la société, la douleur y est en réalité, et le plaisir n'y est qu'en image.

Il est digne de remarque que, de toutes les espèces d'êtres sensibles, l'espèce hu-

maine est la seule dont les petits soient élevés à force de coups. Je ne voudrais pas d'autre preuve dans le genre humain, d'une dépravation originelle. L'espèce européenne surpasse à cet égard toutes les nations du monde; comme aussi en méchanceté. Nous avons remarqué, d'après les témoignages des missionnaires mêmes, avec quelle douceur les Sauvages élèvent leurs enfants, et quelle affection ceux-ci portent à leurs parents. Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux; jamais ils ne les frappent; ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles, qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté et en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp; ils les laissent errer en paissant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes au milieu des enfants, sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête sur-le-champ, et reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus, par l'influence invincible d'une éducation douce,

à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Arvieux dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du Désert avait pour tout bien une magnifique jument : le consul de France à Seyde lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe pressé par le besoin, balança long-temps; enfin il y consentit et en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à sa cour pour en obtenir l'agrément. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur-le-champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il avait demandé. L'Arabe couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire, et lui dit : « A qui vais-je te livrer? à des Européens » qui t'attacheront, qui te battront, qui te » rendront malheureuse : reviens avec moi, » ma belle, ma mignonne, ma gazelle! sois la » joie de mes enfants! » En disant ces mots,

il sauta dessus, et reprit la route du Désert.

S'les pères battent les enfants chez nous, c'est qu'ils ne les aiment pas ; s'ils les mettent en nourrice dès qu'ils sont venus au monde, c'est qu'ils ne les aiment pas ; s'ils les envoient, dès qu'ils grandissent, dans des pensions et des colléges, c'est qu'ils ne les aiment pas ; s'ils leur procurent des états hors de leur état et de leur province, c'est qu'ils ne les aiment pas : ils les éloignent d'eux à toutes les époques de la vie, sans doute parce qu'ils les regardent comme leurs héritiers.

J'ai cherché long-temps la cause de ce sentiment dénaturé, non pas dans nos livres ; car leurs auteurs, pour faire la cour aux pères qui achètent leurs ouvrages, n'y parlent que des devoirs des enfants ; et si quelquefois ils s'occupent de ceux des pères, ceux qu'ils leur prescrivent envers leurs enfants sont si tristes, qu'ils semblent leur donner de nouveaux moyens de s'en faire haïr.

Cette apathie paternelle tient au désordre de nos mœurs, qui a détruit parmi nous tous

les sentiments de la nature. Chez les anciens, et même chez les Sauvages, la perspective de la vie sociale leur présentait une suite d'emplois depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, qui était parmi eux l'âge des grandes magistratures et du sacerdoce. Les espérances de leur religion venaient alors terminer la fin de leur carrière, et achevaient de rendre le plan de leur vie conforme à celui de la nature. C'est ainsi qu'ils entretenaient toujours dans l'ame de leurs citoyens, cette perspective de l'infini, si naturelle au cœur humain. Mais la vénalité et les mauvaises mœurs, ayant renversé parmi nous l'ordre de la nature, le seul âge de la vie qui ait conservé ses droits, est celui de la jeunesse et des amours. C'est là l'époque où tous les citoyens dirigent leurs pensées. Chez les anciens, c'étaient les vieillards qui gouvernaient; chez nous, ce sont les jeunes gens. On force, dans tous les emplois, les vieillards de se retirer. Leurs chers enfants leur paient alors le fruit de l'éducation qu'ils en ont reçue.

Il arrive donc de là qu'un père et une mère, fixant chez nous l'époque de leur bonheur

vers le milieu de la vie, ne voient qu'avec peine leurs enfants s'en approcher, dans le temps qu'eux-mêmes s'en éloignent. Comme leur foi est à-peu-près détruite, la religion ne leur présente aucune consolation. Ils ne voient plus que la mort au bout de leur perspective. Ce point de vue les rend tristes, durs et souvent cruels. Voilà pourquoi les pères, chez nous, n'aiment point leurs enfants, et que nos vieilles gens affectent tant de goûts frivoles, pour se rapprocher d'une génération qui les repousse.

C'est par une suite de ces mêmes mœurs, qu'il n'y a point de patriotisme chez nous. Il y en avait, au contraire, beaucoup chez les anciens. Les anciens se proposaient, non-seulement de grandes récompenses dans le présent, mais de bien plus grandes pour l'avenir. Les Romains, par exemple, avaient des oracles qui promettaient à Rome d'être la capitale du monde, et elle le devint. Chaque citoyen, en particulier, se flattait d'influer sur ses destins, et de présider un jour, comme un dieu tutélaire, sur ceux de sa propre postérité. Ils n'ambitionnaient rien de plus que

de voir leur siècle honoré et distingué par-dessus tous ceux de la république. Ceux qui parmi nous ont quelque ambition pour l'avenir, la bornent à être distingués eux-mêmes de leur propre siècle, par leur savoir ou leur philosophie. Voilà à-peu-près à quoi se termine notre ambition naturelle, dirigée par notre éducation.

Les anciens cherchaient à deviner ce que deviendrait leur postérité; et nous, ce qu'ont été nos ancêtres. Ils regardaient en avant, et nous en arrière. Nous sommes dans l'état, comme des passagers embarqués de force dans un vaisseau; nous regardons à la poupe, et non à la proue; la terre d'où nous partons, et non celle où nous devons aborder. Nous recueillons, avec empressement, des manuscrits gothiques, des monuments de chevalerie, des médaillons de Childéric; nous ramassons avec ardeur toutes ces pièces usées de l'ancienne manœuvre de notre vaisseau. Nous les suivons de la vue derrière nous le plus loin que nous pouvons. Nous étendons même ce souci de l'antiquité aux monuments qui nous sont étrangers, à ceux des Grecs et

des Romains. Ils sont, comme les nôtres, des débris de leurs vaisseaux qui ont péri sur la vaste mer des siècles, sans pouvoir parvenir jusqu'à nous. Ils nous accompagneraient, et nous devanceraient même, s'ils eussent été bien gouvernés. On peut encore les reconnaître à leurs débris. A la simplicité de sa construction et à la légèreté de sa coupe, voilà le vaisseau de Lacédémone. Il était fait pour voguer éternellement; mais il n'avait point de carène ; il survint une grande tempête, et les Ilotes ne purent le ramener à son équilibre. A la hauteur de ses châteaux de poupe, vous reconnaissez la superbe Rome. Elle ne put supporter le poids de ses hautes manœuvres ; ses grands la renversèrent. On pourrait graver ces inscriptions sur les différents écueils où ils ont échoué :

AMOUR DES CONQUÊTES. GRANDES PROPRIÉTÉS.

VÉNALITÉ DES CHARGES. CORRUPTION DES MŒURS.

Et sur tous :

MÉPRIS DU PEUPLE.

Les flots du temps mugissent encore sur leurs vastes débris, et en détachent des parcelles, qu'ils dispersent parmi les nations vivantes, pour leur instruction. Ces ruines semblent leur dire : « Nous sommes des restes de l'an-
» cien gouvernement des Toscans, de Darda-
» nus, et des petits-fils de Numitor. Les états
» qu'ils ont transmis à leurs descendants nour-
» rissent encore des nations, mais elles n'ont
» plus les mêmes langages, ni les mêmes reli-
» gions, ni les mêmes dynasties de souve-
» rains. La Providence divine, pour sauver
» les hommes du naufrage, a noyé les pilotes
» et brisé les vaisseaux. »

Nous admirons, au contraire, dans nos sciences frivoles, leurs conquêtes, leurs grands et inutiles bâtiments, et tous les monuments de leur luxe, qui sont les écueils mêmes où ils ont péri. Voilà où nous mènent nos études et notre patriotisme. Si la postérité s'occupe des anciens, c'est que les anciens ont travaillé pour elle; mais si nous ne faisons rien pour la nôtre, certainement elle ne s'occupera pas de nous. Elle s'entretiendra, comme nous faisons sans cesse, des

Grecs et des Romains, sans se soucier en rien de ses pères.

Au lieu de nous extasier sur des médailles romaines et grecques, à demi rongées par le temps, ne serait-il pas aussi agréable et plus utile de jeter nos vues et nos conjectures sur nos enfants frais, vifs, potelés, et de chercher à reconnaître dans leurs inclinations, quels seront les coopérateurs futurs de notre patrie? Ceux qui, dans leurs jeux, aiment à bâtir, lui élèveront un jour des monuments. Parmi ceux qui se plaisent à faire entre eux des guerres innocentes, se formeront des Scipions et des Épaminondas. Ceux qui sont assis sur l'herbe, spectateurs tranquilles des jeux de leurs compagnons, lui donneront un jour de graves magistrats, et des philosophes maîtres de leurs passions. Ceux qui, dans leur course inquiète, aiment à s'écarter des autres, seront d'illustres voyageurs et des fondateurs de colonies, qui porteront les mœurs et la langue de la France parmi les sauvages de l'Amérique, ou dans l'intérieur de l'Afrique même. Si nous sommes bons envers nos enfants, ils béniront notre mé-

moire; ils transmettront sans altération nos coutumes, nos modes, notre éducation, notre gouvernement et notre souvenir à la postérité la plus reculée. Nous serons pour eux des dieux bienfaisants, qui les auront soustraits à la barbarie gothique. Nous satisferions le goût inné de l'infini encore mieux, en jetant notre vue à deux mille ans dans l'avenir, qu'à deux mille ans dans le passé. Cette manière de voir, plus conforme à notre nature divine, fixerait notre bienveillance sur des objets sensibles, qui existent, et qui doivent encore exister. [11] Nous nous ménagerions à nous-mêmes, pour nos vieux jours si tristes et si rebutés, la reconnaissance de la génération qui va venir nous remplacer; et en assurant son bonheur et le nôtre, nous concourrions, de tous nos moyens, à celui de la patrie.

Pour contribuer à cette heureuse révolution, je hasarderai encore quelques idées rapides. Je suppose donc que j'aie à employer utilement une partie des douze années que perdent nos jeunes gens dans les colléges. Je réduis le temps de leu réducation à trois

époques, de trois années chacune. La première aura lieu à sept ans, comme chez les Lacédémoniens, et même auparavant : un enfant est susceptible d'une éducation patriotique, dès qu'il sait parler et marcher. La seconde commencera à l'adolescence; et la troisième finira avec elle vers la seizième année, âge où un jeune homme peut être utile à sa patrie, et embrasser un état.

Je disposerais d'abord, vers le centre de Paris, un grand édifice bâti intérieurement en amphithéâtre circulaire, divisé par gradins. Les maîtres destinés à l'éducation, se tiendraient au centre dans le bas, et il y aurait en haut plusieurs rangs de galeries, afin de multiplier les places pour les auditeurs. Il y aurait au dehors et tout autour de ce bâtiment, de larges portiques à plusieurs étages, destinés à recevoir le peuple. On lirait ces mots sur le fronton de l'entrée :

ÉCOLES DE LA PATRIE.

Je n'ai pas besoin de dire que les enfants passant trois années dans chaque époque de

leur éducation, il faudrait un de ces édifices pour l'instruction de la génération annuelle, ce qui fixerait au nombre de neuf celui des monuments destinés à l'éducation générale de la capitale.

Autour de chacun de ces amphithéâtres, serait un grand parc couvert de plantes et d'arbres du pays, jetés au hasard comme dans la campagne et dans les bois. On y verrait des primevères et des violettes au pied des chênes, des poiriers et des pommiers confondus avec des ormes et des hêtres. Les berceaux de l'innocence ne seraient pas moins intéressants que les tombeaux de la vertu.

Si j'ai désiré qu'on élevât des monuments à la gloire de ceux qui ont enrichi notre climat de plantes exotiques, ce n'est pas que je préfère celles-là à celles de la patrie; mais c'est pour rendre à la mémoire de ces citoyens, une partie de la reconnaissance que nous devons à la nature. D'ailleurs, les plantes les plus communes de nos campagnes, indépendamment de leur utilité, sont celles qui nous rappellent les sensations les plus agréables : elles ne nous jettent pas au dehors comme

les plantes étrangères, mais elles nous ramènent au dedans et à nous-mêmes. La sphère emplumée d'un pissenlit, me fait ressouvenir des lieux où, assis sur l'herbe avec des enfants de mon âge, nous tentions d'enlever, d'un seul souffle, toutes ses aigrettes, sans qu'il en restât une seule. La fortune a soufflé de même sur nous, et a dispersé nos cercles légers dans tous les pays du monde. Je me rappelle, en voyant certains épis de graminées, l'âge heureux où nous conjuguions sur leurs stipules alternatives, les différents temps et les différents modes du verbe aimer. Nous tremblions d'entendre nos compagnons finir à la dernière, par : « Je ne vous aime plus. » Ce ne sont pas les plus belles fleurs que nous affectionnons davantage. Le sentiment moral détermine à la longue tous nos goûts physiques. Les plantes qui me semblent les plus malheureuses, sont aujourd'hui celles qui m'inspirent le plus d'intérêt. Souvent je fixe mon attention sur un brin d'herbe au haut d'un vieux mur, ou sur une scabieuse battue des vents au milieu d'une plaine. Plus d'une fois, en voyant dans les pays étrangers, un

pommier sans fleurs et sans fruits, je me suis écrié : « Oh! pourquoi la fortune vous a-»t-elle refusé, comme à moi, un peu de »terre dans votre terre natale? »

Les plantes de la patrie nous en rappellent par-tout l'idée d'une manière plus touchante que ses monuments. Je n'épargnerais donc rien pour les réunir autour des enfants de la nation. Je ferais de leur école un lieu charmant comme leur âge, afin que quand les injustices de leurs patrons, de leurs amis, de leurs parents, de la fortune, auraient brisé dans leur cœur tous les liens de la patrie, le lieu où leur enfance aurait été heureuse, fût encore leur Capitole.

Je le décorerais de quelques tableaux. Les enfants, ainsi que le peuple, préfèrent la peinture à la sculpture, parce que cette dernière a pour eux trop de beautés de convention. Ils n'aiment point les figures toutes blanches, mais avec des joues rouges et des yeux bleus, comme leurs images de plâtre. Ils sont plus frappés des couleurs que des formes. Je voudrais qu'on y vît les portraits de nos rois enfants. Cyrus élevé avec des

enfants de son âge, en fit des héros; les nôtres seraient élevés au moins avec les images de nos rois. Ils prendraient à leur vue les premiers sentiments de l'attachement qu'ils doivent aux pères de la patrie. On y verrait des tableaux de religion, non pas ceux qui sont effrayants, et qui sont destinés à rappeler l'homme au repentir; mais ceux qui sont propres à rassurer l'innocence. Tel serait celui de la Vierge, tenant Jésus enfant dans ses bras. Tel serait Jésus lui-même au milieu des enfants, portant dans leurs attitudes et leurs traits, la naïveté et la confiance de leur âge, et tels que Le Sueur les eût peints. On lirait au-dessous ces paroles de Jésus-Christ même :

SINITE PARVULOS AD ME VENIRE.

LAISSEZ LES PETITS VENIR A MOI.

S'il était nécessaire de représenter dans cette école, quelque acte de sa justice, on pourrait y peindre le figuier sans fruits séchant à sa voix. On verrait les feuilles de cet arbre se crisper, ses branches se tordre, son

écorce se crevasser, et le végétal entier frappé de terreur, périr sous la malédiction de l'Auteur de la nature.

On pourrait y mettre quelque inscription simple et courte, tirée de l'Évangile, comme celle-ci :

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Et cette autre :

VENEZ A MOI, VOUS QUI ÊTES CHARGÉS, ET JE VOUS SOULAGERAI.

Et cette maxime déjà nécessaire à l'enfance :

LA VERTU CONSISTE A PRÉFÉRER LE BIEN PUBLIC AU NÔTRE.

Et cette autre :

POUR ÊTRE VERTUEUX, IL FAUT RÉSISTER A SES PENCHANTS, A SES INCLINATIONS, A SES GOUTS, ET COMBATTRE SANS CESSE CONTRE SOI-MÊME.

Mais il y a des inscriptions auxquelles on ne fait guère d'attention, et dont le sens importe bien davantage aux enfants; ce sont leurs propres noms. Leurs noms sont des

inscriptions qu'ils portent par-tout avec eux. On ne saurait croire combien ils influent sur leur caractère naturel. Notre nom est le premier et le dernier bien qui soit à notre disposition; il détermine, dès l'enfance, nos inclinations ; il nous occupe pendant la vie, et jusqu'après la mort. Il me reste un nom, dit-on. Ce sont les noms qui illustrent ou déshonorent la terre. Les rochers de la Grèce et de l'Italie, ne sont ni plus anciens ni plus beaux que ceux des autres parties du monde; mais nous les estimons davantage, parce qu'ils portent de plus beaux noms. Une médaille n'est qu'un morceau de cuivre souvent rouillé, mais qui est décoré d'un nom illustre. Je voudrais donc qu'on donnât de beaux noms aux enfants. Un enfant se patronne sur son nom. S'il porte à quelque vice, ou s'il prête à quelque ridicule, comme font beaucoup des nôtres, son ame s'y incline. Bayle remarque qu'un certain inquisiteur appelé Torre-crémada, ou de la Tour-brûlée, avait fait brûler je ne sais combien d'hérétiques dans sa vie. Un cordelier appelé Feu-ardent, en fit tout autant. C'est un autre abus de donner à des

enfants, destinés à des occupations pacifiques, des noms turbulents et ambitieux, comme ceux d'Alexandre et de César. Il est encore plus dangereux de leur en donner de ridicules. J'ai vu à cette occasion, de malheureux enfants si vexés par leurs compagnons, et même par leurs propres parents, à l'occasion de leurs noms de baptême, qui emportaient quelque idée de simplicité et de bonhomie, qu'ils en prenaient insensiblement un caractère opposé de malignité et de férocité. Les exemples en sont fréquents. Deux de nos plus fameux écrivains satiriques en théologie et en poésie, s'appelaient, l'un Blaise Pascal, et l'autre Colin Boileau. Colin n'a point de malice, disait son père. Ce mot lui en a donné. La scélératesse audacieuse de Jacques Clément, naquit peut-être en lui de quelque ridicule à l'occasion de son nom. L'administration doit donc veiller sur les noms donnés aux enfants, puisqu'ils ont de si terribles influences sur les caractères des citoyens. Je voudrais aussi qu'à leur nom de baptême, on joignît un surnom de quelque famille célèbre par ses vertus, comme fai-

saient les Romains : ces espèces d'adoptions attacheraient les petits aux grands, et les grands aux petits. Il y avait à Rome je ne sais combien de Scipions, dans les familles plébéiennes. On ferait revivre de même, parmi notre peuple, les noms de nos familles illustres, comme celles des Fénelon, des Catinat, des Montausier, etc.

On ne se servirait point, dans cette école, de cloches bruyantes pour annoncer les différents exercices, mais du son des flûtes, des hautbois et des musettes. Tout ce qu'on y apprendrait serait mis en vers et en musique. On ne saurait croire quelle est l'influence de ces deux arts réunis. J'en citerai quelques exemples pris dans la législation du peuple qui a peut-être été le mieux policé, je veux dire celui de Sparte. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la vie de Lycurgue. « Lycurgue » étant donc parti de son pays (pour fuir les » calomnies qui étaient les récompenses de sa » vertu), il dressa, premièrement, son voyage » en Candie, là où il observa et considéra di- » ligemment la forme de vivre et de gou- » verner la chose publique, que l'on y gar-

»dait, en hantant et conférant avec les plus »gens de bien et les plus renommés qui y »fussent. Si y trouva quelques lois qui lui »semblèrent bonnes, et en fit extrait en dé- »libération de les porter en son pays, pour »s'en servir à l'avenir; aussi en trouva-t-il »d'autres, dont il ne fit compte. Or, y avait- »il un personnage entre les autres, qui était »estimé bien sage et bien entendu en ma- »tière de gouvernement, et s'appelaît Thalès, »envers lequel Lycurgue fit tant par prières »et par amitié qu'il avait prise avec lui, qu'il »lui persuada de s'en aller à Sparte. Cettui »Thalès avait bruit d'être poëte lyrique, et »prenait le titre de cet art-là; mais en effet, »il faisait tout ce que pouvaient faire les »meilleurs et plus suffisants gouverneurs et »réformateurs du monde : car tous ses propos »étaient belles chansons, ès quelles il preschait »et admonestait le peuple, de vivre sous l'o- »béissance des lois en union et concorde les »uns avec les autres, étant ses paroles ac- »compagnées de chants, de gestes et d'ac- »cents pleins de douceur et de gravité, qui »secrètement adoucissaient les cœurs félons

» des écoutants, et les induisaient à aimer les » choses honnêtes, en les détournant des sé- » ditions, inimitiés et divisions, qui pour lors » régnaient entre eux ; tellement qu'on peut » dire que ce fut lui qui prépara la voie à » Lycurgue, par où il conduisit et rangea de- » puis les Lacédémoniens à la raison. »

Lycurgue introduisit encore parmi eux la musique dans plusieurs exercices, entre autres dans ceux de la guerre.* « Quand toute » leur armée était rangée en bataille, à la vue » de l'ennemi, le roi adonc sacrifiait aux dieux » une chèvre, et quant et quant commandait » aux combattants qu'ils missent tous sur leurs » têtes des chapeaux de fleurs, et aux joueurs » de flûte qu'ils sonnassent l'aubade, qu'ils » appellent la chanson de Castor, au son et » à la cadence de laquelle lui-même commen- » çait à marcher le premier ; de sorte que c'é- » tait chose plaisante et non moins effroyable, » de les voir ainsi marcher tous ensemble, en » si bonne ordonnance, au son des flûtes, » sans jamais troubler leur ordre ni confondre

* Plutarque, Vie de Lycurgue.

»leurs rangs, et sans se perdre ni étonner »aucunement, ains aller posément et joyeu- »sement au son des instruments, se hasarder »aux périls de la mort.»

Ainsi, à la différence des peuples modernes, la musique servait à réprimer leur courage, plutôt qu'à l'exciter, et il ne leur fallait pour cela, ni bonnets de peau d'ours, ni eau-de-vie, ni tambours.

Si la musique et la poésie eurent tant de pouvoir à Sparte, pour ramener à la vertu des hommes corrompus, et ensuite pour les gouverner; quelle influence n'auraient-elles pas sur nos enfants dans l'âge de l'innocence! Qui pourrait jamais oublier les saintes lois de la morale, si elles étaient mises en musique, et en vers aussi agréables que ceux du Devin du Village? De pareilles institutions feraient naître parmi nous des poëtes aussi sublimes que le sage Thalès, ou que Tyrtée qui composa l'hymne de Castor.

Ces moyens établis pour nos enfants, la première chose qu'on leur apprendrait, serait la religion. On leur parlerait d'abord de Dieu, pour le leur faire aimer et craindre mais crain-

dre sans leur en faire peur. La peur de Dieu engendre la superstition, et donne des frayeurs horribles des prêtres et de la mort. Le premier commandement de la religion, est d'aimer Dieu. « Aimez, et faites ce que vous vou- » drez, » disait un saint. Notre religion nous ordonne de l'aimer par-dessus toutes choses. Elle veut que nous nous adressions à lui, comme à notre père. Si elle nous ordonne de le craindre, ce n'est que relativement à l'amour que nous lui devons, parce que nous devons craindre d'offenser ce que nous devons aimer. Au reste, je ne pense pas, à beaucoup près, qu'un enfant ne puisse avoir l'idée de Dieu avant l'âge de quatorze ans, comme un écrivain, que j'aime d'ailleurs, l'a mis en avant. Ne donne-t-on pas aux plus petits enfants des sentiments de peur et de haine pour des objets métaphysiques qui n'existent pas? Comment ne leur en inspirerait-on pas de confiance et d'amour pour l'Être qui remplit toute la nature de sa bienfaisance? Les enfants n'ont pas l'idée de Dieu à la manière de la théologie ou de la philosophie; mais ils sont très-capables d'en avoir

le sentiment, qui, comme nous l'avons vu, est la raison de la nature. Ce sentiment même a été exalté parmi eux, du temps des Croisades, jusqu'à en porter un grand nombre à se croiser pour la conquête de la Terre-Sainte. Plût à Dieu que j'eusse conservé le sentiment de l'existence de Dieu, et de ses principaux attributs, aussi pur que je l'avais dans le premier âge! C'est le cœur, plus encore que l'esprit, que la religion demande. Et quel est, je vous prie, l'être le plus rempli de la Divinité et le plus agréable à ses yeux, de l'enfant qui, plein de son sentiment, lève ses mains innocentes vers le ciel, en balbutiant sa prière, ou du scolastique qui en explique la nature?

Il est fort aisé de donner aux enfants des idées de Dieu et de la vertu. Des marguerites sur l'herbe, des fruits suspendus aux arbres de leur enclos, seraient leurs premières leçons de théologie, et leurs premiers exercices d'abstinence et d'obéissance aux lois. On les fixerait sur l'objet principal de la religion, par le récit pur et simple de la vie de Jésus-Christ dans l'Évangile. Ils apprendraient dans

leur *Credo* tout ce qu'ils peuvent savoir de la nature de Dieu, et dans le *Pater* tout ce qu'ils doivent lui demander.

Il est digne de remarque, que de tous les livres saints il n'y en a point que les enfants apprennent avec autant de facilité que l'Évangile. Il faudrait les exercer particulièrement à en exécuter les actes, sans vaine gloire et sans respect humain. On les dresserait donc à se prévenir mutuellement en amitiés, en déférences, et en toutes sortes de bons offices. Tous les enfants des citoyens seraient admis dans cette école de la patrie, sans en excepter aucun. On en exigerait seulement la plus grande propreté, ne fussent-ils, d'ailleurs, revêtus que de lambeaux recousus. On y verrait l'enfant de l'homme de qualité, conduit par son gouverneur, arriver en équipage, et se placer près de l'enfant d'un paysan, appuyé sur son bâtonnet, vêtu de toile au milieu même de l'hiver, et portant dans un sac ses livrets et sa tranche de pain noir, pour se sustenter toute la journée. Ils apprendraient alors l'un et l'autre à se connaître avant de se séparer pour toujours. L'enfant du riche

s'instruirait à faire part de son superflu à celui qui est souvent destiné à le nourrir toute sa vie de son propre nécessaire. Ces enfants de toutes conditions assisteraient, la tête couronnée de fleurs, et distribués en chœurs, à nos processions publiques : leur âge, leur ordre, leurs chants et leur innocence y présenteraient un spectacle plus auguste que les laquais des grands, qui y portent les armoiries de leurs maîtres collées à des cierges, et sans contredit plus touchant que les haies de soldats et de baïonnettes dont on y environne un Dieu de paix.

On apprendrait, dans cette école, aux enfants à lire, à écrire et à chiffrer. Des hommes ingénieux ont imaginé à cet effet des bureaux et des méthodes simples, promptes et agréables; mais les maîtres d'écoles ont eu grand soin de les rendre inutiles, parce qu'elles détruisaient leur empire, et que l'éducation allait trop vite pour leur profit. Si vous voulez apprendre promptement à lire aux enfants, mettez une dragée sur chacune de leurs lettres; ils sauront bientôt leur alphabet par cœur; et si vous en multipliez ou

diminuez le nombre, ils ne tarderont pas à savoir l'arithmétique. Au reste, ils auront bien profité dans cette école de la patrie, s'ils en sortent sans savoir lire, écrire et chiffrer ; mais pénétrés seulement de cette vérité, que lire, écrire et chiffrer, et toutes les sciences du monde, ne sont rien ; mais que d'être sincère, bon, officieux, aimant Dieu et les hommes, est la seule science digne du cœur humain.

A la seconde époque de l'éducation, que je suppose vers l'âge de dix ou douze ans, où leur intelligence s'inquiète et s'empresse d'imiter tout ce qu'elle voit faire, je leur apprendrais comment on pourvoit aux besoins de la société. Je ne leur ferais pas connaître les 530 arts et métiers qu'on exerce dans Paris, mais seulement ceux qui servent aux premières nécessités de la vie, tels que l'agriculture, les diverses préparations du pain, les arts appelés par notre orgueil, mécaniques, tels que ceux de filer le lin et le chanvre, d'en faire de la toile, et de bâtir des maisons. J'y joindrais le éléments des sciences naturelles qui ont fait imaginer ces mé-

tiers, les éléments de géométrie et les expériences de physique, qui n'ont rien inventé à cet égard, mais qui expliquent leurs procédés avec beaucoup d'appareil. J'y ajouterais des connaissances des arts libéraux, telles que celles du dessin, de l'architecture, des fortifications, non pas pour en faire des peintres, des architectes et des ingénieurs, mais pour leur apprendre comme on se loge et comment on défend la patrie. Je leur ferais observer, pour les préserver de la vanité que les sciences inspirent, que l'homme, au milieu de tant d'arts et de métiers, n'a rien imaginé; qu'il a tout imité ou d'après l'industrie des animaux, ou d'après les opérations de la nature ; que son industrie est un témoignage de la misère à laquelle il est condamné, qui l'oblige de combattre sans cesse contre les éléments, contre la faim et la soif, contre ses semblables, et ce qu'il y a de plus difficile, contre lui-même. Je leur ferais sentir ces relations des vérités de la religion avec celles de la nature ; et je les disposerais ainsi à aimer la classe d'hommes utiles qui pourvoient sans cesse à leurs besoins.

Je tâcherais toujours, dans le cours de cette éducation, de faire aller de pair les exercices du corps et ceux de l'ame : ainsi, pendant qu'ils acquerraient des connaissances des arts utiles, je leur apprendrais le latin. Je ne le leur enseignerais pas métaphysiquement et grammaticalement, comme dans nos colléges, où ils l'oublient dès qu'ils en sont sortis, mais par l'usage : c'est ainsi que l'apprennent la plupart des paysans polonais qui le parlent toute leur vie, quoiqu'ils n'aient point été au collége. Ils le parlent d'une manière très-intelligible, comme je l'ai éprouvé en voyageant dans leur pays ; ils ont conservé, je crois, cette langue de quelques bannis du temps des Romains, et peut-être d'Ovide, relégué chez les Sarmates leurs ancêtres, pour la mémoire duquel ils ont encore la plus grande vénération. Ce n'est pas, disent nos savants, du latin de Cicéron. Mais qu'importe ? Ce n'est pas parce que ces paysans ne savent pas assez bien le latin, qu'ils ne parlent pas le langage de Cicéron ; c'est parce qu'étant serfs, ils n'entendent pas celui de la liberté. Nos paysans français n'en comprendraient

pas les meilleures traductions, fussent-elles de l'université. Mais un sauvage du Canada les entendrait fort bien, et mieux que beaucoup de professeurs d'éloquence. C'est le ton de l'ame de celui qui écoute, qui donne l'intelligence du langage de celui qui parle. On avait proposé, je crois sous Louis XIV, de bâtir une ville où l'on n'aurait parlé que latin, ce qui eût abrégé infiniment l'étude de cette langue; mais sans doute l'université n'y aurait pas trouvé son compte. Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr qu'il ne faudrait pas plus de deux ans pour apprendre le latin par l'usage, aux enfants de l'école de la patrie, sur-tout si dans les lectures où ils assisteraient, on leur donnait des extraits de la vie des grands hommes français et romains, bien écrits en latin, et ensuite bien expliqués.

A la troisième époque de l'éducation, à-peu-près dans l'âge où les passions prennent l'essor, je leur en montrerais le doux et pur langage dans les Églogues et les Géorgiques de Virgile, la philosophie dans quelques odes d'Horace, et des tableaux de leur corruption dans Tacite et dans Suétone. J'achèverais la

peinture des hideux excès où elles plongent l'homme, dans quelque historien du Bas-Empire. Je leur ferais remarquer comme les talents, le goût, les lumières et l'éloquence tombèrent à-la-fois chez les anciens avec les mœurs et la vertu. Je me garderais bien de les fatiguer sur ces lectures; je ne leur en montrerais que les morceaux les plus piquants, afin de leur faire naître le désir d'en connaître le reste. Mon but ne serait pas de leur faire faire un cours de Virgile, d'Horace ou de Tacite, mais un véritable cours d'humanités, en réunissant dans leurs études ce que les hommes de génie ont pensé de plus propre à perfectionner la nature humaine. Je leur ferais apprendre également, par l'usage, la langue grecque, qui est sur le point d'être bientôt entièrement inconnue chez nous. Je leur ferais connaître Homère, *principium sapientiæ et fons*, dit Horace avec tant de raison; Hérodote, le père de l'histoire; quelques maximes du livre sublime de Marc-Aurèle. Je leur ferais sentir comme dans tous les temps, les talents, les vertus, les grands hommes et les républiques fleurirent avec la

confiance dans la Providence divine. Mais pour donner plus de poids à ces éternelles vérités, j'y entremêlerais les études ravissantes de la nature, dont ils n'auraient vu que de faibles esquisses dans les plus grands écrivains.

Je leur ferais remarquer la disposition de ce globe, suspendu d'une manière incompréhensible sur le néant, parcouru et navigué par une infinité de nations ; je leur ferais observer dans chaque climat les principales plantes qui sont utiles à la vie humaine, les animaux qui se rapportent à ces plantes et à leur territoire, sans s'étendre au delà ; ensuite les hommes, seuls de tous les êtres sensibles, dispersés par-tout pour s'aider mutuellement, et pour recueillir à-la-fois toutes les productions de la nature. Je leur ferais voir que les intérêts des princes ne sont pas autres que ceux du genre humain, et que ceux de chaque peuple ne diffèrent point de ceux de leurs princes. Je leur parlerais des diverses lois qui gouvernent les nations ; je leur apprendrais celles de leur propre pays, qui sont ignorées de la plupart des citoyens. Je leur donnerais

une idée des principales religions qui divisent la terre ; et je leur ferais connaître combien la chrétienne est préférable à toutes nos lois politiques, et convenable au bonheur du genre humain. Je leur ferais sentir que c'est elle qui empêche les divers états de la société de se briser les uns contre les autres, et qui leur donne des forces égales sous des poids inégaux. De ces considérations sublimes, s'allumerait dans ces jeunes cœurs, l'amour de la patrie, qui s'enflammerait par le spectacle de ses malheurs mêmes.

J'entremêlerais ces spéculations touchantes d'exercices utiles, agréables, et convenables à la fougue de leur âge. Je leur ferais apprendre à nager, non pas tant pour leur apprendre à se tirer eux-mêmes du péril, s'ils venaient à faire quelque naufrage, que pour porter du secours à ceux qui peuvent se trouver dans le même cas. Quelque utilité particulière qu'ils puissent tirer de leurs études, je ne leur proposerais jamais d'autre but que le bien d'autrui. Ils y feraient de grands progrès, quand ils n'en recueilleraient d'autre fruit que la concorde et l'amour de la patrie.

Dans la belle saison, quand la moisson est faite, vers le commencement de septembre, je les mènerais à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux. Je leur donnerais une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts : là, ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments ; ils apprendraient à défendre et à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage ; ils s'exerceraient à faire usage des armes à feu, et à exécuter en même temps des manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres presque en tout genre. Je ferais tomber, par ces exercices militaires, le goût de l'escrime, qui ne rend les soldats redoutables qu'aux citoyens, inutile et nuisible à la guerre, réprouvé par tous les grands capitaines, et dérogeant au courage, disait Philopœmen. « En mon enfance, dit Michel Montaigne, la » noblesse fuyait la réputation de bien escri- » mer, comme injurieuse, et se dérobait pour » l'apprendre, comme métier de subtilité, dé- » rogeant à la vraie et naïve vertu. * » Cet art,

* Essais de Michel Montaigne, liv. II, chap. XXVII.

né dans la même société, de la haine des classes inférieures contre les supérieures qui les oppriment, nous est venu de l'Italie, où il a perdu l'art militaire. C'est lui qui nourrit parmi nous l'esprit des duels. Cet esprit n'est pas venu des peuples du Nord, comme l'ont dit tant d'écrivains. Les duels sont très-rares en Prusse et en Russie ; ils sont tout-à-fait inconnus aux sauvages du Nord : leur origine vient de l'Italie, comme on en peut juger par les fameux livres d'escrime et par les termes de cet art, qui sont italiens, comme tierce, quarte : il s'est naturalisé chez nous par la faiblesse et la corruption de beaucoup de femmes qui sont bien aises de trouver un spadassin dans un amant. C'est sans doute à ces causes morales qu'il faut attribuer cette étrange contradiction de notre gouvernement, qui défend le duel, et qui permet en même temps l'exercice public d'un art qui n'apprend rien autre chose qu'à se battre en duel. [12] Les élèves de la patrie auraient une autre idée du courage ; et dans le cours de leurs études, ils feraient un cours de la vie humaine, où ils apprendraient comment ils doivent un jour

se comporter envers les citoyens et envers l'ennemi.

Le temps de la jeunesse se passerait agréablement et utilement dans un si grand nombre d'occupations. Les esprits et les corps se développeraient à-la-fois. Les talents naturels, souvent inconnus dans la plupart des hommes, se manifesteraient à la vue des différents objets qui leur seraient présentés. Plus d'un Achille sentirait, à la vue d'une épée, son sang s'enflammer; plus d'un Vaucanson, à l'aspect d'une machine, méditerait d'organiser le bronze ou le bois. Toutes ces connaissances, dira-t-on, demandent un temps considérable; mais si on songe à celui qui est perdu dans nos colléges, par les répétitions ennuyeuses des leçons, par des décompositions et explications grammaticales de la langue latine, qui ne donnent pas seulement aux écoliers la facilité de la parler, et par les concours dangereux d'une vaine ambition, on ne saurait disconvenir que nous n'en fassions ici un meilleur usage. Les écoliers y barbouillent chaque jour autant de papier que des procureurs, [13] d'autant plus

inutilement, que, graces à l'impression des livres dont ils copient les versions ou les thèmes, ils n'ont pas besoin de tout cet ennuyeux travail. Mais à quoi les régents eux-mêmes emploieraient-ils leur temps, si les écoliers ne perdaient le leur ?

Dans les écoles de la patrie, tout se passerait à la manière académique des philosophes grecs. Les élèves y étudieraient tantôt assis, tantôt debout; tantôt à la campagne, tantôt dans l'amphithéâtre ou dans le parc qui l'environnerait. Il n'y serait besoin ni de plumes, ni de papier, ni d'encre; chacun apporterait seulement avec lui le livre classique qui serait le sujet de la leçon. J'ai éprouvé bien des fois que l'on oublie ce qu'on écrit. Ce que je mets sur le papier, je l'ôte de ma mémoire, et bientôt de mon souvenir; je m'en suis aperçu à des ouvrages entiers que j'avais mis au net, et qui me paraissaient aussi étrangers que s'ils eussent été faits d'une autre main que de la mienne. Il n'en est pas de même des impressions que nous laisse la conversation d'autrui, sur-tout quand elle est accompagnée d'un grand appareil. Le ton

de voix, le geste, le respect dû à l'orateur, les réflexions de nos voisins, concourent à nous graver les paroles d'un discours, bien mieux que l'écriture. Je citerai encore, à cette occasion, l'autorité de Plutarque, ou plutôt celle de Lycurgue.

« Mais il faut bien noter que jamais Ly-
» curgue ne voulut qu'il y eût pas une de ses
» lois mise par écrit; ains est expressément
» porté par l'une de ses ordonnances qu'il ap-
» pelle rêtres, qu'il ne veut pas qu'il y en ait
» aucune écrite; car, quant à ce qui est de
» principale force et efficace pour rendre une
» cité heureuse et vertueuse, il estimait que
» cela devait être empreint, par la nourri-
» ture, ès cœurs et ès mœurs des hommes,
» pour y demeurer à jamais immuable. C'est
» la bonne volonté, qui est un lien plus fort
» que toute autre contrainte que l'on saurait
» donner aux hommes, qui fait que chacun
» d'eux se sert de loi à soi-même. * »

Les têtes de nos jeunes gens ne seraient donc pas fatiguées, dans les écoles de la pa-

* Plutarque, Vie de Lycurgue.

trie, d'une vaine et babillarde science. Tantôt ils défendraient entre eux la cause d'un citoyen; tantôt ils porteraient leur jugement sur un événement public. Ils suivraient le procédé d'un art dans tout son cours. Leur éloquence serait une vraie éloquence, et leur savoir un vrai savoir. Ils ne s'occuperaient ni de sciences abstraites, ni de recherches vaines, qui sont communément des fruits de l'orgueil. Dans les études que je propose, tout nous ramène à la société, à la concorde, à la religion et à la nature.

Je n'ai pas besoin de dire que ces diverses écoles seraient décorées convenablement à leur usage, et que toutes serviraient dans leurs dehors, de promenoirs et d'asiles au peuple, sur-tout pendant les jours longs et tristes de l'hiver. Il y verrait chaque jour des spectacles plus propres à lui inspirer de la vertu ou de l'amour envers sa patrie, je ne dis pas que ceux des boulevards ou que les danses du Wauxhall, mais même que les tragédies de Corneille.

Il n'y aurait, parmi ces jeunes gens, ni récompense, ni punition, ni émulation, et

partant point d'envie. La seule punition qu'on y exercerait, serait de bannir de l'assemblée celui qui la troublerait, seulement pour un temps proportionné à la faute du coupable : encore serait-ce plutôt un acte de police qu'une punition ; car on n'attacherait à cet exil aucune espèce de honte. Mais, si vous voulez vous former une idée d'une pareille assemblée, concevez, au lieu de nos jeunes gens de collége, pâles, méditatifs, jaloux, tremblants sur les succès de leurs infortunées compositions, des jeunes gens gais, contents, attirés par le plaisir dans de vastes salles circulaires, où s'élèvent çà et là les statues des hommes illustres de l'antiquité et de la patrie ; voyez-les tous attentifs à la leçon du maître, s'aidant les uns les autres à la concevoir, à la retenir, et à répondre à ses questions imprévues. Celui-ci suggère tacitement une réponse à son voisin, cet autre excuse la négligence de son camarade absent. Représentez-vous le progrès rapide des études, éclaircies par des maîtres intelligents, et recueillies par des élèves qui s'entr'aident mutuellement à les retenir. Figurez-vous la

science se répandant parmi eux comme une flamme dans un bûcher dont toutes les pièces sont bien ordonnées, se communiquant de l'une à l'autre, et les embrasant toutes à-la-fois. Voyez naître parmi eux, au lieu d'une vaine émulation, l'union, la bienveillance, l'amitié, pour une réponse suggérée à propos, pour une excuse donnée en faveur d'un absent par des camarades voisins, et pour d'autres services rendus. Le souvenir de ces liaisons du premier âge les rapprocherait encore dans le monde, malgré les préjugés de leurs conditions. C'est dans cet âge tendre que la reconnaissance et le ressentiment se gravent, pour toute la vie, aussi profondément que les éléments des sciences et de la religion. Il n'en est pas ainsi de nos colléges, où chaque écolier cherche à supplanter son voisin. Je me souviens qu'un jour de composition, je me trouvai fort embarrassé pour avoir oublié un auteur latin dont il fallait traduire une page; un de mes voisins m'offrit obligeamment de me dicter la version qu'il en avait faite. J'acceptai son service, en le remerciant beaucoup. Je copiai donc sa ver-

sion, à quelques changements de mots près, pour ne pas faire voir au régent qu'elle était la même que celle de mon voisin ; mais celle qu'il m'avait donnée, n'était qu'une fausse copie de la sienne, et remplie de contre-sens si extravagants, que le régent s'en étonna, et se douta d'abord qu'elle n'était pas mon ouvrage ; car j'étais assez bon écolier. Je n'ai pas perdu le souvenir de cette perfidie, quoique, en vérité, j'en aie oublié de plus cruelles depuis ce temps-là ; mais le premier âge de la vie humaine est l'âge des ressentiments et des reconnaissances ineffaçables. Je me rappelle des époques d'un temps encore plus éloigné. Lorsque j'allais en fourreau aux écoles, je perdais quelquefois mes livres par étourderie. J'avais une bonne, appelée Marie Talbot, qui m'en achetait de son argent, de peur que je ne fusse fouetté à l'école. Certes, le souvenir de ces petits services est resté si bien et si long-temps empreint dans mon cœur, que je puis dire que, ma mère exceptée, je n'ai eu personne dans le monde pour qui j'aie conservé une si forte et si durable affection. Cette bonne et pauvre fille est en-

trée souvent dans mes inutiles projets de fortune. Je comptais lui rendre avec usure, dans sa vieillesse, où elle était, pour ainsi dire, sans secours, les tendres soins qu'elle avait pris de mon enfance ; mais à peine ai-je pu lui donner quelques marques bien faibles et bien légères de bonne volonté. Je rapporte ces ressouvenirs, dont chacun de mes lecteurs peut avoir, par-devers lui et dans sa propre enfance, des traits plus intéressants, pour prouver combien le premier âge serait naturellement la saison de la vertu et de la reconnaissance, s'il n'était pas souvent dépravé chez nous par le vice de nos institutions.

Mais, avant d'établir ces écoles de la patrie, on formerait des hommes pour y présider. On ne les choisirait pas parmi ceux qui sont les plus recommandés. Plus ils auraient de recommandations, plus ils seraient intrigants, et par conséquent moins ils auraient de vertu. On ne demanderait pas sur leur compte : Est-ce un bel esprit, un homme brillant, un philosophe ? Mais : Aime-t il les enfants ? est-ce un homme qui fréquente plus

les malheureux que les grands? est-ce un homme sensible? a-t-il de la vertu? Ce serait avec des hommes de ce caractère-là qu'on formerait des maîtres de l'éducation publique; encore je voudrais qu'on changeât cette qualification de maîtres et de docteurs, comme dure et orgueilleuse. Je voudrais que leurs titres signifiassent les amis de l'enfance, les pères de la patrie, et qu'on les exprimât par de beaux noms grecs, afin d'ajouter au respect de leurs fonctions le mystère de leurs titres. Leur état, destiné à former des citoyens à la nation, serait au moins aussi noble et aussi distingué que celui des écuyers qui dressent des chevaux chez les princes. Un magistrat titré présiderait tous les jours à chaque école. Il serait bien juste que les magistrats fissent dresser sous leurs yeux, à la justice et aux lois, les enfants qu'ils doivent un jour juger et régir comme hommes. Les enfants sont aussi de petits citoyens. Un grand seigneur des plus qualifiés aurait l'inspection générale de ces écoles de la patrie, sans contredit plus importante que celle des haras du royaume; et afin que des gens de

lettres, bassement flatteurs, ne fussent pas tentés d'insérer, dans les papiers publics, les jours où il DAIGNERAIT y faire sa visite, ce devoir sublime serait sans revenu, et ne lui vaudrait que l'honneur d'y présider.

Plût à Dieu que je pusse faire concourir l'éducation des femmes avec celle des hommes, comme à Sparte! mais nos mœurs s'y opposent. Je ne crois pas cependant qu'il y eût aucun inconvénient à rassembler, dans le premier âge, les enfants des deux sexes. Leur société se prête des graces mutuelles : d'ailleurs, les premiers éléments de la vie civile, de la religion et de la vertu, sont les mêmes pour les uns et pour les autres. Cette première époque exceptée, les filles n'apprendraient rien de ce que doivent savoir les hommes, non pas pour l'ignorer toujours, mais afin de s'en instruire avec plus de plaisir, et de trouver un jour leurs maîtres dans leurs amants. Il y a cette différence morale de l'homme à la femme, que l'homme se doit à la patrie, et la femme au bonheur d'un seul homme. Une fille ne parviendra jamais à ce but, que par le goût des occupations de

son sexe. On a beau la charger de toutes sortes de sciences, et en faire une philosophe ou une théologienne; un mari n'aime point à trouver un rival ni un docteur dans sa femme. Les livres et les maîtres chez nous flétrissent de bonne heure, dans une jeune fille, l'ignorance virginale, cette fleur de l'ame, si charmante à cueillir pour un amant. Ils enlèvent aux époux les plus doux charmes de leur union, et ces communications d'une science amoureuse et d'une ignorance naïve, si propres à remplir les longs jours du mariage. Ils détruisent ces contrastes de caractère que la nature a établis entre les deux sexes, pour y faire naître la plus aimable des harmonies.

Ces contrastes naturels sont si nécessaires à l'amour, qu'il n'y a pas une seule femme célèbre par l'attachement qu'elle a inspiré à ses amants ou à son époux, qui ait dû son empire à d'autres attraits qu'aux amusements ou aux occupations de son sexe, depuis le siècle de Pénélope jusqu'au nôtre. Il y en a de tous les états et de tous les caractères, mais il n'y en a point de savantes. Celles qui

ont été savantes, ont été presque toutes malheureuses en amour, depuis Sapho jusqu'à Christine, reine de Suède, et même plus près de nous. Ce serait donc auprès de sa mère, de son père, de ses frères et de ses sœurs, qu'une fille s'instruirait de ses devoirs futurs de mère et d'épouse. C'est dans la maison paternelle qu'elle apprendrait une multitude d'arts domestiques, ignorés aujourd'hui de nos filles bien élevées.

J'ai vanté plus d'une fois dans ces écrits, le bonheur de la Hollande ; mais comme je n'ai vu ce pays qu'en passant, j'en connais peu les mœurs domestiques. Je sais seulement que les femmes y sont sans cesse occupées du soin de leur ménage, et que la plus grande concorde règne dans les mariages. Mais j'ai vu à Berlin une image des charmes que ces mœurs, si méprisées parmi nous, peuvent répandre dans une maison. Un ami que la Providence m'avait ménagé dans cette ville où je ne connaissais personne, m'introduisit dans une société de demoiselles ; car, en Prusse, ce n'est pas chez les femmes que se tiennent les assemblées, mais chez leurs

filles. Cet usage s'observe dans toutes les familles qui n'ont point été corrompues par les mœurs de nos officiers français qui y furent prisonniers dans la dernière guerre. Il y est donc d'usage que les demoiselles de la même société s'invitent tour-à-tour à des assemblées qu'on appelle cafés. Pour l'ordinaire, c'est le jeudi. Elles se rendent avec leurs mères chez celle qui les a invitées. Celle-ci leur sert du café à la crême, avec toutes sortes de pâtisseries et de confitures faites de sa main. Elle leur présente, au milieu de l'hiver, des fruits de toute espèce, conservés dans le sucre avec leurs couleurs, leur verdure et leurs parfums, en apparence aussi frais que s'ils étaient sur les arbres. Elle reçoit de ses compagnes mille compliments, qu'elle leur rend avec usure. Mais bientôt elle déploie d'autres talents. Tantôt elle déroule à leurs yeux sur une grande pièce de tapisserie à laquelle elle travaille jour et nuit, des forêts de saules toujours verts qu'elle a plantés elle-même, et des ruisseaux de moire qu'elle a fait couler avec son aiguille. Tantôt elle marie sa voix aux sons d'un clavecin, et

semble réunir dans son appartement tous les oiseaux des bocages. Elle invite ses compagnes à chanter à leur tour. C'est alors que les éloges redoublent. Leurs mères, comblées de joie, s'applaudissent en secret, comme Niobé, des louanges données à leurs filles : *Pertentant gaudia pectus.* Quelques officiers en uniforme et en bottes, échappés furtivement de leurs exercices, viennent jouir parmi elles d'un instant de calme délicieux ; et pendant que chacune d'elles espère trouver dans l'un d'eux son protecteur et son ami, chacun d'eux soupire après la compagne qui doit adoucir un jour, par le charme des talents domestiques, la rigueur des travaux militaires. Je n'ai point vu de pays où la jeunesse des deux sexes ait plus de mœurs, et où les mariages soient plus heureux.

Il n'est pas besoin d'aller chercher chez des étrangers des preuves du pouvoir de l'amour sur l'honnêteté des mœurs. J'attribue l'innocence de celles de nos paysans et la fidélité de leurs mariages, à ce qu'ils peuvent se livrer de très-bonne heure à cet honnête sentiment. C'est l'amour qui les rend con-

tents de leur pénible sort ; il suspend même les maux de l'esclavage. J'ai vu souvent à l'Ile-de-France des noirs, épuisés des fatigues du jour, se mettre en route à l'entrée de la nuit pour aller voir, à trois ou quatre lieues de là, leurs maîtresses. Ils leur donnent rendez-vous au milieu des bois, au pied de quelque rocher, où ils allument du feu ; ils dansent avec elles une partie de la nuit au son de leur tam-tam, et reviennent à leur travail avant le point du jour, contents, pleins de force, et aussi frais que ceux qui ont bien dormi : tant les affections morales, qui se combinent avec ce sentiment, ont de puissance sur l'organisation physique ! La nuit de l'amant charme la journée de l'esclave.

Il y a dans l'Écriture un exemple très-remarquable à ce sujet ; c'est dans la Genèse : « Jacob, y est-il dit, servit donc sept ans » pour Rachel, et ce temps ne lui paraissait » que peu de jours : tant l'affection qu'il avait » pour elle était grande ! * » Je sais bien que nos politiques, qui ne connaissent que l'or

* Genèse, chap. XXIX, ℣ 20.

et les titres, ne conçoivent rien à tout cela; mais je suis bien aise de leur dire qu'aucun homme n'a mieux connu les lois de la nature que les auteurs des livres saints, et que ce n'est que sur les lois de la nature qu'on peut établir celles des sociétés heureuses.

Je voudrais donc que nos jeunes gens pussent cultiver le sentiment de l'amour au milieu de leurs travaux, ainsi que Jacob. N'importe à quel âge : dès qu'on est capable de sentir, on est capable d'aimer. L'amour honnête suspend les peines, bannit l'ennui, détourne de la prostitution, des erreurs et des inquiétudes du célibat : il remplit la vie de mille perspectives délicieuses, en montrant dans l'avenir la plus fortunée des unions : il redouble, dans le cœur de deux jeunes amants, le goût de l'étude et celui des travaux domestiques. Quel plaisir pour un jeune homme, ravi de la science de ses maîtres, d'en répéter les leçons à la beauté qu'il aime ! Quelle joie pour une fille jeune et timide, de se voir distinguée au milieu de ses compagnes, et d'entendre relever par son amant le prix et les graces de sa propre industrie !

Un jeune homme, destiné à réprimer un jour sur un tribunal l'injustice des hommes, est enchanté, au milieu du dédale des lois, de voir sa maîtresse broder pour lui les fleurs qui doivent décorer l'asile de leur union, et lui donner une image des beautés de la nature, dont de tristes honneurs doivent le priver toute sa vie. Un autre, qui doit porter le feu de la guerre au bout du monde, s'attache à l'ame sensible de son amie, et se flatte que les maux qu'il fera au genre humain, seront réparés par le bien qu'elle fera aux malheureux. Les amitiés redoublent, dans chaque maison, de l'ami au frère qui l'introduit, et du frère à la sœur. Les familles se rapprochent. Les jeunes gens forment leurs mœurs; et les heureuses perspectives dont ils flattent leur union, les soutiennent dans l'amour de leurs devoirs et de la vertu. Qui sait si ces choix libres, ces liaisons tendres et pures ne fixeraient pas cet esprit volage qu'on croit naturel aux femmes? Elles respecteraient des nœuds qu'elles auraient elles-mêmes formés. Si, étant femmes, elles cherchent à plaire à tous, c'est peut-être parce

qu'étant filles, il ne leur est pas permis d'en aimer un seul.

Si on peut espérer une révolution heureuse dans la patrie, ce n'est qu'en rappelant les femmes aux mœurs domestiques. Quelles que soient les satires qu'on ait écrites sur leur compte, elles sont moins coupables que les hommes. Elles n'ont guère de vices que ceux que nous leur donnons, et nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas. Quant à ceux qui leur sont propres, on peut dire qu'ils ont retardé notre ruine, en compensant les vices de notre constitution politique. On n'imagine pas ce que serait devenue notre société livrée à toutes les inconséquences de notre éducation, à tous les préjugés de nos conditions et aux ambitions de chaque parti, si les femmes ne nous avaient croisés en chemin. Notre histoire ne présente que des débats de moines contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands contre grands, de nobles contre vilains, pendant que des politiques rusés s'emparent peu-à-peu de nos possessions. Sans les femmes, tous ces partis auraient fait à la fin un désert

de l'état, et mené jusqu'au dernier du peuple à la boucherie, ou au marché, comme on le conseillait il y a quelques années. Il y a eu des siècles où nous aurions été tous cordeliers, naissant et mourant avec le cordon de Saint-François; d'autres, tous chevaliers errants, courant par monts et par vaux la lance à la main; d'autres, tous pénitents, parcourant les villes en procession et en nous flagellant; d'autres, *quisquis* ou *quamquam* de l'université. Les femmes, jetées hors de leur état naturel par nos mœurs injustes, renversent tout, se moquent de tout, détruisent tout, les grandes fortunes, les prétentions de l'orgueil et les préjugés de l'opinion. Les femmes n'ont qu'une passion, qui est l'amour, et cette passion n'a qu'un objet; tandis que les hommes rapportent tout à l'ambition qui en a des milliers. Quels que soient les désordres des femmes, elles sont toujours plus près de la nature que nous, parce que leur passion dominante les en rapproche sans cesse, et que la nôtre au contraire nous en écarte. Un bourgeois de province, et même de Paris, caresse à peine ses enfants quand

ils sont un peu grands ; mais il s'incline profondément devant ceux des étrangers, s'ils sont riches ou de qualité. Sa femme, au contraire, les juge à la figure ; s'ils sont laids, elle n'en tient compte, mais elle caressera l'enfant d'un paysan s'il est beau : elle portera plus de respect à un homme du peuple à cheveux blancs et à tête vénérable, qu'à un conseiller sans barbe. Les femmes ne voient que let avantages naturels, et les hommes que ceux de la fortune. Ainsi, les femmes, au milieu de leurs désordres, nous ramènent encore à la nature, pendant qu'au milieu de notre prétendue sagesse, nous tendons sans cesse à nous en éloigner.

Je conviens, cependant, qu'elles n'ont empêché le malheur général, qu'en causant parmi nous une infinité de maux particuliers. Hélas! ainsi que nous, elles ne trouveront le bonheur que dans la vertu. Dans tout pays où la vertu ne règne plus, elles sont très-malheureuses. Elles étaient autrefois très-heureuses dans les vertueuses républiques de la Grèce et de l'Italie, elles y décidaient du sort des états : aujourd'hui,

esclaves dans ces mêmes lieux, la plupart d'entre elles sont obligées de se prostituer pour vivre. Les nôtres ne doivent pas désespérer de nous, elles ont sur l'homme un empire inaliénable.[14] Nous ne les connaissons que sous le nom de sexe, auquel nous avons donné le nom de beau par excellence; mais combien d'autres épithètes plus touchantes pourrions-nous y ajouter, telles que celles de nourricier et de consolateur! Ce sont elles qui nous reçoivent en entrant dans la vie, et qui nous ferment les yeux à la mort. Ce n'est point à la beauté, c'est à la religion que nos femmes doivent leur principale puissance; le même Français qui soupire à Paris aux pieds de sa maîtresse, la tient dans les fers et sous les fouets à Saint-Domingue. Notre religion seule a envisagé l'union conjugale dans l'ordre naturel; elle seule de toutes les religions de la terre, présente la femme à l'homme comme une compagne : les autres la lui abandonnent comme une esclave. Ce n'est qu'à la religion que nos femmes doivent la liberté dont elles jouissent en Europe; et c'est de la liberté des femmes

que s'est ensuivie celle des peuples, et la proscription d'une multitude d'usages inhumains répandus dans toutes les parties du monde, tels que l'esclavage, les sérails et les eunuques. O sexe charmant! c'est dans vos vertus qu'est votre puissance. Sauvez la patrie, en rappelant par le spectacle de vos doux travaux, vos amants et vos époux à l'amour des mœurs domestiques : vous rendrez toute la société à ses devoirs, si chacune de vous ramène un seul homme à l'ordre naturel. N'enviez point à l'homme son autorité, ses magistratures, ses talents, sa vaine gloire ; mais, au milieu de votre faiblesse, entourées de vos laines et de vos soies, bénissez l'Auteur de la nature, de n'avoir donné qu'à vous de pouvoir être toujours bonnes et bienfaisantes.

RÉCAPITULATION.

J'ai présenté, dès le commencement de cet ouvrage, les différentes routes de la nature, que je me proposais de parcourir pour me former une idée de l'ordre qui gouverne le monde. J'ai exposé d'abord les objections

qu'on a faites dans tous les temps contre la Providence; je les ai présentées règne par règne, ce qui m'a donné occasion, en les réfutant, d'exposer des vues nouvelles sur la disposition et l'usage des différentes parties de ce globe : ainsi j'ai rapporté la direction des chaînes de montagnes sur les continents, aux vents réguliers qui soufflent sur l'Océan; la position des îles, au confluent de ses courants ou de ceux des fleuves; l'entretien des volcans, aux dépôts bitumineux de ses rivages; les courants de la mer et les mouvements des marées, aux effusions alternatives des glaces polaires. Après cela, j'ai réfuté, par ordre, les autres objections faites sur le règne végétal et animal, en faisant voir que ces règnes n'étaient pas plus gouvernés par des lois mécaniques que le règne fossile. J'ai démontré ensuite que la plupart des maux du genre humain naissaient du vice de nos institutions politiques, et non pas de la nature; que l'homme était le seul être abandonné à sa propre providence, par quelque punition originelle; mais que cette même Divinité qui l'avait livré à ses lumières, veillait encore sur

ses destinées ; qu'elle faisait rejaillir sur les chefs des nations les maux dont ils opprimaient les faibles et les petits ; et j'ai démontré l'action d'une Providence divine, par les malheurs mêmes du genre humain. Tel a été le sujet de mes huit premières Études.

J'ai commencé, dans la neuvième, par attaquer les principes de nos sciences, en faisant voir qu'elles nous égarent, ou par la hardiesse de ces mêmes principes au moyen desquels elles remontent à la nature des éléments qui leur échappent, ou par la faiblesse de leurs méthodes, qui ne saisit à-la-fois qu'une loi de la nature, à cause de l'imbécillité de notre esprit et de la vanité de notre éducation, qui nous fait prendre pour des routes uniques, les petits sentiers où nous marchons. C'est ainsi que les sciences naturelles, et même les sciences politiques qui en sont les résultats, s'étant séparées parmi nous les unes des autres, chacune d'elles a fait, si j'ose dire, un cul-de-sac du chemin par où elle était entrée. C'est ainsi que les causes physiques nous ont ôté, à la longue, la vue des fins intellectuelles dans l'ordre de

la nature, comme les causes financières nous ont enlevé les espérances de la vertu et de la religion dans l'ordre social.

J'ai cherché, dans les Études dix et onze, une faculté plus propre à découvrir la vérité, que notre raison, qui n'est d'ailleurs que notre intérêt personnel. J'ai cru la trouver dans cet instinct sublime, appelé le *sentiment*, qui est en nous l'expression des lois naturelles, et qui est invariable chez toutes les nations. J'ai observé, par son moyen, les lois de la nature, non en remontant à leurs principes, qui ne sont connus que de Dieu, mais en descendant à leurs résultats, qui sont à l'usage des hommes. J'ai eu le bonheur, par cette route, d'apercevoir quelques principes des convenances et des harmonies qui gouvernent le monde. Je ne doute pas que ce ne soit par cette même route, que les anciens Égyptiens se rendirent si célèbres dans les connaissances naturelles, qu'ils ont portées incomparablement plus loin que nous. Ils étudiaient la nature dans la nature même, et non par parcelles et avec des machines. Ils en formèrent une science merveilleuse, et fameuse par toute la terre, sous

le nom de magie. Les éléments de cette science sont maintenant inconnus, et il n'en est resté que le nom, qu'on donne aujourd'hui aux opérations les plus stupides où puissent porter l'erreur et la dépravation du cœur humain. Il n'en était pas ainsi de la magie des anciens Égyptiens, célébrée par les auteurs les plus respectables de l'antiquité, et même par les livres saints. Ce furent ces principes de convenance et d'harmonie, que Pythagore puisa chez eux, qu'il apporta en Europe, et qui y devinrent les sources de plusieurs branches de philosophie, et même des arts, qui ne commencèrent qu'alors à y fleurir; car les arts ne sont que des imitations des procédés de la nature. Quoique mon insuffisance soit très-grande, ces principes harmoniques sont si lumineux, qu'ils m'ont présenté, non-seulement des dispositions du globe tout-à-fait nouvelles; mais ils m'ont donné encore les moyens de reconnaître les caractères des plantes à leur premier aspect, et de dire : Celle-ci est de montagne, et cette autre est de rivage. J'ai démontré par eux l'usage des feuilles des plantes, et déterminé par les for-

mes nautiques ou volatiles de leurs graines, les rapports qu'elles ont avec les lieux où elles sont destinées à naître. J'ai observé que les corolles de leurs fleurs avaient des rapports positifs ou négatifs avec les rayons du soleil, suivant les latitudes et les points d'élévation où elles doivent s'épanouir. J'ai remarqué ensuite les contrastes charmants de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits et de leurs tiges, avec le sol et le ciel où elles naissent, et ceux qu'elles forment de genre à genre, étant pour ainsi dire groupées deux à deux : enfin j'ai indiqué les relations qu'elles ont avec les animaux et les hommes; en sorte que j'ose dire avoir démontré qu'il n'y a pas une seule nuance de couleur jetée au hasard dans la nature J'ai donné, par ces vues, le moyen de former des chapitres complets d'histoire naturelle, en montrant que chaque plante était le centre de l'existence d'une infinité d'animaux, qui ont avec elle des convenances qui nous sont encore inconnues. On pourrait étendre, sans doute, leurs harmonies plus loin; car beaucoup de plantes semblent avoir des relations, non-seulement

avec le soleil, mais avec diverses constellations. Ce n'est pas toujours telle hauteur du soleil sur l'horizon qui les met en végétation. Il y a telle plante qui fleurit au printemps, qui ne développerait pas la plus petite feuille en automne, quoiqu'elle éprouve alors le même degré de chaleur. Il en est de même de leurs semences, qui germent et poussent dans une saison et non dans l'autre, quoiqu'elles aient la même température. Ces relations célestes étaient connues de l'ancienne philosophie des Égyptiens et de Pythagore. On en trouve beaucoup d'observations dans Pline, lorsqu'il dit, par exemple, que vers le lever de la Poussinière, les oliviers et les vignes conçoivent leur fruit; et d'après Virgile, que le froment doit se semer après la retraite de cette constellation, et les lentilles à celle du Bouvier; que les roseaux et les saussaies doivent se planter lorsque l'étoile de la Lyre se couche. C'est d'après ces relations, dont les causes nous sont inconnues, que Linnæus avait formé avec les fleurs des plantes, un almanach botanique, dont Pline a présenté la première idée aux laboureurs

de son temps. * Mais nous avons indiqué des harmonies végétales encore plus touchantes, en faisant voir que le temps du développement de chaque plante, de sa floraison et de la maturité de ses fruits, était lié avec les développements et les besoins des animaux, et sur-tout avec ceux de l'homme. Il n'y en a point qui n'ait avec nous des relations d'utilité directe ou indirecte : mais cette immense et mystérieuse partie de l'histoire humaine, ne sera peut-être jamais connue que des anges.

L'Étude douzième présente l'application de ces principes harmoniques à la nature même de l'homme. J'y ai fait voir qu'il était formé de deux puissances, l'une physique et l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentiments contraires, dont l'un est celui de sa misère, et l'autre celui de son excellence. J'ai démontré que ces deux puissances étaient très-heureusement satisfaites dans les diverses périodes des passions, des âges, et des occupations aux-

* Voyez Pline, Histoire naturelle, liv. XVIII, chap. XXVIII.

quelles la nature a destiné l'homme, comme l'agriculture, le mariage, l'établissement de la postérité, la religion. Je me suis arrêté principalement sur les affections de la puissance intellectuelle, en faisant voir que tout ce qui nous paraissait délicieux et ravissant dans nos plaisirs, naissait du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se montrait à nous à l'extrémité de nos perspectives. J'ai démontré, au contraire, que la source de nos maux et de nos erreurs venait de ce que, dans l'état social, nous croisons souvent ces sentiments naturels par les préjugés de l'éducation et de la société ; en sorte que nous portons souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, et celui de notre misère et de notre faiblesse, sur les plans immortels de la nature. Je n'ai fait qu'effleurer cette riche et sublime matière; mais j'ose dire que par cette seule route, j'ai prouvé suffisamment la nécessité de la vertu, et que j'en ai indiqué la véritable source, non où nos philosophes modernes la cherchent, c'est-à-dire, dans nos institutions politiques, qui lui sont

souvent contraires, mais dans l'état naturel de l'homme, et dans son propre cœur.

J'ai appliqué ensuite, de mon mieux, dans l'Étude treizième, l'action de ces deux puissances au bonheur de la société, en faisant voir d'abord que la plupart de nos maux ne sont que des réactions sociales, qui ont toutes pour origine principale, les grandes propriétés en emplois, en honneurs, en argent et en terre. J'ai prouvé que ces grandes propriétés produisaient l'indigence physique et morale d'une nation; que cette indigence engendrait, à son tour, une foule d'hommes corrompus, qui employaient toutes les ressources de la ruse et de l'industrie, pour faire rendre aux riches la portion de leur nécessaire; que le célibat et les inquiétudes qui l'accompagnent, étaient, dans un grand nombre de citoyens, des effets de cet état de pénurie et d'angoisse où ils se trouvaient réduits; et que leur célibat produisait, par contre-coup, la prostitution des filles du monde, parce que tout homme qui se prive du mariage de gré ou de force, voue une fille au célibat ou à la prostitution. Cet effet résulte nécessairement d'une des lois

harmoniques de la nature, puisque chaque homme vient au monde et en sort avec sa femme, ou, ce qui est la même chose, les mâles naissent et meurent en nombre égal aux femelles, dans l'espèce humaine. J'ai tiré de ces principes, plusieurs conséquences importantes.

J'ai démontré, enfin, qu'une partie de nos maladies physiques et morales, venait des châtiments, des récompenses et de la vanité de notre éducation.

J'ai hasardé différentes vues, pour fournir au peuple des moyens abondants de subsistance et de population, et pour ranimer chez lui l'esprit de religion et de patriotisme, en lui présentant quelques perspectives de l'infini, sans lesquelles le bonheur d'une nation, comme celui d'un particulier, est nul et bientôt épuisé, quand on le composerait, d'ailleurs, des plans les plus avantageux de finance, de commerce et d'agriculture. Il faut pourvoir, à-la-fois, à l'homme, comme animal, et comme être intellectuel. J'ai terminé ces différents projets, par présenter, à la fin de la quatorzième et dernière Étude, l'es-

quisse d'une éducation nationale, sans laquelle il ne peut y avoir aucune espèce de législation ni de patriotisme durable. J'ai tâché d'y développer à-la-fois, les deux puissances physique et intellectuelle de l'homme, et de les diriger vers la patrie et la religion.

Sans doute je me serai souvent égaré dans des routes si nouvelles et si étendues. J'aurai été bien des fois au-dessous de mon sujet, par la coupe de mes plans, par mon inexpérience, par l'embarras même de mon style; mais, je le répète, pourvu que mes idées en fassent naître de meilleures à d'autres, je suis content. Cependant, si le malheur est le chemin de la vérité, je n'ai pas manqué de moyens pour me diriger vers elle. Les désordres dont j'ai été souvent le témoin et la victime, m'ont fait naître des idées d'ordre. J'ai trouvé quelquefois sur ma route, des grands accrédités, et des hommes appartenants à des corps respectables, qui avaient toujours à la bouche les mots de patrie et d'humanité. Je me suis approché d'eux pour m'éclairer de leurs lumières, et pour me mettre sous la protection de leurs vertus;

mais je n'ai trouvé que des intrigants, qui n'avaient d'autre objet que leur fortune personnelle, et qui m'ont bientôt persécuté, parce qu'ils ont vu que je n'étais propre à être ni l'agent de leurs plaisirs, ni la trompette de leur ambition. Je me suis alors rangé du côté de leurs ennemis, croyant que j'y trouverais l'amour de la vérité et du bien public; mais, quelque variés que soient nos sectes, nos partis et nos corps, j'ai rencontré partout les mêmes hommes, couverts seulement d'habits différents. Quand les uns et les autres ont vu que je refusais d'être leur sectateur, ils m'ont calomnié à la manière perfide de ce siècle, c'est-à-dire, en faisant mon éloge. On vante beaucoup le temps où nous vivons; mais, si nous avons sur le trône un prince rival de Marc-Aurèle, notre siècle est l'émule de celui de Tibère.

Si je mettais au jour les mémoires de ma vie, [15] je ne voudrais pas d'autres preuves du mépris que mérite la gloire de ce monde, que de montrer à découvert ceux qui en sont les objets. Pendant que sans nuire à personne, après une infinité de voyages, de ser-

vices et de travaux infructueux, je préparais, dans la solitude, ces derniers fruits de mon expérience et de mes veilles, mes ennemis secrets, c'est-à-dire, les hommes dont je n'ai pas voulu être le partisan, m'ont fait retrancher un bienfait que je devais, chaque année, à la bienfaisance du prince. C'était le seul moyen que j'eusse de subsister et d'aider ma famille. A cette catastrophe, se sont joints les altérations de santé et des maux domestiques inénarrables. Je me suis donc hâté de cueillir le fruit, encore vert, de l'arbre que je cultivais avec tant de constance, avant qu'il fût renversé par les tempêtes.

Mais je ne veux de mal à aucun de mes persécuteurs. Si je suis forcé un jour, à cet égard, de parler de leur conduite secrète envers moi, ce ne sera que pour justifier la mienne. Je leur ai, d'ailleurs, obligation. Leurs persécutions ont causé mon repos. Je dois à leur ambition dédaigneuse, une liberté préférable à leur grandeur. C'est à eux que je dois les études délicieuses auxquelles je me suis livré. La Providence ne m'a point abandonné comme eux. Elle m'a suscité des

amis qui m'ont servi, dans le temps, auprès de mon prince; et elle m'en suscitera d'autres auprès de lui, lorsqu'il sera nécessaire. Si j'avais eu en Dieu la confiance que j'ai donnée aux hommes, j'aurais été toujours tranquille; les preuves de sa providence à mon égard dans le passé, devaient me rassurer pour l'avenir. Mais, par un vice de mon éducation, les opinions des hommes ont encore trop d'empire sur moi. Ce sont leurs craintes, et non les miennes, qui me troublent. Cependant, je me dis quelquefois à moi-même : Pourquoi vous embarrassez-vous de l'avenir? Avant de venir au monde, vous êtes-vous inquiété de quelle manière s'assembleraient vos membres, et se développeraient vos nerfs et vos os? Quand vous êtes venu ensuite à la lumière, avez-vous étudié l'optique, pour savoir comment vous apercevriez les objets; et l'anatomie, pour apprendre à mouvoir votre corps, et pour lui donner de l'accroissement? Ces opérations de la nature, bien supérieures à celles des hommes, se sont faites en vous à votre insu, sans que vous vous en soyez mêlé. Si vous

ne vous êtes pas inquiété du naître, pourquoi du vivre, et pourquoi du mourir ? N'êtes-vous pas toujours dans la même main ?

Cependant, d'autres sentiments naturels m'ont attristé. Par exemple, de n'avoir pas acquis, après tant de courses et de services, seulement un petit lieu agreste, où j'eusse pu, au sein du repos, mettre en ordre mes observations sur la nature, qui sont les seules qui m'aient paru aimables et intéressantes sous le soleil. Un autre regret encore plus vif, est de n'avoir pas attaché à mon sort une compagne simple, douce, sensible et pieuse, qui bien mieux que la philosophie, eût adouci mes peines, et qui, en me donnant des enfants semblables à elle, m'eût laissé une postérité plus chère qu'une vaine réputation. J'avais trouvé cet asile et ce rare bonheur en Russie, au milieu d'un service honorable ; mais j'ai renoncé à tous ces avantages, pour chercher, à l'instigation de nos ministres, de l'emploi dans ma patrie, où je n'avais rien de semblable à prétendre. Cependant, je puis dire que mes études particulières ont réparé la première privation, en me donnant de

jouir, non-seulement d'un petit coin de terre, mais de toutes les harmonies répandues dans le grand jardin de la nature. Une épouse estimable ne peut pas être aussi aisément remplacée; mais si je puis me flatter que cet ouvrage contribue à multiplier les mariages, à les rendre plus heureux, et à adoucir l'éducation des enfants, je croirai perpétuer en eux ma famille, et je considérerai les femmes et les enfants de ma patrie, comme m'appartenant en quelque chose.

Il n'y a de durable que la vertu. La beauté du corps passe vite; la fortune inspire de vains désirs; la grandeur fatigue; la réputation est inconstante; le talent, et le génie même, s'affaiblissent : mais la vertu est toujours belle, toujours variée, toujours égale et toujours forte, parce qu'elle est résignée à tous les événements, aux privations comme aux jouissances, à la mort comme à la vie.

Heureux donc, et mille fois heureux si j'ai pu contribuer à réparer quelques-uns des maux de ma patrie, et à lui ouvrir quelque nouvelle perspective de bonheur! Heureux si j'ai pu, d'une part, essuyer les larmes de

quelque infortuné, et ramener, de l'autre, ces hommes égarés par la volupté, à la Divinité vers laquelle la nature, le temps, nos propres misères, et nos affections secrètes, nous entraînent avec tant de rapidité!

Il me semble qu'il se prépare pour nous quelque révolution favorable. Si elle arrive, on en sera redevable aux lettres : elles ne mènent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent parmi nous ; cependant elles régissent tout. Je ne parle pas de l'influence qu'elles ont par toute la terre, gouvernée par des livres. L'Asie est régie par les maximes de Confucius, les Koran, les Beth, les Véda, etc. ; mais, en Europe, ce fut Orphée qui, le premier, rassembla ses habitants, et qui les tira de la barbarie par ses poésies divines. Ensuite le génie d'Homère fit naître les législations et les religions de la Grèce : il anima Alexandre, et le porta à la conquête de l'Asie. Il influa sur les Romains, qui cherchèrent dans ses poésies sublimes, la généalogie du fondateur et des souverains de leur empire, comme les Grecs y avaient cherché les origines de leurs républiques et

de leurs lois. Son ombre auguste préside encore à la poésie, aux arts libéraux, aux académies et aux monuments de l'Europe : tant ont de pouvoir sur l'esprit humain les perspectives de la Divinité que ce grand génie lui a présentées! Ainsi la parole qui créa le monde, le gouverne encore; mais quand elle fut descendue elle-même du ciel, et qu'elle eut montré aux hommes la route du bonheur dans la seule vertu, une lumière plus pure que celle qui avait brillé sur les îles de la Grèce, éclaira les forêts des Gaules. Les sauvages qui les habitaient, auraient été les plus heureux des hommes, s'ils eussent été libres; mais ils avaient des tyrans, et ces tyrans les replongèrent dans une barbarie sacrée, en leur présentant des fantômes d'autant plus effrayants, que les objets de leur confiance étaient devenus ceux de leur terreur. C'en était fait du bonheur des peuples, et même de la religion, lorsque deux hommes de lettres, Rabelais et Michel Cervantes, s'élevèrent, l'un en France, et l'autre en Espagne, et ébranlèrent à-la-fois le pouvoir monacal [16] et celui de la chevalerie. Pour ren-

verser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine. Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent : ils n'avaient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leurs princes voulaient leur donner, si leurs princes alors avaient été capables d'en avoir. Le Télémaque parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique. Il ramena les peuples et les rois aux arts utiles, au commerce, à l'agriculture, et sur-tout au sentiment de la Divinité. Cet ouvrage réunit à l'imagination d'Homère la sagesse de Confucius. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce n'est pas en France qu'il a été le plus admiré; il y a des provinces en Angleterre où on y apprend encore à lire aux enfants. Quand les Anglais entrèrent dans le Cambresis, avec l'armée des alliés, ils voulurent en enlever l'auteur, qui y vivait loin de la cour, pour lui donner, dans leur camp, une fête militaire; mais sa modestie se refusa à ce triomphe : il se cacha.

Je n'ajouterai qu'un trait à son éloge; ce fut le seul homme vivant dont Louis XIV fut jaloux : et il avait raison de l'être; car, pendant qu'il cherchait à se faire craindre et admirer de l'Europe par ses armées, ses conquêtes, ses fêtes, ses bâtiments et son faste, Fénelon s'en faisait adorer avec un livre. [17]

Plusieurs gens de lettres, inspirés par son génie, ont changé parmi nous l'esprit du gouvernement et les mœurs. C'est à leurs écrits que nous devons la destruction des restes de l'esclavage féodal, celle de plusieurs coutumes barbares, telles que de condamner à mort pour crime prétendu de sortilége, d'appliquer indifféremment tous les criminels à la question, de porter des épées dans le sein des villes et de la paix, etc..... C'est à eux qu'on doit le retour des goûts et des devoirs de la nature, ou du moins leur image. Ils ont rendu à plusieurs enfants les mamelles de leurs mères, et aux riches le goût de la campagne, qui les porte aujourd'hui à quitter le centre des villes pour en habiter les faubourgs. Ils ont inspiré à toute la nation celui de l'agriculture, qui est dé-

généré, à l'ordinaire, en fanatisme, dès qu'il est devenu un esprit de corps. Ce sont eux qui ont ramené la noblesse vers le peuple, dont elle s'était déjà rapprochée, à la vérité, par ses alliances avec la finance; ils l'ont rappelée à ses devoirs par ceux de l'humanité. Ils ont dirigé toutes les puissances de l'état, et même les femmes, vers les objets patriotiques, en les couvrant d'agréments et de fleurs.

O hommes de lettres! sans vous, l'homme riche n'aurait aucune jouissance intellectuelle; son opulence et ses dignités lui seraient à charge. Vous seuls nous rappelez les droits de l'homme et de la Divinité. Par-tout où vous paraissez, dans le militaire, dans le clergé, dans les lois, dans les arts, l'intelligence divine se montre, et le cœur humain soupire. Vous êtes à-la-fois les yeux et la lumière des nations. Nous serions peut-être maintenant bien près du bonheur, si plusieurs d'entre vous, voulant plaire à la multitude, ne l'eussent égarée en flattant ses passions, et en prenant leur voix trompeuse pour celle de la nature humaine.

Voyez comme ces passions vous ont égarés vous-mêmes, pour vous être trop approchés des hommes! C'est dans la solitude, et réunis entre vous, que vos talents se communiquent des lumières mutuelles. Souvenez-vous des temps où les La Fontaine, les Boileau, les Racine, les Molière vivaient entre eux. Quel est aujourd'hui votre sort? Ce monde, dont vous flattez les passions, vous arme les uns contre les autres. Il vous livre à la gloire, comme les Romains livraient des malheureux aux bêtes. Vos lices saintes sont devenues des arènes de gladiateurs. Vous êtes, sans vous en douter, les instruments de l'ambition des corps. C'est par vos talents que leurs chefs se procurent des dignités et des richesses, tandis que vous restez dans l'obscurité et l'indigence. Songez à la gloire des gens de lettres, chez les peuples qui sortaient de la barbarie : ils présentèrent la vertu aux nations, et ils en furent les dieux. Songez à leur avilissement chez les peuples tombés dans la corruption : ils en flattèrent les passions, et ils en furent les victimes. Dans la décadence de l'empire romain, les lettres ne de-

vinrent plus le partage que de quelques Grecs affranchis. Laissez courir la foule sur les pas des riches et des voluptueux. Que vous proposez-vous dans la sainte carrière des lettres, sinon de marcher sous la protection de Minerve ? Quel respect le monde aurait-il pour vous, si vous n'étiez couverts de son égide sacrée ? Il vous foulerait aux pieds. Laissez-le tromper ses adorateurs ; mettez votre confiance dans le ciel, dont les secours viendront vous chercher par-tout où vous serez.

Un jour la vigne, en pleurant, se plaignait au ciel de l'injustice de son sort. Elle enviait celui du roseau. « Je suis plantée, disait-elle, » dans des rochers arides, et je suis obligée » de produire des fruits pleins de jus ; tandis » qu'au bas de cette vallée, le roseau, qui ne » porte qu'une bourre sèche, croît à son aise » sur le bord des eaux. » Une voix lui répondit du ciel : « O vigne ! ne vous plaignez » pas de votre destinée. L'automne viendra, » le roseau périra sans honneur sur le bord » des marais ; mais les pluies du ciel iront » vous chercher dans la montagne, et votre

»jus mûri dans les rochers, servira un jour »à consoler les hommes, et à réjouir les »dieux. »

Nous avons encore un grand espoir de réforme dans l'affection que nous portons à nos rois. Chez nous, l'amour de la patrie n'est que l'amour du prince. C'est le seul lien qui nous réunisse, et qui, plus d'une fois, nous a empêchés de nous séparer. D'un autre côté, les peuples sont les véritables monuments des rois. Tous ces monuments de pierre, dont tant de princes croient éterniser leur mémoire, ne servent souvent qu'à la faire détester. Pline dit que les Égyptiens de son temps maudissaient la mémoire des rois d'Égypte, qui avaient bâti les pyramides; encore avaient-ils oublié leurs noms. Les Égyptiens de nos jours disent que c'est le diable qui les a faites, sans doute par le sentiment des peines que ces travaux ont coûté aux hommes. Notre peuple attribue souvent la même origine à nos anciens ponts et aux grands chemins, taillés dans des rochers qui sont à la hauteur des nues. On a beau frapper pour lui des médailles, il n'entend rien à leurs emblèmes

ni à leurs inscriptions. Mais c'est le cœur des hommes qu'il faut empreindre par des bienfaits; le timbre en est ineffaçable. Le peuple a perdu la mémoire de ses monarques qui ont présidé à des conciles; mais il chérit encore celle de ceux qui ont soupé chez des meuniers.

Le peuple n'affectionne dans son prince qu'une seule qualité, c'est sa popularité : car c'est d'elle que découlent toutes les vertus dont il a besoin. Un acte de justice, rendu, à l'imprévu et sans faste, à une pauvre veuve, à un charbonnier, le remplit d'admiration et de joie. Il regarde son prince comme un Dieu, dont la providence veille par-tout; et il a raison : car un seul événement de cette nature, qui arrive bien à propos, tient tous les oppresseurs en crainte, et tous les opprimés en espérance. Aujourd'hui la vénalité et l'orgueil ont élevé entre le peuple et le roi mille murs impénétrables, d'or, de fer et de plomb. Le peuple ne peut plus aller vers son prince, mais le prince peut encore descendre vers son peuple. On a rempli à ce sujet nos rois de frayeurs et de préjugés. Cependant il

est très-remarquable que, dans ce grand nombre de princes de toutes les nations qui ont été les victimes de diverses factions, pas un seul n'a péri, faisant le bien, allant à pied et *incognito ;* mais tous ou dans leurs carrosses, ou à table au sein des plaisirs, ou dans leur cour au milieu de leurs gardes et au centre de leur puissance.

Nous voyons de nos jours l'Empereur et le roi de Prusse parcourir en simple voiture, avec un ou deux domestiques et sans gardes, leurs états dispersés, quoique remplis en partie d'étrangers et de peuples conquis. Les grands hommes et les princes les plus illustres de l'antiquité, tels que Scipion, Germanicus, Marc-Aurèle, voyageaient sans suite, à cheval, et souvent à pied. Combien de provinces de son royaume n'a pas parcourues ainsi, dans un siècle de troubles et de factions, notre grand Henri IV!

Un roi dans ses états, doit être comme le soleil sur la terre, où il n'y a pas une seule petite plante qui ne reçoive à son tour l'influence de ses rayons. De combien de grandes vérités nos rois sont privés par les préjugés

des courtisans ! Combien ils perdent de plaisirs par leur vie sédentaire ! Je ne parle pas de ceux de la grandeur, lorsqu'ils voient à leur approche les peuples accourir en foule sur les chemins, les remparts des villes s'enflammer du tonnerre de l'artillerie, et les escadres sortant de leurs ports couvrir la mer de pavillons et de feux. Je les crois las des plaisirs de la gloire. Mais je les crois sensibles à ceux de l'humanité, dont on les prive perpétuellement. On les force toujours d'être rois, on ne leur permet jamais d'être hommes. Quel plaisir pour eux de voiler leur grandeur comme des dieux, et d'apparaître au milieu d'une famille vertueuse, comme Jupiter chez Philémon et Baucis ! Combien peu il leur faudrait pour faire chaque jour des heureux ! Souvent ce qu'ils donnent à une seule famille de courtisans, suffirait pour faire le bonheur d'une province. Souvent leur simple apparition y remplirait d'effroi tous les tyrans, et en consolerait les malheureux. On les croirait par-tout, quand on ne les saurait nulle part. Un ami fidèle, quelques serviteurs robustes, suffiraient pour rapprocher d'eux tous

les agréments des voyages, et pour en écarter tous les inconvénients.

Ils sont les maîtres de varier les saisons à leur gré, sans sortir du royaume, et d'étendre leurs plaisirs aussi loin que leur puissance. Au lieu d'habiter des maisons de campagne sur les bords de la Seine, ou au milieu des roches de Fontainebleau, ils en peuvent avoir sur les bords de l'Océan et au pied des Pyrenées. Il ne tient qu'à eux de passer les ardeurs brûlantes de l'été au sein des montagnes du Dauphiné, entourées d'un horizon de neige ; l'hiver en Provence, sous des oliviers et des chênes verts ; l'automne, dans les prairies toujours vertes et sous les pommiers de la riche Normandie. Ils verraient aborder sur les rivages de la France, des gens de mer de toutes les nations, des Anglais, des Espagnols, des Suédois, des Hollandais, des Italiens, vivant tous avec les costumes et les mœurs de leurs pays. Nos rois ont, dans leurs palais, des comédies, des bibliothèques, des serres, des cabinets d'histoire naturelle; mais toutes ces collections ne sont que de vaines images des

hommes et de la nature. Ils n'ont pas de jardins plus dignes d'eux que leur royaume, ni de bibliothèques plus instructives que leur peuple.

Ah! si un seul homme peut être sur la terre l'espoir du genre humain, c'est un roi de France. Il règne sur son peuple par l'affection, son peuple sur l'Europe par les mœurs, l'Europe sur le reste du monde par la puissance. Rien ne l'empêche de faire le bien quand il lui plaît. Il peut, malgré la vénalité des emplois, humilier le vice superbe, et élever l'humble vertu. Il peut encore descendre vers ses sujets, ou les faire monter vers lui. Beaucoup de rois se sont repentis d'avoir mis leur confiance dans des trésors, dans des alliés, dans des corps et dans des grands; mais aucun de s'être fié à son peuple et à Dieu. Ainsi ont régné les populaires Charles v et les saint Louis. Ainsi vous aurez régné un jour, ô Louis xvi! Vous avez, dès vos premiers pas au trône, donné des lois pour le rétablissement des mœurs; et ce qui était plus difficile, vous en avez montré l'exemple au milieu d'une cour fran-

çaise. Vous avez détruit les restes de l'esclavage féodal, adouci le sort des malheureux prisonniers ainsi que les punitions militaires et civiles, donné aux habitants de quelques provinces la liberté de répartir entre eux les impositions nationales, remis à la nation les droits de votre avénement a la couronne, assuré aux pauvres matelots une portion des fruits de la guerre, et rendu aux gens de lettres le privilége naturel de recueillir ceux de leurs veilles. Tandis que, d'une main, vous aidiez les infortunés de la nation, de l'autre, vous éleviez des statues à ses hommes célèbres dans les siècles passés, et vous secouriez les Américains opprimés. Quelques hommes sages qui vous environnent, et ce qui est encore plus puissant que leur sagesse, les charmes et la sensibilité de votre auguste épouse, vous ont rendu le chemin de la vertu facile. O grand roi! si vous marchez avec constance dans les rudes sentiers de la vertu, votre nom sera un jour invoqué par les malheureux de toutes les nations. Il présidera à leurs destinées pendant la vie même de leurs propres souverains. Ils le présenteront comme

une barrière à leurs tyrans, et comme un modèle à leurs bons rois. Il sera révéré du couchant à l'aurore, comme celui des Titus et des Antonins. Lorsqu'aucun peuple vivant ne subsistera plus, votre nom vivra encore, et fleurira d'une gloire toujours nouvelle. La majesté des siècles ajoutera à sa vénération, et la postérité la plus reculée nous enviera le bonheur d'avoir vécu sous vos lois. Je ne suis rien, Sire. J'ai pu être la victime des maux publics, et en ignorer les causes. J'ai pu parler des moyens d'y remédier, sans connaître la puissance et les ressources des grands rois. Mais si vous nous rendez meilleurs et plus heureux, les Tacites futurs étudieront, d'après vous, l'art de réformer et de gouverner les hommes dans un siècle difficile. D'autres Fénelons parleront un jour de la France sous votre règne, comme de l'heureuse Égypte sous celui de Sésostris. Pendant que vous recevrez alors sur la terre les hommages invariables des hommes, vous serez leur médiateur auprès de la Divinité, dont vous aurez été parmi nous la plus vive image. Ah! s'il était possible que nous per-

dissions le sentiment de son existence par la corruption de ceux qui nous doivent l'exemple, par le désordre de nos passions, par l'égarement de nos propres lumières, par les maux multipliés de l'humanité ; O roi ! il vous serait encore glorieux de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général. Les peuples livrés à des tyrans sans frein, se réfugieraient en foule au pied de votre trône, et viendraient chercher en vous le Dieu qu'ils n'apercevraient plus dans la nature.

FIN DES ÉTUDES DE LA NATURE.

NOTES DE L'AUTEUR.

[1] PAGE 28.

Je cite beaucoup de livres de voyages, parce que ce sont ceux que j'aime et que j'estime le plus de la littérature moderne. J'ai beaucoup voyagé, et je puis assurer que je les ai trouvés presque toujours d'accord sur les productions et les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'esprit de leur nation ou de leur parti. (Il en faut excepter un petit nombre dont le ton romancier frappe d'abord.) Tout le monde les décrie, et tout le monde les consulte. C'est chez eux que puisent sans cesse les géographes, les physiciens, les naturalistes, les navigateurs, les commerçants, les écrivains politiques, les philosophes, les compilateurs en tout genre, les historiens des nations étrangères, et même ceux de notre pays, quand ils veulent connaître la vérité.

[2] PAGE 39.

Il y a bien d'autres raisons qui motiveraient la né-

cessité d'un ministre de l'agriculture. Les canaux d'arrosage absorbés par le luxe des seigneurs, ou par le commerce des villes; les mares et les voiries qui empoisonnent les villages, et entretiennent des foyers perpétuels d'épidémies; la sûreté des grands chemins; la police de leurs auberges; les milices et les corvées des paysans; les injustices qu'ils éprouvent, sans qu'ils osent quelquefois se plaindre, lui offriraient une multitude d'établissements utiles à faire, ou d'abus à réformer. Je sais que la plupart de ces fonctions sont réparties dans divers départements; mais elles ne peuvent avoir d'harmonie et d'ensemble, que lorsqu'elles seront réunies sur une même tête.

[3] PAGE 74.

A Dieu ne plaise que je veuille exciter notre peuple à haïr les Anglais, si dignes aujourd'hui de toute notre estime! Mais comme leurs écrivains, et même leur gouvernement, se sont permis plus d'une fois de nous rendre odieux sur les théâtres de leur nation, j'ai voulu leur montrer qu'il nous était bien aisé d'user de représailles. Puisse plutôt le génie de Fénelon, dont ils font tant de cas qu'un de leurs plus aimables beaux esprits, le lord Littleton, l'a mis au-dessus de celui de Platon, réunir un jour nos cœurs et nos esprits!

4 PAGE 78.

Je voudrais aussi qu'on embarquât les femmes des marins avec leurs maris; elles empêcheraient sur les vaisseaux des désordres de plus d'un genre. D'ailleurs, elles y trouveraient beaucoup d'occupations convenables à leur sexe; telles que de préparer à manger, de laver le linge, de raccommoder les voiles, etc... Elles suppléeraient souvent aux travaux de l'équipage. Elles résistent mieux que les hommes au scorbut et à plusieurs maladies. Le projet d'embarquer des femmes paraîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ne savent pas qu'il y a au moins dix mille femmes qui naviguent sur les vaisseaux caboteurs des Hollandais, qui travaillent en bas à la manœuvre, et tiennent le gouvernail aussi bien que des hommes. Une jolie femme ferait sans doute naître des désordres dans un vaisseau français; mais des femmes de cette nature, robustes et laborieuses, sont propres, au contraire, à y détruire ceux qui n'y sont que trop fréquents.

5 PAGE 85.

On pourrait affaiblir dans la plupart des citoyens la soif de l'or et du luxe, en leur présentant un grand nombre de ces perspectives politiques. Elles font le charme des petites conditions en ce qu'elles leur of-

frent les attraits de l'infini, dont le sentiment est naturel au cœur humain, comme nous l'avons vu. C'est par elles que les artisans et les petits marchands sont attachés avec beaucoup plus de force, par de modiques profits, à leurs petits états remplis d'espérances, que les riches et les grands ne le sont à des conditions dont ils voient le terme. Il se passe dans la tête des petits, ce qui se passait dans la tête de la laitière de la fable : Avec ce lait, j'aurai des œufs ; avec ces œufs, des poussins ; avec ces poussins, des poulets ; avec des poulets, un agneau, etc....Le plaisir qu'ils éprouvent dans ces progressions sans fin, est le charme qui les soutient dans leurs travaux; et il est si réel, que lorsqu'ils viennent à faire fortune et à vivre en bourgeois aisés, leur santé s'altère, et la plupart d'entre eux finissent par mourir de mélancolie et d'ennui. Politiques modernes, rapprochez-vous donc de la nature! Ce n'est point des flûtes d'or et d'argent que se tirent les plus douces harmonies, mais de celles qui se font avec des roseaux.

6 PAGE 97.

En général, les cultivateurs sont d'honnêtes gens. Les plantes portent avec elles leur théologie. J'ai cependant rencontré un jour un moissonneur athée. Il est vrai qu'il n'avait pas pris ses opinions dans les campagnes, mais dans des livres. Il paraissait fort content de ses lumières. Je lui dis en le quittant : « Vous voilà

» bien avancé d'avoir employé les recherches de votre » raison à vous rendre misérable! »

Dans les exemples hypothétiques que je rapporte ci-dessous, il n'y a guère de mon invention que le bien que je n'ai pas fait.

7 PAGE 145.

Et comme les emploient les Sauvages. Les voyageurs sont fort étonnés lorsqu'ils voient au Pérou les monuments des anciens Incas, formés de grandes pierres irrégulières qui se joignent parfaitement. Leur construction présente d'abord deux grandes difficultés. Comment les Indiens ont-ils transporté ces grandes pierres, et comment sont-ils venus à bout de les faire accorder d'une manière si parfaite, malgré leur irrégularité? Nos savants ont d'abord supposé des machines pour les transporter, comme s'il fallait des machines plus puissantes que les bras de tout un peuple qui travaille de concert. Ils ont dit ensuite que les Indiens leur donnaient ces formes irrégulières à force de travail et d'attention. C'est se moquer du monde. Ne leur était-il pas beaucoup plus aisé de les tailler régulièrement qu'irrégulièrement? J'ai été moi-même long-temps embarrassé à me résoudre ce problème. Enfin, ayant lu dans les mémoires de don Ulloa, et aussi dans quelques autres voyageurs, qu'on trouve en plusieurs endroits du Pérou, des lits de pierre à la surface de la terre, qui sont remplis de fentes et de

crevasses, j'ai compris aussitôt l'industrie des anciens Péruviens. Ils ne faisaient autre chose que d'enlever par pièces ces lits horizontaux des carrières, et de les placer perpendiculairement, en en rapprochant les morceaux les uns des autres. Ils avaient ainsi un mur tout fait, qui ne leur coûtait rien à tailler. L'esprit naturel a des ressources très-simples et fort supérieures à celles de nos arts. Par exemple, les Sauvages du Canada n'avaient point de marmites de fer avant l'arrivée des Européens. Ils étaient venus à bout d'y suppléer, en creusant avec le feu le tronc d'un arbre. Mais comment s'y prenaient-ils pour y faire bouillir des bœufs entiers, comme ils faisaient? Je l'ai donné à deviner à plus d'un homme, soi-disant de génie, qui ne l'a su trouver. Pour moi, j'avoue que je ne pouvais pas imaginer qu'il fût possible de faire bouillir de l'eau dans des marmites de bois, qui contenaient souvent plusieurs muids. Il n'y avait cependant rien de si aisé pour les Sauvages; ils faisaient rougir des cailloux au feu, et ils les jetaient dans l'eau de la marmite, jusqu'à ce qu'elle fût bouillante. *Voyez* Champlain.

8 PAGE 147.

Les arbres sont, par leur durée, les vrais monuments des nations, et ils en sont encore le calendrier par les différents temps où ils poussent leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. Les Sauvages n'en ont point d'autre, et nos paysans mêmes s'en servent fréquem-

ment. Je rencontrai un jour, vers la fin de l'été, une jeune paysanne qui pleurait en cherchant son mouchoir qu'elle avait perdu sur le grand chemin. « Était-» il beau votre mouchoir ? lui demandai-je. — Mon-» sieur, me dit-elle, il était tout neuf; je l'avais acheté » aux féves.» J'ai pensé plus d'une fois que, si nos époques historiques, si vantées, étaient datées de celles de la nature, il n'en faudrait pas davantage pour les couvrir d'injustice et de ridicule. Si on lisait, par exemple, dans nos histoires, qu'un prince fit massacrer une partie de ses sujets, pour se rendre le ciel favorable, précisément dans la saison où son royaume était couvert de moissons; qu'on y datât nos batailles sanglantes et nos bombardements de villes, de la floraison des violettes, des premiers laitages, de la tonte des brebis: il ne faudrait pas d'autre contraste pour en rendre la lecture abominable. D'un autre côté, ces dates ajouteraient des graces immortelles aux actions des bons princes, et confondraient leurs bienfaits avec ceux du ciel.

9 PAGE 177.

Pour moi, je verrais le monument de cet homme-là, ne fût-ce qu'une tuile, avec plus de respect que les superbes mausolées qu'on a élevés en plusieurs endroits de l'Europe et de l'Amérique, à la gloire des cruels conquérants du Mexique et du Pérou. Plus d'un historien a fait leur éloge, mais la Providence divine

en a fait justice. Ils ont tous péri de mort violente, et la plupart par la main du bourreau.

10 PAGE 223.

J'attribue à ce genre de châtiment, non-seulement la corruption physique et morale des enfants, et de plusieurs ordres de moines, mais même de la nation. Vous ne sauriez faire un pas dans les rues, que vous n'entendiez les bonnes et les mères dire à leurs enfants : *Je vous fouetterai.* Je n'ai point été en Angleterre, mais j'étais persuadé que la férocité qu'on attribue aux Anglais, devait venir d'une pareille cause. J'ai ouï dire en effet, que ce genre de punition était plus cruel et plus fréquent chez eux que chez nous. Voyez ce que disent à ce sujet les illustres auteurs du *Spectateur*, ouvrage qui a, sans contredit, contribué à adoucir leurs mœurs et les nôtres. Ils reprochent à la noblesse anglaise, de permettre qu'on imprime ce caractère d'infamie à ses enfants. Voyez les lettres LI et LII du tome septième. Voici comment se termine la LIe : « Je ne voudrais pas qu'on inférât de ce que » je viens de dire, que nos savants, tant d'église que » de robe, qui ont été fouettés à l'école, ne sont pas » des hommes d'un caractère noble et généreux; mais » je suis bien sûr que leur caractère serait plus généreux » et plus noble, s'ils n'avaient jamais souffert une pa- » reille infamie. »

Le gouvernement doit proscrire ce genre de châti-

ment, non-seulement dans les écoles publiques, comme a fait la Russie, mais dans les couvents, sur les vaisseaux, chez les particuliers, dans les pensions; il corrompt à-la-fois les pères, les mères, les précepteurs et les enfants. J'en pourrais citer des réactions terribles, si la pudeur me le permettait. N'est-il pas bien étonnant que des hommes, au demeurant bien composés à l'extérieur, posent pour base d'une éducation chrétienne la douceur, l'humanité, la chasteté; et punissent les timides et innocents enfants du plus cruel et du plus obscène de tous les supplices? Nos gens de lettres, qui ont réformé tant d'abus depuis un siècle, n'ont pas attaqué celui-ci comme il le mérite; ils ne s'occupent pas assez des malheurs de la génération future. Ce serait une question de droit intéressante à traiter, savoir, si l'état peut laisser le droit d'infliger l'infamie, à des hommes qui n'ont pas droit de vie et de mort. Il est certain que l'infamie d'un citoyen a des réactions plus dangereuses sur la société, que sa propre mort. Ce n'est rien, dit-on, ce ne sont que des enfants; mais c'est parce que ce sont des enfants, que toute ame généreuse doit les protéger, et parce que tout enfant misérable devient un homme méchant.

Au reste, il s'en faut bien que ce que j'ai dit sur les maîtres en général, ait été dans l'intention de les rendre odieux. Je veux les avertir seulement que ces châtiments, dont ils ont emprunté l'usage des Grecs corrompus du Bas-Empire, influent beaucoup plus qu'ils ne pensent sur la haine que leur porte, ainsi qu'aux autres ministres de la religion, tant moines

qu'ecclésiastiques, le peuple plus éclairé qu'autrefois. Dans le fond, les maîtres traitent leurs élèves comme ils ont été traités eux-mêmes. Ce sont des malheureux qui forment d'autres malheureux, souvent sans s'en douter. Tout ce que je prétends établir ici, c'est que l'homme a été abandonné à sa propre providence; que tous les maux qu'il fait à ses semblables rejaillissent sur lui tôt ou tard. Cette réaction est le seul contre-poids qui puisse le ramener à l'humanité. Toutes les sciences sont encore dans l'enfance; mais celle de rendre les hommes heureux n'est pas encore au jour, même à la Chine, dont la politique est si supérieure à la nôtre.

[11] PAGE 235.

Il y a un grand caractère dans les ouvrages de la Divinité. Non-seulement ils sont parfaits, mais ils vont toujours en croissant de perfection. Nous avons dit quelque chose de cette loi, en parlant des harmonies des plantes. Un jeune plant vaut mieux que la graine qui l'a produit; un arbre en fleurs et en fruits, mieux qu'un jeune plant; enfin, un arbre n'est jamais plus beau que quand, devenu vieux, il est entouré d'une forêt de jeunes arbres sortis de ses semences. Il en est de même de l'homme. L'état d'un embryon vaut mieux que celui du néant; celui de l'enfance, que l'état d'embryon. L'adolescence est préférable à l'enfance, et la jeunesse, saison des amours, l'emporte sur l'adolescence. L'homme dans l'âge viril, chef d'une famille, est préférable à un jeune homme.

La vieillesse qui l'entoure d'une postérité nombreuse, qui, par son expérience, l'admet aux conseils des nations, qui ne suspend en lui l'empire des passions que pour donner plus de pouvoir à celui de sa raison; la vieillesse qui semble le mettre au rang des dieux, par les espérances multipliées que lui ont données l'exercice de la vertu et les lois de la Providence, vaut mieux que tous les âges de la vie. Je voudrais qu'il en fût ainsi de l'âge de la France, et que le siècle de Louis XVI surpassât en bonheur tous ceux qui l'ont précédé.

[12] PAGE 260.

Les maîtres en fait d'armes disent que leur art développe le corps, et apprend à marcher. Autant en disent du leur les maîtres à danser. La preuve qu'ils se trompent, c'est qu'on les connaît d'abord les uns et les autres à l'affectation de leur démarche. Un citoyen ne doit avoir ni l'attitude ni les mouvements d'un gladiateur ou d'un sybarite. Mais si l'art de l'escrime est nécessaire, on devrait permettre le duel publiquement, afin de tirer les honnêtes gens de la cruelle alternative de se déshonorer également en manquant aux lois de l'état et de la religion, ou en les observant. En vérité, les méchants sont parmi nous bien à leur aise.

[13] PAGE 261.

Je suis persuadé que si ce plan d'éducation, tout

informe qu'il est, était adopté, un des plus grands obstacles à la refonte universelle de notre savoir et de nos mœurs, ne serait, ni les régents, ni les institutions collégiales, ni les priviléges de l'université, ni les bonnets de docteur. Ce seraient les marchands de papier, qui verraient tomber par-là une de leurs plus grandes branches de commerce. Il y aurait pour les priviléges des maîtres, d'heureuses et de glorieuses compensations; mais une objection d'argent, dans ce siècle vénal, me semble sans réponse.

14 PAGE 281.

Il est digne de remarque, que la plupart des noms des objets de la nature, de la morale et de la métaphysique, sont féminins, sur-tout dans la langue française. Il serait assez curieux de rechercher si les noms masculins ont été donnés par les femmes, et les noms féminins par les hommes, aux choses qui servent plus particulièrement aux usages de chaque sexe; ou si les premiers ont été faits du genre masculin, parce qu'ils présentaient des caractères de force et de puissance, et les seconds du genre féminin, parce qu'ils offraient des caractères de graces et d'agréments. Je crois que les hommes ayant nommé en général les objets de la nature, leur ont prodigué les noms féminins, par ce penchant secret qui les attire vers le sexe : c'est ce qu'on peut remarquer aux noms que portent les constellations célestes, les quatre

parties du monde, la plupart des fleuves, des royaumes, des fruits, des arbres, des vertus, etc.

15 PAGE 294.

Au fond, ce serait bien peu de chose, sans doute; mais quelque solitaire que soit aujourd'hui ma vie, elle a été mêlée à de grandes révolutions. J'ai donné, à l'occasion de la Pologne, un mémoire fort détaillé au bureau des Affaires étrangères, où je prédisais son partage par ses voisins, plusieurs années avant qu'il ait été effectué. Je me suis trompé seulement, en ce que j'avais compté que les puissances co-partageantes la prendraient tout entière; et je m'étonne encore de ce qu'elles ne l'ont pas fait. Au reste, ce mémoire n'a été utile ni à ce pays, ni à moi-même, quoique j'y eusse couru de grands risques, en me jetant, au sortir du service de Russie, dans le parti des républicains polonais, que la France et l'Autriche protégeaient. J'y fus fait prisonnier en 1765, lorsque j'allais, avec l'agrément de l'ambassadeur de l'Empire et du ministre de France à Varsovie, me jeter dans l'armée du prince Radziwil. Ce malheur m'arriva à trois milles de Varsovie, par l'indiscrétion de mon guide. Je fus ramené dans cette ville, mis en prison, et menacé d'être livré aux Russes, du service desquels je sortais, si je n'avouais que l'ambassadeur de Vienne et le ministre de France avaient concouru à me faire faire cette démarche. Quoique j'eusse tout à redouter de la part des

Russes, et que j'eusse pu envelopper dans ma disgrace deux personnes illustres par leurs emplois, et la rendre, par conséquent, plus éclatante, je persistai à la prendre entièrement sur mon compte. Je disculpai aussi de mon mieux mon guide, à qui j'avais donné le temps de brûler les lettres dont il était porteur, en m'opposant, le pistolet à la main, aux hullans, qui vinrent nous surprendre la nuit dans la maison de poste où nous fîmes notre premier campement, au milieu des bois. Je n'ai eu aucune sorte de récompense pour ces deux genres de service, qui m'ont coûté beaucoup de temps et d'argent. Il n'y a pas même long-temps que j'étais encore redevable d'une partie des frais de mon voyage à M. Hennin, mon ami, qui était alors ministre de France à Varsovie, qui est aujourd'hui premier commis des Affaires étrangères à Versailles, et qui s'est donné, à ce sujet, bien des peines inutiles. Sans doute, si M. le comte de Vergennes eût été dans ce temps-là ministre des Affaires étrangères, j'eusse été convenablement récompensé, puisqu'il m'a accordé quelques légères gratifications. Cependant, je suis encore redevable, à cette occasion, de plus de quatre mille livres à plusieurs amis en Russie, en Pologne et en Allemagne.

Je n'ai pas été plus heureux à l'Ile-de-France, où j'ai été envoyé capitaine-ingénieur de la colonie, car j'ai d'abord été persécuté par les ingénieurs ordinaires qui y étaient, parce que je n'étais pas de leur corps. On m'avait fait passer dans ce pays pour y faire fortune; et je m'y serais considérablement endetté, si

je n'y avais pas vécu d'herbes. Je ne parlerai pas de tous les maux particuliers que j'y ai éprouvés. Je dirai seulement que je cherchai à m'en distraire, en m'occupant de ceux qui affligeaient l'île en général. C'est dans la seule vue d'y remédier, que je publiai, à mon retour en 1773, mon Voyage de l'Ile-de-France. Je crus d'abord rendre un service essentiel à ma patrie, en faisant voir que cette île que l'on remplissait de troupes, n'était propre en aucune manière à être l'entrepôt ni la citadelle de notre commerce des Indes, dont elle est éloignée de quinze cents lieues. Ce que j'ai prouvé même par les événements des guerres précédentes, où Pondichéry nous a été toujours enlevé, quoique l'Ile-de-France fût pleine de soldats. La guerre dernière a confirmé de nouveau la vérité de mes observations. Pour ces services, ainsi que pour plusieurs autres, je n'ai reçu d'autres récompenses que des persécutions indirectes, et des calomnies de la part des habitants de cette île, à qui j'ai reproché leur barbarie pour leurs esclaves. Je n'ai pas même été dédommagé suffisamment d'une espèce de naufrage que j'éprouvai à mon retour à l'île de Bourbon, ni de la modicité de mes appointements, qui n'allaient pas à la moitié de ceux des ingénieurs ordinaires de mon grade. Je suis bien sûr que sous un ministre de la marine, aussi éclairé et aussi équitable que M. le maréchal de Castries, j'aurais recueilli quelques fruits de mes veilles et de mes services.

16 PAGE 300.

A Dieu ne plaise que je veuille parler des véritables religieux! Quand ils n'auraient d'autre mérite dans cette vie que de la passer sans faire de mal, ils seraient respectables aux yeux même de l'incrédulité. Il ne s'agit point ici des hommes vraiment pieux, qui ont quitté le monde pour embrasser, sans obstacle, l'esprit de la religion; mais de ceux qui se revêtent d'un habit consacré par la religion, pour se procurer des richesses et des honneurs dans le monde; de ceux contre lesquels saint Jérôme a tant crié en vain, et qui ont vérifié sa prophétie dans la Palestine et dans l'Égypte, en décréditant la religion par leurs mœurs, leur avarice, et leur ambition.

17 PAGE 302.

On a beau comparer Bossuet et Fénelon : je ne suis pas capable d'apprécier leur mérite; mais le second me paraît bien préférable à son rival. Il a rempli, ce me semble, les deux points de la loi : IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

On ne sera pas fâché de savoir ce que pensait à son sujet Jean-Jacques Rousseau. Un jour étant allé, avec lui, me promener au mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous

formâmes le projet de demander à dîner à ses ermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église. Jean-Jacques Rousseau me proposa d'y entrer, et d'y faire notre prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, J.-J. me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'ame. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre. »

Ayant trouvé, il y a quelque temps, sur le Pont-Neuf, une de ces petites urnes de trois ou quatre sous, que vendent les Italiens dans les rues, l'idée me vint d'en ériger dans ma solitude un monument à la mémoire de J.-J. et de Fénelon, à la manière de ceux que les Chinois élèvent à celle de Confucius. Comme il y a deux petits écussons sur cette urne, j'écrivis sur l'un ces mots, J.-J. Rousseau ; et sur l'autre, F. Fénelon. Je la posai ensuite à six pieds de hauteur dans un angle de mon cabinet, et je plaçai auprès d'elle cette inscription :

D. M.

A la gloire durable et pure
De ceux dont le génie éclaira les vertus,
Combattit à-la-fois l'erreur et les abus,
Et tenta d'amener leur siècle à la nature.
Aux Jean-Jacques Rousseaux, aux François Fénelons
J'ai dédié ce monument d'argile,
Que j'ai consacré par leurs noms,
Plus augustes que ceux de César et d'Achille.
Ils ne sont point fameux par nos malheurs :
Ils n'ont point, pauvres laboureurs,
Ravi vos bœufs, ni vos javelles;
Bergères, vos amants; nourrissons, vos mamelles;
Rois, les états où vous régnez :
Mais vous les comblerez de gloire,
Si vous donnez à leur mémoire
Les pleurs qu'ils vous ont épargnés.

FIN DES NOTES DES ÉTUDES.

EXPLICATION DES FIGURES.

FRONTISPICE.

PLANCHE 1ere.

Le frontispice représente une solitude dans les montagnes de l'île de Samos. On a tâché, malgré la petitesse du champ, d'y exprimer quelques harmonies élémentaires particulières aux îles et aux montagnes élevées. Des tourbillons de sable formés par les vents sur les rivages de l'île, et des nuages pompés par le soleil au sein de la mer, se dirigent vers les sommets des montagnes qui les arrêtent par leurs attractions fossiles et hydrauliques. On voit sur le devant du paysage quelques arbres qui se plaisent dans les latitudes froides et humides, entre autres, le sapin et le bouleau. Ces deux genres d'arbres que l'on y rencontre presque toujours ensemble, présentent differents contrastes dans leurs couleurs, leurs formes, leurs ports, et dans les animaux qu'ils nourrissent. Le sapin élève dans les airs sa pyramide aux feuilles roides, filiformes, et d'une verdure sombre; et le bouleau lui oppose sa masse en forme de pyramide renversée, aux feuilles mobiles, arrondies, et d'une verdure ten-

dre. Des écureuils se jouent dans les rameaux du sapin, et la femelle d'un coq de bruyère fait son nid dans la mousse qui couvre ses racines. Au contraire, des castors ont construit leurs loges au pied du bouleau; et un oiseau de l'espèce de ceux qui mangent des bourgeons, voltige autour de ses branches. Le sapin porte son quadrupède dans ses rameaux, et le bouleau nourrit le sien sur ses racines. Les habitudes de leurs oiseaux sont également opposées. Cependant, il y a entre tous ces animaux la plus grande harmonie. Un chien regarde paisiblement leurs occupations, et exprime, par le repos de son attitude, la paix profonde qui règne parmi les habitants de ce désert.

A l'entrée d'une grotte pratiquée dans les flancs de la montagne, on voit un homme occupé à sculpter une statue de Minerve dans le tronc d'un arbre. La figure de cette déesse, symbole de la sagesse divine, et la matière dont elle est faite, caractérisent ici l'intelligence suprême qui se manifeste dans l'harmonie des végétaux. Ce philosophe est Philoclès. *

HÉMISPHÈRE ATLANTIQUE.

PLANCHE IIe, TOME Ier, PAGE 248.

On voit l'hémisphère Atlantique avec ses sour es,

* Voyez son histoire dans Télémaque, liv. XIII et XIV.

ses glaces, son canal, ses courants et ses marées dans les mois de janvier et de février.

Quoique je sois obligé de répéter ici quelques observations que j'ai déjà placées dans le texte, je vais y en joindre quelques autres, dignes, j'ose dire, de toute l'attention du lecteur.

Observez d'abord que le globe de la terre n'est pas figuré ici à la manière des géographes, qui le représentent en creux dans leurs mappemondes, afin d'en faire apercevoir les parties fuyantes sur une grande échelle. Leur projection nous donne une idée fausse de la terre, en nous montrant les parties fuyantes de sa circonférence comme les plus larges, et au contraire, les parties saillantes du milieu, comme les plus étroites. Ce n'est point un globe convexe qu'ils nous présentent, c'est un globe concave. On l'a figuré ici tel qu'on l'apercevrait dans le ciel, du côté de l'océan Atlantique et dans notre hiver.

On y distingue les sources de l'océan Atlantique, qui sortent l'été du pôle nord ; son canal, formé par les parties saillantes et rentrantes des deux continents, et son embouchure comprise entre le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance, par laquelle cet océan se décharge, pendant l'été, dans la mer des Indes.

Le côté opposé de cet hémisphère, quoique encore peu connu, présenterait, ainsi que celui-ci, un canal fluviatile avec tous les mêmes accessoires, sources, glaces, courants et marées, formé, non pas par des continents, mais par des projections d'îles et

de hauts-fonds qui dirigent, pendant notre hiver, dans la mer des Indes, le cours des effusions polaires australes. Quelque intéressantes que soient ces nouvelles projections du globe, il ne m'a pas été possible de faire les frais nécessaires pour les faire graver ; car il eût été encore convenable de présenter l'un et l'autre hémisphère dans son été et dans son hiver, afin qu'on pût voir leurs différents courants dans chaque saison ; et de montrer les pôles mêmes à vue d'oiseau, aussi en hiver et en été, afin de présenter l'étendue des coupoles de glaces qui les couvrent, et les courants qui en sortent dans les diverses saisons de l'année. Ces différentes coupes eussent exigé au moins huit planches d'une échelle plus grande que celle-ci, pour développer sensiblement les harmonies de cette seule partie de mes Études de la nature. D'ailleurs cette augmentation des cartes eût entraîné des mémoires plus détaillés sur les distributions du globe, dont je n'ai voulu parler dans cet ouvrage qu'en hors-d'œuvre.

Le simple aspect de l'hémisphère Atlantique, aux mois de janvier et de février, suffira pour l'intelligence de ce que nous avons dit sur les glaces polaires et sur leurs effusions périodiques. Nous parlerons successivement de ses sources, de ses glaces, de son canal, de ses courants, de ses marées, et même de son embouchure.

Les sources de l'océan Atlantique sont, en été, au pôle septentrional. Elles sont situées dans la mer Baltique, les baies d'Hudson et de Baffin, au détroit de Waigats, etc. On peut remarquer sur un globe en

relief, que ces sources, qui forment la naissance du canal Atlantique, tournent autour du pôle, en formant le limaçon, à-peu-près comme celles d'une rivière serpentent autour de la montagne d'où elles descendent; en sorte qu'elles rassemblent, dans cette partie, toutes les décharges des fleuves du Nord, et qu'elles en portent les eaux dans l'océan Atlantique. Je présume de là qu'il y a à proportion bien moins d'effusions polaires dans la partie de la mer du Sud qui lui est opposée. Nous verrons encore que la nature a fait ressortir au canal Atlantique, les extrémités des deux courants généraux des pôles, qui viennent y aboutir après avoir fait le tour du globe; et c'est par opposition aux sources dont ces courants partent, que je donne aux extrémités de leurs cours le nom d'embouchure. Ne nous occupons maintenant que de leurs sources. On conçoit que les eaux de ces sources doivent couler vers la Ligne, où elles vont remplacer celles que le soleil y évapore chaque jour; mais elles ont de plus une élévation qui facilite leur cours. Non-seulement les glaces d'où elles sortent, sont fort élevées sur l'hémisphère; mais les pôles ont eux-mêmes une élévation de sol qui est considérable. Je m'appuie dans cette assertion, en premier lieu, des observations de Tycho-Brahé et de Kepler, qui ont vu l'ombre de la terre ovale sur les pôles, dans des éclipses centrales de lune, et de l'autorité de Cassini, qui donne cinquante lieues de plus à l'axe de la terre qu'à ses diamètres. En second lieu, j'ai pour moi des expériences authentiques, recueillies par l'Académie

des Sciences, et dont on n'a plus parlé dès que l'opinion de l'aplatissement de la terre aux pôles a prévalu. Par exemple, on sait qu'à mesure qu'on s'élève sur une montagne, le mercure baisse dans le baromètre : or, le mercure baisse dans le baromètre à mesure qu'on avance vers le nord. Il descend dans nos climats d'environ une ligne, si on s'élève à onze toises. Suivant l'Histoire de l'Académie des Sciences (1712, page 4), le poids d'une ligne de mercure y équivaut à Paris, à 10 toises 5 pieds, tandis qu'il ne faut s'élever en Suède, qu'à 10 toises un pied 6 pouces 4 lignes, pour le faire baisser d'une ligne. L'atmosphère de Suède a donc moins de hauteur que celle de Paris, et par conséquent le terrain de Suède est plus élevé.

On peut encore joindre à ces observations celles des navigateurs du Nord, qui ont vu le soleil d'autant plus élevé sur l'horizon, qu'ils se sont plus approchés du pôle. On ne peut attribuer ces effets d'optique aux simples lois de la réfraction de l'atmosphère. Selon l'académicien Bouguer, * « La réfraction élève les » astres en apparence ; et on sait par une infinité d'ob- » servations certaines, que lorsqu'ils nous paraissent à » l'horizon, ils sont réellement 33 ou 34 minutes au- » dessous.... Dans les régions où l'air est plus dense, » les réfractions doivent y être un peu plus fortes ; et » elles sont aussi, toutes choses d'ailleurs égales, un » peu plus grandes en hiver qu'en été. On peut, dans

* Traité de la Navigation, liv. IV, chap. III, sect. III.

» l'usage de la navigation, n'avoir point d'égard à cette » différence, et se servir toujours de la petite table » qu'on voit ici à côté.» En effet, on voit dans cet endroit de son livre, une petite table où il place la plus grande réfraction du soleil à l'horizon, à 34 minutes pour tous les climats du monde. Mais comment est-il arrivé que Barents ait vu le soleil sur l'horizon de la Nouvelle-Zemble, le 24 janvier, dans le signe du Verseau, par les 5 degrés 25 minutes, tandis qu'il aurait dû y être par les 16 degrés 27 minutes, pour être aperçu par les 76 degrés de latitude septentrionale où se trouvait Barents ? La réfraction du soleil sur l'horizon, était donc de près de 2 degrés et demi, c'est-à-dire plus de quatre fois aussi grande que Bouguer ne la suppose, puisqu'il ne lui donne que 34 minutes à-peu-près pour tous les climats. A la vérité, Barents fut fort étonné de voir le soleil quinze jours plus tôt qu'il ne l'attendait, et il ne s'assura bien positivement qu'il était au 24 janvier, qu'en observant, cette même nuit, la conjonction de la lune et de Jupiter, annoncée pour Venise à une heure après minuit, dans les éphémérides de Joseph Scala, et qui eut lieu pour la Nouvelle-Zemble, cette même nuit, à six heures du matin, dans le signe du Taureau; ce qui lui donna à-la-fois la longitude de sa hutte dans la Nouvelle-Zemble, et la certitude qu'il était au 24 janvier. Une réfraction de 2 degrés et demi, est certainement bien considérable. On peut, ce me semble, en attribuer la moitié à l'élévation apparente du soleil, dans l'atmosphère très-réfractaire de la Nou-

velle-Zemble, et l'autre moitié à l'élévation réelle de l'observateur sur l'horizon du pôle. Ainsi, Barents aperçut de la Nouvelle-Zemble le soleil à l'équateur, comme un homme le voit plus tôt du sommet d'une montagne que de sa base. C'est d'ailleurs, un principe, sans exception, des lois harmoniques de l'univers, que la nature ne se propose aucune fin, qu'elle n'y fasse concourir tous les éléments à-la-fois. Nous en avons montré un grand nombre de preuves dans le cours de cet Ouvrage. Ainsi la nature, ayant voulu dédommager les pôles de l'absence du soleil, fait passer la lune vers le pôle que le soleil abandonne; elle cristallise et réduit en neiges brillantes les eaux qui le couvrent; elle rend son atmosphère plus réfractaire, afin de lui enlever plus tard et de lui rendre plus tôt la présence du soleil : on en doit conclure encore qu'elle a allongé les pôles mêmes de la terre, afin de les faire participer plus long-temps aux influences de l'astre du jour.

A la vérité, des académiciens célèbres ont posé pour principe fondamental, que la terre était aplatie aux pôles. Voici ce que dit à ce sujet le même académicien que nous venons de citer, qui fut employé avec eux à mesurer, près de l'équateur, un degré du méridien, qu'ils trouvèrent de 56,748 toises : « Mais, dit-il, ce qui est bien digne d'attention, les » degrés terrestres ne se sont pas trouvés de même lon- » gueur dans les autres régions où on a fait des opé- » rations semblables, et la différence est trop grande » pour qu'on puisse l'attribuer aux erreurs inévitables

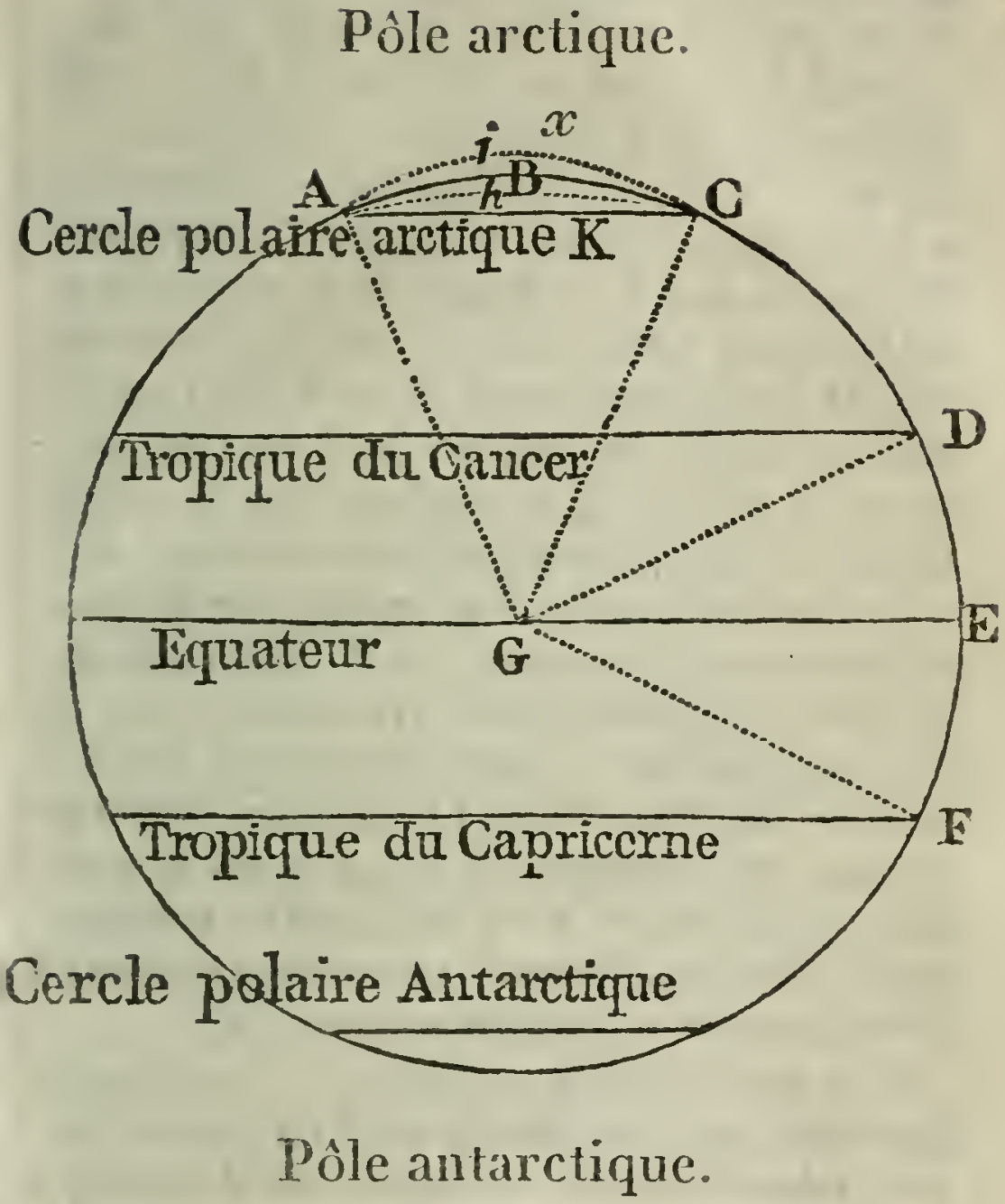
» des observations. Le degré sous le cercle polaire, » s'est trouvé de 57,422 toises. Ainsi, il faut absolument » que la terre ne soit pas parfaitement ronde, et qu'elle » soit plus haute vers l'équateur que vers les pôles, con- » formément à ce que nous indiquent d'autres expé- » riences, dont il n'est pas nécessaire de parler ici. » La courbure de la terre est plus subite vers l'équa- » teur, dans le sens nord et sud, puisque les degrés y » sont plus petits : et la terre au contraire est plus plate » vers les pôles, puisque les degrés y sont plus grands. *»

J'avoue que je tire une conséquence tout-à-fait contraire des observations de ces académiciens. Je conclus que la terre est allongée aux pôles, précisément parce que les degrés du méridien y sont plus grands que sous l'équateur. Voici ma démonstration. Si on plaçait un degré du méridien au cercle polaire sur un degré du même méridien à l'équateur, le premier degré qui est de 57,422 toises, surpasserait le second qui est de 56,748 t. de 674 toises, d'après les opérations des académiciens. Par conséquent, si on mettait l'arc entier du méridien qui couronne le cercle polaire, et qui est de 47 degrés, sur un arc de 47 degrés du même méridien près de l'équateur, il y produirait un renflement considérable, puisque ses degrés sont plus grands. Cet arc polaire du méridien ne pourrait pas s'étendre en longueur sur l'arc équinoxial du même méridien, puisqu'il a le même nombre de degrés, et par conséquent une corde de la même éten-

* Bouguer, Traité de la Navigation, liv. II, chap XIV art. XXIX.

due. S'il s'étendait en longueur, en surpassant le second de 674 toises par degré, il est évident qu'il sortirait, à l'extrémité de ses 47 degrés, de la circonférence de la terre, qu'il n'appartiendrait plus au cercle où il est tracé, et qu'il formerait, en le plaçant sur un des pôles, une espèce de champignon aplati, qui déborderait le globe tout autour. Pour rendre la chose encore plus sensible, supposons toujours que le profil de la terre aux pôles, soit un arc de cercle de 47 degrés. N'est-il pas vrai que si vous tracez une courbe au dedans de cet arc, comme font les académiciens qui aplatissent la terre aux pôles, elle sera moins grande que cet arc, puisqu'elle y sera contenue; et que plus cette courbe sera aplatie, moins elle sera grande, puisqu'elle approchera de plus en plus de la corde de cet arc, c'est-à-dire, de la ligne droite? Par conséquent, les 47 degrés ou partitions de cette courbe intérieure, seront, chacun en particulier, comme ils le sont ensemble, plus petits que les 47 degrés de l'arc de cercle environnant. Mais, puisque les degrés de la courbe polaire sont au contraire plus grands que ceux d'un arc de cercle, il faut que la courbe entière soit aussi plus étendue qu'un arc de cercle; or, elle ne peut être plus étendue qu'en la supposant plus renflée, et circonscrite à cet arc; par conséquent, la courbe polaire forme une ellipse allongée.

J'ai fait graver ici une figure du globe, pour rendre l'erreur de nos astronomes sensible aux yeux.



Soit x l'arc inconnu du méridien compris au-dessus du cercle polaire arctique AKC, et soit DEF l'arc du même méridien compris entre les tropiques. Ces deux arcs sont, comme l'on sait, chacun de 47 degrés. Mais, quoiqu'ils aient chacun un angle de la même ouver-

ture AGC et DGF, ils n'ont pas chacun un arc du même développement : car, suivant nos astronomes, un degré du méridien au cercle polaire est plus grand de 674 toises qu'un degré du même méridien près de l'équateur. Il s'ensuit donc que l'arc polaire inconnu x de 47 degrés, surpasse en étendue l'arc équinoxial DEF qui est aussi de 47 degrés, de 47 fois 674 toises, qui équivalent à 31,678 toises, ou à douze lieues deux tiers. Or il s'agit maintenant de savoir si cet arc polaire inconnu x, est renfermé au dedans du cercle comme A h C, ou s'il se confond avec lui comme ABC, ou s'il sort de sa circonférence comme A i C.

L'arc polaire inconnu x ne peut pas être renfermé au dedans du globe comme A h C, ainsi que le prétendent nos astronomes qui l'y supposent aplati; car s'il y était renfermé, il serait évidemment plus petit que l'arc sphérique ABC qui l'environne, suivant cet axiome, que le contenu est plus petit que le contenant: et plus cet arc A h C serait aplati, et moins il aurait d'étendue, puisqu'il approcherait de plus en plus de sa corde ou de la ligne droite A K C.

D'un autre côté, cet arc polaire x ne peut pas se confondre avec l'arc sphérique A B C, puisqu'il surpasse celui-ci de douze lieues deux tiers. Il appartient donc à une courbe qui sort de la circonférence du globe, telle que A i C. Donc le globe de la terre est allongé aux pôles, puisque les degrés y sont plus grands qu'à l'équateur. Donc nos astronomes se sont trompés en concluant de la grandeur de ces degrés, qu'il y était aplati.

Je terminerai cette démonstration par une image plus triviale, mais aussi sensible. Si vous divisiez les deux circonférences d'un œuf en largeur et en longueur, chacune en 360 degrés, concluriez-vous que cet œuf serait aplati vers ses extrémités, parce que les degrés de sa circonférence en longueur, seraient plus grands que les degrés de sa circonférence en largeur? Ce qu'il y a de singulier, c'est que les académiciens se servent à-peu-près de la même figure, pour tirer des résultats contraires. Ils représentent le globe de la terre comme un fromage de Hollande. Ils supposent que le globe est fort élevé sur l'équateur. «La courbure de la terre, dit Bouguer (*ubi suprà*), »est plus subite vers l'équateur dans le sens nord et »sud, puisque les degrés y sont plus petits; et la terre »au contraire est plus plate vers les pôles, puisque »les degrés y sont plus grands. On croyait que l'é»quateur n'était distingué que par la plus grande ra»pidité du mouvement qui se fait en vingt-quatre »heures; mais il est marqué d'une manière bien plus »réelle par une élévation continue, qui doit être d'en»viron six lieues marines et demie tout autour de la »terre, et par-tout à une égale distance des deux »pôles.»

Nous venons de voir l'étrange conséquence qui résulte à-la-fois de l'aplatissement de la terre aux pôles, et de la grandeur des degrés du méridien dans cette partie, qui donne nécessairement au cercle polaire une saillie hors de sa circonférence : celles qu'on peut tirer de l'élévation et de la courbure plus subite

de l'équateur, ne seraient pas moins extraordinaires. C'est que, si l'une et l'autre existaient, il n'y aurait point de mers sous l'équateur, parce qu'elles seraient alors déterminées, par l'élévation de six lieues et demie, et par la courbure plus subite de cette partie de la terre, à s'en éloigner; et par la pesanteur, à s'écouler vers les pôles aplatis, plus voisins du centre, et à y rétablir le segment sphérique que les académiciens en retranchent. Ainsi, dans cette hypothèse, les mers couvriraient les pôles et y seraient d'une grande profondeur, tandis qu'il n'y aurait que des continents très-élevés sous la Ligne. Or la géographie démontre le contraire; car c'est dans le voisinage de la Ligne que se trouvent les plus grandes mers, et quantité de terres qui ne sont qu'à leur niveau; et, au contraire, les terres élevées et les hauts-fonds de la mer sont très-fréquents, sur-tout vers le pôle septentrional.

Parlons maintenant des glaces polaires. Quoiqu'elles soient représentées ici précisément dans les parties fuyantes et les moins visibles du globe, il est aisé de juger de leur étendue considérable par l'arc du méridien qui les embrasse. Au pôle austral, où elles sont en moindre quantité, puisqu'elles y ont éprouvé toutes les ardeurs de l'été de cet hémisphère, elles s'étendent encore depuis ce pôle jusqu'au 70e degré sud au moins. Elles y forment donc une coupole d'un arc de plus de 40 degrés, qui, à vingt-cinq lieues au moins le degré (puisque les degrés dans cette partie sont plus grands que vers l'équateur, suivant les expériences

des académiciens), donne une amplitude de plus de mille vingt lieues, ou une circonférence de plus de trois mille. On ne peut douter de ces dimensions, car elles sont prises d'après les dernières expériences du capitaine Cook, qui en a fait le tour, au milieu de leur été. Les glaces du pôle nord sont beaucoup plus étendues, parce qu'elles sont représentées dans leur hiver. On a exprimé aux unes et aux autres une crête de vingt-cinq lieues environ d'élévation aux pôles. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit sur les hauteurs de celles qu'on trouve flottantes aux extrémités de leurs coupoles, qui ont jusqu'à douze et quinze cents pieds d'élévation. J'avais envie de faire représenter autour de ces glaces une espèce d'auréole ou aurore boréale, qui aurait fait sentir leur étendue circulaire, et eût ajouté à l'effet pittoresque du globe, en rendant ses pôles rayonnants; car le pôle austral a aussi des aurores nocturnes, ainsi que Cook l'a observé; et il paraît que ces aurores doivent leur origine aux glaces. Mais M. Moreau le jeune, qui a dessiné les planches de cet ouvrage, et particulièrement celle-ci, avec toute l'intelligence et la complaisance qui lui sont propres, m'a fait sentir qu'il n'y avait pas assez de champ dans la carte. Il a d'ailleurs rendu ces glaces polaires assez lumineuses pour les faire distinguer, sans faire disparaître les contours des îles et des continents qu'elles couvrent.

Quant au canal Atlantique, on y reconnaît évidemment les parties saillantes et rentrantes des deux continents, en correspondance les unes avec les autres.

Si vous y joignez la sinuosité de sa source au nord, qui semble tourner en limaçon autour de notre pôle, et son embouchure large et divergente, formée par le cap Horn, d'une part, et par le cap de Bonne-Espérance, de l'autre, par laquelle il se décharge pendant six mois dans l'océan Indien, comme nous l'allons voir; vous y reconnaîtrez toutes les proportions d'un canal fluviatile. Quant à sa pente, à partir du pôle pour se rendre jusque dans la mer du Sud, par le cap de Bonne-Espérance, je la crois, comme je l'ai dit dans le texte, à-peu-près la même que celle du cours de l'Amazone.

Considérons maintenant le cours des effusions polaires, produites par l'action du soleil sur les glaces des pôles. Il sort, chaque année, un courant général de celui que le soleil échauffe; et comme le soleil les visite alternativement, il s'ensuit qu'il y a deux courants généraux opposés, qui communiquent aux mers leurs mouvements de circulation, et qui sont connus aux Indes sous le nom de moussons orientale et occidentale, ou d'hiver et d'été.

Ceci posé, examinons les effusions du pôle austral, qui est représenté ici dans son été. Le courant général qui en sort, se divise en deux branches, dont l'une s'engage dans l'océan Atlantique, et pénètre jusqu'à son extrémité septentrionale. Lorsque cette branche vient à passer entre la partie saillante de l'Afrique et de l'Amérique, comme elle se trouve resserrée en passant d'un espace plus large dans un plus étroit, elle forme sur leurs côtes deux contre-courants ou re-

mous qui vont en sens contraire. L'un de ces contre-courants va à l'est le long des côtes de Guinée, jusqu'au quatrième degré sud, suivant le témoignage de Dampier. L'autre part du cap Saint-Augustin, va au sud-ouest le long des côtes du Brésil, jusqu'au détroit de Le Maire inclusivement. Cet effet est la suite d'une loi hydraulique dont les effets sont communs; c'est que toutes les fois qu'un courant passe d'un canal large dans un plus étroit, il forme sur ses côtés deux contre-courants. C'est ce qu'on peut vérifier dans le cours des ruisseaux, au passage de l'eau d'une rivière sous les arches près de la tête d'un pont, etc. Ainsi, le courant porte à l'est le long des côtes de Guinée, et au sud-ouest le long des côtes du Brésil, dans l'été du pôle austral. Mais au milieu de l'océan Atlantique, et au delà du détroit des deux continents, il porte au nord dans tout son cours, et s'avance jusqu'aux extrémités septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, en nous apportant, deux fois par jour, le long de nos côtes, les marées du midi, qui sont des effusions semi-journalières des deux côtés du pôle austral.

L'autre branche qui part du pôle austral, prend à l'ouest du cap Horn, s'engage dans la mer du Sud, produit dans la mer des Indes la mousson de l'est, qui arrive aux Indes dans notre hiver; et après avoir fait le tour du globe par l'occident, vient à l'orient se réunir, par le cap de Bonne-Espérance, au courant général qui entre dans l'océan Atlantique. On peut suivre en partie sur la carte ce courant général du pôle austral avec ses deux branches principales,

ses contre-courants et ses marées, aux flèches qui indiquent ses mouvements directs, obliques, et rétrogrades.

Six mois après, c'est-à-dire, dans notre été, à commencer vers la fin de mars, lorsque le soleil à la Ligne abandonne le pôle austral, et vient échauffer le pôle septentrional, les effusions du pôle austral s'arrêtent; celles du nôtre commencent à couler, et les courants de l'Océan changent dans toutes les latitudes. Le courant général des mers part alors de notre pôle, et se divise, comme celui du pôle austral, en deux branches. La première de ces branches tire ses sources du Waigats, de la baie d'Hudson, etc., qui coulent alors dans certains détroits, avec la rapidité d'une écluse, et produisent au nord des marées qui viennent du nord, de l'orient et de l'occident, au grand étonnement de Linschoten, d'Ellis, et des autres navigateurs, accoutumés à les voir venir du midi sur les côtes de l'Europe. Ce courant, formé par la fusion de la plupart des glaces du nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie, qui ont alors près de six mille lieues de circonférence, descend par l'océan Atlantique, passe la Ligne, et se trouvant resserré au même détroit de la Guinée et du Brésil, il forme sur ses côtés deux contre-courants latéraux qui remontent au nord, comme ceux formés six mois auparavant par le courant du pôle austral remontaient au midi. Ces contre-courants nous donnent, sur les côtes de l'Europe, les marées qui paraissent toujours venir

directement du midi, quoique alors elles viennent en effet du nord.

La branche qui les produit, s'avance ensuite vers le sud, double le cap de Bonne-Espérance, prend son cours vers l'orient, forme aux Indes la mousson occidentale; et après avoir circuit le globe jusque dans la mer du Sud, elle passe au cap Horn, remonte le long de la côte du Brésil, et y produit un courant qui se termine au cap Saint-Augustin, et qui est opposé au courant principal qui descend du nord.

L'autre branche du courant qui descend en été de notre pôle, de l'autre côté de notre hémisphère, s'écoule par le détroit appelé détroit du Nord, situé entre l'extrémité la plus orientale de l'Asie et la plus occidentale de l'Amérique. Elle descend dans la mer du Sud, où elle vient se réunir à la première branche, qui forme alors, comme nous l'avons dit, la mousson occidentale de cette mer. D'ailleurs, cette branche du détroit du Nord, reçoit bien moins d'effusions glaciales que celle de l'océan Atlantique, parce que les baies profondes qui sont aux sources de cet océan, et les contours de ces mêmes sources qui entourent le pôle en spirale, reçoivent, comme nous l'avons dit, la plus grande partie des effusions glaciales du pôle septentrional, et les versent dans l'océan Atlantique.

Ainsi, l'Océan parcourt, deux fois dans un an, le globe en spirales opposées, en partant alternativement de chaque pôle, et décrit sur la terre, pour ainsi dire, la même route que le soleil dans les cieux.

J'ose dire que cette théorie est si lumineuse, qu'on peut éclaircir par elle une multitude de difficultés qui jettent beaucoup d'obscurité dans les journaux des voyageurs. Froger, par exemple, dit qu'au Brésil les courants vont du côté du soleil, c'est-à-dire qu'ils vont au nord, quand il est dans les signes septentrionaux, et au sud quand il est dans les signes méridionaux. On ne peut certainement expliquer cet effet versatile par la pression ou l'attraction du soleil et de la lune entre les tropiques, puisque ces astres n'en sortent point, et qu'ils vont toujours du même côté, c'est-à-dire, d'orient en occident; mais c'est que, lorsque ce courant du Brésil va au sud dans notre hiver, il est le contre-courant du courant général du pôle austral, qui va alors au nord; et lorsque ce courant du Brésil va au nord dans notre été, il est l'extrémité de ce même courant général, qui revient par le cap Horn. La même chose n'arrive pas à celui du golfe de Guinée qui est vis-à-vis, et qui court toujours à l'est, quoiqu'il soit précisément dans le même cas; car, dans notre hiver, ce courant du golfe de Guinée est l'extrémité du courant général du pôle austral qui revient par le cap de Bonne-Espérance, et qui porte au nord dans cette saison le long des côtes de l'Afrique, depuis le trentième degré de latitude sud, jusqu'au quatrième de la même latitude, suivant le témoignage de Dampier. Mais cette extrémité du courant général qui porte au nord, et qui part alors du quatrième degré sud, pour se joindre au courant général, n'entre point dans le golfe de Guinée, à cause du grand enfoncement de ce golfe; de sorte

que, dans cette partie-là seulement, la mer court toujours à l'est, suivant l'observation de tous les navigateurs de l'Afrique.

J'appuierai les principes de cette théorie, par des faits attestés des marins les plus accrédités. Voici ce que dit Dampier des courants de l'Océan, dans son Traité des Vents, pag. 386 et 387.

« Au reste, il est certain que par-tout les courants » changent leur cours à certains temps de l'année : » dans les Indes orientales, ils courent de l'est à l'ouest » une partie de l'année, et de l'ouest à l'est l'autre » partie. Dans les Indes occidentales et dans la Guinée, » ils ne changent qu'environ la pleine lune. Mais il » faut entendre ceci des parties de la mer qui ne sont » pas éloignées des côtes : ce n'est pas qu'il n'y ait » aussi des courants d'une force extraordinaire dans le » grand Océan, qui ne suivent pas ces règles ; mais » cela n'est pas commun.

» Dans la côte de Guinée, le courant se porte est, » hormis en pleine lune ou environ. Mais au midi de » la Ligne, depuis Loango jusqu'au 25 ou 30e degré, » il court avec le vent du sud au nord, hormis vers la » pleine lune.

» A l'est du cap de Bonne-Espérance, depuis le 30e » degré jusqu'au 24e dans la bande du sud, le courant » se porte à l'est, depuis mai jusqu'au mois d'octobre, » et le vent est pour lors ouest-sud-ouest, ou sud-ouest ; » mais depuis octobre jusqu'en mai, lorsque le vent » est entre est-nord-est, et est-sud-est, le courant se » porte à l'ouest ; et cela s'entend de cinq ou six lieues

» de terre, jusqu'à cinquante ou environ : car à cinq » lieues de terre, on n'a point le courant, mais on a » la marée; et au delà de cinquante lieues de terre, le » courant cesse tout-à-fait, ou il est imperceptible.

» Dans la côte des Indes au nord de la Ligne, le » courant court avec la mousson. Mais il ne change » pas tout-à-fait sitôt, quelquefois de trois semaines ou » davantage; après cela, il ne change point jusqu'à ce » que la mousson soit fixée du côté contraire. Par » exemple, la mousson d'ouest commence au milieu » d'avril, mais le courant ne change qu'au commence- » ment de mai; et la mousson d'est commence au mi- » lieu de septembre ou environ, mais le courant ne » change qu'au mois d'octobre. »

Dampier semble attribuer la cause de ces courants aux vents qu'il appelle moussons. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'occuper de la cause de la révolution atmosphérique, qui toutefois dépend aussi des pôles, dont les atmosphères sont plus ou moins dilatées en hiver et en été, et dont les révolutions doivent précéder celles de l'Océan. Je ne ferai attention qu'au retardement du courant occidental, qui n'arrive aux Indes qu'au mois de mai, pour prouver que c'est le même qui part de notre pôle au mois de mars, et qui arrive sur différentes plages des Indes à des époques proportionnées à la distance du point d'où il part.

Ce courant donc arrive vers le mois d'avril au cap de Bonne-Espérance, et c'est lui qui rend le passage du Cap si difficile aux vaisseaux qui reviennent des Indes en été. Je m'appuierai encore là-dessus de l'au-

torité de Dampier, dans son Voyage autour du monde, tome II, chap. XIV. C'était à son retour des Indes en Europe.

« Nous perdions le temps d'aller au Cap, que nous » ne pouvions retrouver qu'au mois d'octobre ou de » novembre, et nous étions alors à la fin de mars. En » effet, ce n'est pas l'ordinaire d'aborder le Cap après » le dixième de mai. » Il y a plus, c'est que la compagnie de Hollande ne permet pas à ses vaisseaux d'y rester après le mois de mars, parce qu'alors il y règne des vents d'ouest, et une mer de l'ouest qui jette les vaisseaux en côte; d'où l'on voit que ce courant, qui vient de l'ouest en doublant ce cap, y arrive vers le mois d'avril.

Par le passage précédent de Dampier, nous avons vu que ce courant occidental arrivait sur les côtes de l'Inde vers la mi-mai : une autre autorité va nous prouver qu'il se rend vers la mi-juin à l'île de Tinian, qui est bien plus à l'orient. Je la tire du Voyage de l'amiral Anson, chap. XIV, année 1742, au sujet de l'île de Tinian. « Le seul ancrage propre aux gros » vaisseaux, est dans la partie de l'île au sud-ouest. Le » fond de cette rade est rempli de roches de corail » très-aiguës. L'ancrage en est dangereux, depuis le » milieu de juin jusqu'au milieu d'octobre, qui est la » saison des *moussons occidentales;* et le danger est » encore augmenté par la rapidité extraordinaire du » courant de la marée qui *porte au sud-ouest*, entre » cette île et celle d'Agnigan. Durant les huit autres » mois de l'année, le temps y est constant. » Remar-

quez, en passant, que pendant que la mousson ou le courant vient de l'occident, la marée porte en sens contraire entre ces deux îles; ce qui confirme ce que nous avons dit, que les marées ne sont pour l'ordinaire que les contre-courants des courants généraux resserrés par des détroits.

Ainsi, l'on voit que ce courant, qui part de notre pôle en mars, arrive au cap de Bonne-Espérance en avril; sur les côtes de l'Inde, en mai; à l'île de Tinian, au milieu de juin; et qu'il trace autour du globe la ligne spirale que j'ai indiquée. On pourrait évaluer sa vitesse par le temps qu'il met à se rendre dans chacun de ces lieux et dans d'autres points de latitude, jusqu'à ce qu'il ait atteint le cap Horn, d'où il porte au nord jusqu'au cap Saint-Augustin, où il vient rencontrer le courant général Atlantique vers la fin de juillet. Mais le détail de tant de circonstances curieuses me mènerait trop loin.

On ne peut attribuer en aucune façon les courants généraux de la mer des Indes qui, comme j'ai dit, se portent six mois vers l'orient et six mois vers l'occident, à l'attraction ou pression du soleil et de la lune entre les tropiques; car ces astres vont toujours du même côté, et leur action est la même en tout temps dans l'étendue de cette zone dont ils ne sortent point. De plus, si leur action en était la cause, lorsque le soleil est au nord de la Ligne, la mousson occidentale devrait se faire sentir aux Indes dès le mois de mars, puisque le soleil est alors presque au zénith de la mer des Indes; et cependant elle n'y arrive que six se-

maines après, c'est-à-dire, en mai : au contraire, lorsque le soleil est au sud de la Ligne, et le plus éloigné des mers de l'Inde, la mousson y arrive peu après l'équinoxe de septembre, c'est-à-dire, au mois d'octobre : d'où l'on voit que ces révolutions de l'océan Indien n'ont pas leurs foyers sous l'équateur, mais aux pôles, et que celle du mois de mars, qui vient du nord par l'ouest, met six semaines à se faire sentir aux Indes, à cause du grand détour qu'elle est obligée de faire au cap de Bonne-Espérance, et que celle du pôle sud au mois de septembre, y arrive beaucoup plus vite, parce qu'elle n'a point de détour à faire ; et qu'enfin, l'époque de ces révolutions versatiles commence précisément aux équinoxes, c'est-à-dire, au moment où le soleil abandonne un pôle pour échauffer l'autre.

Il est donc évident que les courants semi-annuels et alternatifs de la mer des Indes, doivent leur origine à la fonte semi-annuelle et alternative des glaces du pôle nord et du pôle sud, et que leur direction d'orient en occident et d'occident en orient, est déterminée dans cette mer par la projection même du continent de l'Asie.

La mer Atlantique a pareillement deux courants semi-annuels et alternatifs, qui ont les mêmes origines, mais une direction naturelle du nord au midi et du midi au nord, quoiqu'un peu dévoyée de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest, par la projection même du canal Atlantique. Nos marins ne supposent dans ce canal qu'un seul courant perpétuel qui va toujours du midi

au nord, dans notre hémisphère. Ils sont induits dans cette erreur par le cours des marées, qui en effet vont toujours au nord, le long de nos côtes et de celles de Bahama, et sur-tout par notre système astronomique qui attribue tous les mouvements de la mer à l'action de la lune entre les tropiques.

Que d'erreurs un seul préjugé peut introduire dans les éléments de nos connaissances ! Il aveugle les hommes les plus éclairés, jusqu'au point de leur faire méconnaître l'évidence même, et rejeter, pendant une longue suite de siècles, les expériences de chaque année.

J'ai recueilli dans beaucoup de Voyages maritimes, et principalement dans ceux que le capitaine Cook a faits autour du monde, avec tant de sagacité et de lumières, une multitude d'observations nautiques qui prouvent que les courants de l'océan Atlantique sont alternatifs et semi-annuels, comme ceux de l'océan Indien. Cependant ceux mêmes qui les rapportent, pleins du préjugé que l'action de la lune entre les tropiques donne seule le mouvement aux mers, et ne pouvant faire accorder leurs courants avec le cours de cet astre, n'en ont conclu autre chose sinon qu'ils étaient naturellement irréguliers, et que leur cause était inexplicable. S'ils s'en étaient tenus à leur propre expérience, qui leur apprenait que ces courants changeaient deux fois par an; qu'ils allaient dans l'océan Indien, six mois avec le cours de la lune, et six mois à son opposite, et dans l'océan Atlantique, dans des directions qui n'avaient aucun rapport au cours

de cet astre ; qu'ils étaient bien plus rapides en approchant des pôles, qu'entre les tropiques sous la gravitation même de la lune ; et enfin qu'ils divergeaient du pôle échauffé par le soleil vers celui qui en était abandonné ; ils auraient alors rapporté les causes de ces variations à l'été et à l'hiver de chaque hémisphère ; et ils auraient dissipé une partie de ce nuage d'erreurs, dont nos prétendues sciences ont voilé les opérations de la nature. Quoique ces observations nautiques soient décisives pour moi, puisqu'elles ont été faites par des partisans éclairés du système astronomique auquel elles sont absolument contraires, tandis qu'elles prouvent la vérité de ma théorie, cependant j'en citerai deux plus curieuses, plus authentiques et plus impartiales que toutes celles-là, parce qu'elles ont été recueillies par des hommes qui n'étant pas gens de mer, n'en ont eu ni les préjugés, ni les systèmes. L'une a pour garants tous les habitants d'un royaume, et l'autre une des époques les plus terribles de l'histoire navale des Européens ; et toutes deux confirment admirablement une des plus agréables harmonies de l'histoire végétale de la nature, dont j'ai présenté les éléments dans l'émigration des plantes.

Par la première de ces observations, nous prouverons que le courant Atlantique vient en effet du sud et porte au nord, comme le croient les marins, mais dans notre hiver seulement. Ainsi il est produit dans cette direction par les effusions des glaces du pôle sud, qui, dans notre hiver, s'écoulent vers le nord, et

non par l'action de la lune entre les tropiques, suivant nos astronomes; puisque, dans cette même saison, les navigateurs de l'hémisphère austral ont trouvé hors des tropiques ce même courant venant du sud, ce qui n'arriverait sûrement pas si ce courant était produit par l'action de la lune sur l'équateur; car, dans cette hypothèse, il fluerait en sens contraire dans l'hémisphère austral. Or c'est ce qui n'est pas, ainsi que je puis le prouver par les journaux d'Abel Tasman, de Dampier, de Fraisier, de Cook, etc., qui ont trouvé hors des tropiques même, dans l'hémisphère austral, ce courant venant du sud, mais pendant notre hiver seulement.

Par la seconde de ces observations, nous démontrerons que le courant Atlantique vient du nord et porte au sud dans notre hémisphère, contre l'opinion des marins, mais pendant l'été seulement. Ainsi il provient alors directement des effusions des glaces du pôle nord, qui, dans notre été, s'écoulent vers le sud; et il détruit évidemment, par cette direction vers l'équateur, la prétendue action de la lune entre les tropiques, qui, selon nos astronomes, fait fluer l'Océan vers les deux pôles.

La première de ces observations est rapportée par M. Thomas Pennant, savant naturaliste anglais, sans préjugé et sans système, du moins sur cet important objet. Elle est tirée de son Voyage en 1772, aux îles Hébrides, à l'ouest de l'Écosse. * « Mais, dit ce voya-

* Imprimé à Genève en 1785, dans un recueil de Voyages

» geur éclairé, ce qui est plus réel et plus digne d'at-
» tention, c'est qu'on trouve fréquemment ici (à l'île
» d'Ilay), sur les côtes de toutes les Hébrides et des
» Orcades, des graines de plantes qui croissent dans
» la Jamaïque et les îles voisines, telles que celles de
» *dolichos urens, guilandina bonduc, bonducetta,*
» *mimosa scandens* de Linnæus. Ces graines, qu'on
» nomme ici féves des Moluques, croissent sur les
» bords des fleuves de la Jamaïque; et, de là, en-
» traînées par les courants et les vents d'ouest, qui
» règnent les deux tiers de l'année dans cette partie de
» l'Atlantique, elles sont poussées jusque sur les rivages
» des Hébrides. La même chose arrive quelquefois à
» des tortues d'Amérique, qu'on prend vivantes sur
» ces côtes; et cela est mis hors de doute depuis qu'on
» a trouvé sur la côte de l'Écosse une partie du mât du
» *Tilbury*, vaisseau de guerre qui brûla près de la
» Jamaïque. »

M. Pennant a omis de dire dans quelle saison ces graines et ces tortues abordent sur les côtes occidentales de l'Écosse. Ces omissions de dates sont capitales, quoique très-communes dans la plupart des voyageurs, qui négligent souvent de marquer celles de leurs propres observations. Ce n'est cependant que par ces dates, qu'on peut entrevoir l'ensemble des harmonies de la nature. Que penser donc du goût de nos rédacteurs de Voyages, qui les retranchent comme

aux montagnes et aux îles de l'Écosse, tome I, Pages 216 et 217.

des circonstances ennuyeuses et inutiles ? Toutefois il est aisé de voir ici que les graines des fleuves de la Jamaïque et les tortues de l'Amérique arrivent, en hiver, sur les côtes occidentales des Hébrides et des Orcades, puisqu'elles y sont poussées, suivant M. Pennant, par les vents et les courants de l'ouest, qui y règnent dit-il, les deux tiers de l'année. Or on sait que les vents d'ouest y soufflent tout l'hiver; ce qui est confirmé dans cette relation par son propre témoignage, et, dans le même recueil, par les autres voyageurs de l'Écosse. Après tout, ce ne sont pas les vents d'ouest qui entraînent ces graines et ces tortues si loin de la Jamaïque vers le nord. Les vents n'ont point de prise sur des corps à fleur d'eau, et certainement ceux de l'ouest ne peuvent les pousser au nord. Les courants de l'ouest ne pourraient même produire cet effet, car ils les charieraient à l'est; et comme la Jamaïque est par les 18 degrés nord, ces graines et ces tortues iraient aborder en Afrique à la même latitude, et non pas jusqu'au 59e degré nord dans les Hébrides et les Orcades, où elles attérissent en effet. Le courant qui les entraîne va donc directement au nord, en tirant un peu vers l'est, précisément comme le canal Atlantique lui-même dans cette partie. Ainsi les importantes observations des habitants de l'Écosse au sujet des graines de la Jamaïque, des tortues de l'Amérique, et d'une portion du mât du *Tilbury*, jetées sur leurs côtes, prouvent qu'en effet le courant Atlantique vient du sud et porte au nord, comme le croient d'ailleurs les marins; mais il n'a cette direc-

tion qu'en hiver : car nous allons démontrer, par une autre observation non moins curieuse, qu'en été et dans les mêmes latitudes, le courant Atlantique vient du nord et porte au sud, à l'opposite de la prétendue action de la lune entre les tropiques, et contre l'opinion des marins, ou plutôt sans qu'ils sachent là-dessus à quoi s'en tenir.

Nous avons déjà allégué les témoignages des plus fameux navigateurs du nord, qui attestent unanimement que le courant Atlantique vient du nord et porte au sud en été, dans son extrémité septentrionale : tels sont ceux d'Ellis, de Barents, de Linschoten, etc., qui ayant navigué en été aux environs du cercle polaire arctique, attestent que les courants et même les marées se dirigent vers le sud et descendent du nord, ou tout au plus du nord-ouest ou du nord-est, suivant le gisement des baies où ils ont pénétré. Nous avons encore rapporté, à l'appui de cette importante vérité, les témoignages des navigateurs de l'Amérique septentrionale, cités par Denis, gouverneur du Canada, qui attestent que les courants du nord amènent tous les ans, en été, vers le sud, de longs bancs de glaces flottantes, d'une élévation et d'une profondeur considérables, qui viennent s'échouer jusque sur le banc de Terre-Neuve. Et enfin nous avons cité l'observation de Christophe Colomb, qui, dans une latitude bien plus méridionale, près du tropique même du Cancer, éprouva, en septembre, que le milieu du canal Atlantique portait au sud, et par conséquent descendait du nord. Nous pourrions joindre

à ces autorités celles d'une foule d'autres marins, qui n'ont eu égard qu'aux dérives de leurs vaisseaux, et ont reconnu, en été, l'existence de ce courant septentrional, sans oser l'admettre, ni opposer leur propre expérience à un système astronomique accrédité.

Mais pour ne rien omettre sur un objet si essentiel à la navigation et à l'étude de la nature, et pour lever toute espèce de doute sur l'existence de ce courant septentrional en été, nous nous arrêterons à une observation simple, mais liée à un événement très-connu dans l'histoire. Cette observation est d'autant moins suspecte, qu'elle est rapportée sans intention de favoriser aucun système, par un voyageur qui n'était ni homme de mer, ni naturaliste, et qui n'en tira d'autres conséquences que celles qui concernaient sa fortune et sa liberté. C'est celle de Souchu de Rennefort, secrétaire du conseil souverain de Madagascar, sortant des îles Açores le 20 juin 1666, lors de son retour en Europe. *

« Depuis 40 jusqu'à 43 degrés, dit-il, on vit des » mâts rompus, des vergues et des hunes de vaisseaux, » qui firent juger qu'il était arrivé un épouvantable » débris. On appréhenda le choc de ces pièces dans la » gorge de *la Vierge de Bon-Port*, vieux bâtiment » pourri et facile à ouvrir. Il a été su depuis, que ce » fracas venait du combat qui s'était donné entre les » Français et les Hollandais d'une part, et les Anglais

* Histoire des Indes orientales, liv. III, chap. V.

» de l'autre. Ce qu'il eût été bon à ceux qui s'étaient » embarqués de savoir plus tôt. »

En effet, le vaisseau de Rennefort où l'on ignorait que la France fût en guerre avec les Anglais, eut le malheur d'être pris et coulé à fond par une frégate anglaise, à la hauteur de Guernesey, dix-huit jours après cette observation, c'est-à-dire, le 8 juillet.

Cet épouvantable débris, dispersé sur la mer dans un espace de 3 degrés ou de 75 lieues, provenait du plus terrible combat qui se soit donné sur cet élément, entre les Anglais d'une part et les Hollandais de l'autre. Il commença le 11 juin et dura quatre jours. La flotte anglaise était composée de 85 vaisseaux de guerre, et la flotte hollandaise de 90, commandés par Ruyter. Il y avait à-peu-près de chaque côté 21 mille hommes et 4,500 pièces de canon. Les Anglais y perdirent 23 vaisseaux, dont la plupart furent brûlés ou coulés à fond, et les Hollandais 4 seulement; mais il n'y eut guère de vaisseau qui n'y laissât ses mâts en tout ou en partie. Il y périt de part et d'autre à-peu-près 9 mille hommes. Les historiens de chaque nation élevèrent, suivant l'usage, la gloire de leur flotte jusqu'au ciel. Ce qu'il y a de certain, c'est que 9 mille corps d'hommes mutilés et demi-brûlés, abandonnés aux requins et aux chiens de mer, donnèrent aux monstres marins le spectacle d'une férocité qui n'a d'exemple que dans le genre humain; et que ce nombre prodigieux de hunes, de vergues et de mâts flottants, mêlés de pavillons à croix rouges et blanches, allèrent apprendre aux barbares de toutes

les plages méridionales de l'océan Atlantique, comment les puissances qui vivent sous la loi de Jésus vident entre elles leurs différends. *

* Ces débris furent certainement portés plus loin que les Açores. Il est probable que dans cette saison, il en flotta une bonne partie jusque sur les côtes et les îles occidentales de l'Afrique. Or c'était précisément pour la traite des esclaves en Afrique, que l'Angleterre et la Hollande se faisaient la guerre. Ces puissances avaient commencé, dès l'année précédente, leurs hostilités sur les côtes de Guinée et dans les îles du Cap-Vert, à la ruine de ces pays. Je suppose donc que ces débris du combat d'Ostende vinrent passer à travers les îles du Cap-Vert, et près de celle de Saint-Jean, qui est si peu fréquentée des Européens, que les Portugais l'appelleut BRAVA ou Sauvage. Ses bons et hospitaliers habitants, suivant l'Anglais Roberts, qui en fit une si douce expérience, sont si humbles, qu'ils regardent les hommes de leur couleur comme soumis par l'ordre de Dieu même au joug des blancs. Ils se confirment dans cette opinion en voyant la balance du commerce européen, dont un des bras ne présente à l'Europe que des biens, tandis que l'autre, chargé de maux, pèse sans cesse sur la malheureuse Afrique. Mais quand, du sommet de leurs rochers, à l'ombre de leurs cotonniers et de leurs bananiers, ils aperçurent, le long de leurs paisibles rivages, ce train effroyable de mâtures, de vergues, de galeries, de poupes, de proues à demi brûlées, teintes de sang humain, et mêlées de pavillons européens, ils virent alors le fléau des maux de l'Afrique se relever et peser à son tour sur l'Europe; et à cette réaction de calamités, ils reconnurent sans doute qu'une justice universelle gouverne par des lois égales toutes les nations du monde.

Un roi de France, dit-on, faisait jeter à la rivière les corps des malfaiteurs, avec ces lugubres écriteaux : LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DU ROI. Les Chinois et les Japonais punissent de la même manière les pirates qui infestent la navigation de leurs fleuves. Ainsi les débris de ces vaisseaux de guerre qui avaient

Ces débris, épars dans 75 lieues de mer, venaient de douze milles au nord-ouest d'Ostende, où se livra le combat naval; et ils étaient portés jusque sur les

tant de fois répandu la terreur dans l'océan Atlantique, étaient emportés par ses courants; et leurs grandes courbes noircies par le feu, rougies par le saug humain, et devenues le jouet des flots de l'Afrique, disaient bien mieux que des écriteaux aux habitants opprimés de ses rivages : O NOIRS ! VOYEZ MAINTENANT PASSER LA GLOIRE DES BLANCS ET LA JUSTICE DE DIEU.

Ce serait un calcul digne, je ne dis pas de nos politiques modernes, qui n'estiment plus dans le monde que l'or et la puissance, mais d'un ami de l'humanité, de rechercher si la traite des nègres n'a pas causé autant de maux à l'Europe qu'à l'Afrique, et quels sont les biens qu'elle a produits pour ces deux parties du monde.

Il faudrait d'abord mettre dans la balance des maux de l'Afrique, les guerres que ses puissances se font entre elles pour avoir des esclaves à vendre aux Européens; le despotisme barbare de ses rois, qui, pour remplir cet objet, livrent leurs propres sujets; le caractère dénaturé de leurs sujets, qui, à leur exemple, mènent quelquefois à ces marchés inhumains leurs femmes et leurs enfants; la plupart des contrées maritimes de l'Afrique, rendues désertes par l'émigration de leurs habitants emmenés en esclavage; la mortalité d'un grand nombre de ces misérables qui meurent dans leur passage en Amérique, par la mauvaise nourriture et le scorbut, les travaux excessifs, la disette d'aliments, les coups de fouet, et les supplices qu'ils éprouvent dans nos colonies, et qui les font périr la plupart de misère, de chagrin et de désespoir. Voilà sans doute bien des larmes et du sang répandu pour l'Afrique. Mais la balance des maux sera au moins égale pour l'Europe, si l'on met de son côté la navigation même de l'Afrique, dont le mauvais air emporte les équipages de nos vaisseaux tout entiers, ainsi que les garnisons de nos comptoirs en Afrique, par les dyssente-

îles Açores, d'où sortait le vaisseau de Rennefort quand il les rencontra. Ostende est par le 51e degré nord, et les Açores par le 40e beaucoup à l'ouest. Les premiers de ces débris étaient partis du nord-ouest d'Ostende le 11 juin, date du commencement du combat, suivant la lettre de Ruyter et l'histoire de France, et ils se trouvaient près des Açores au plus tard le 20 du même mois, comme on doit le conclure de la relation de Rennefort, quoique sans date journalière. Ainsi les courants du nord les avaient chariés, en neuf jours, à plus de 275 lieues au sud, sans compter le chemin considérable fait à l'ouest, ce qui fait beaucoup plus de 34 lieues par jour.

ries, le scorbut, les fièvres putrides, et sur-tout par celles de Guinée, qui tuent en trois jours l'homme le plus robuste. Ajoutez à ces maux physiques, les maladies morales de l'esclavage, qui détruisent dans nos colonies de l'Amérique les premiers sentiments de l'humanité, parce que là où il y a des esclaves il se forme des tyrans, et l'influence de cette dépravation morale sur l'Europe : joignez aux maux de cette partie du monde les ressources des travaux champêtres de l'Amérique enlevées à nos bourgeois et à nos propres paysans, dont un grand nombre chez nous languit de misère, faute d'occupations et de propriétés ; les guerres que la traite des noirs fait naître entre les puissances maritimes de l'Europe ; leurs comptoirs pris et repris ; leurs batailles navales qui enlèvent des neuf mille hommes à-la-fois, sans ceux qui restent blessés pour toute leur vie ; leurs guerres qui, comme une peste, se communiquent à l'intérieur de l'Europe par leurs alliances, et au reste du monde par leur commerce : on avouera que la balance des maux de l'Europe égale pour le moins celle des maux de l'Afrique. Quant à la balance des biens, elle se réduit de part et d'autre à fort peu de chose. On ne peut pas, en conscience, compter dans les

Ce n'était sûrement pas le vent qui chassait ces débris vers le sud-ouest avec tant de rapidité : celui qui régnait alors leur était contraire. Le vaisseau de Rennefort, qui venait à leur rencontre, n'avait éprouvé d'autre vent que celui qui le poussait vers le nord-est ; et Ruyter ne parle dans sa lettre que des vents du sud-ouest, qui soufflèrent pendant le combat. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, comment le vent aurait-il prise sur des corps à fleur d'eau? Ils ne pouvaient pas être non plus charriés au sud par les marées, qui vont au nord sur nos côtes : c'était donc un courant direct du nord qui les entraînait au sud, malgré les marées mêmes, et un peu à l'ouest par la

biens que les habitants de l'Afrique tirent de la vente de leurs compatriotes, nos sabres de fer dont ils s'estropient, nos mauvais fusils dont ils se cassent la tête, et nos eaux-de-vie qui leur font perdre la raison et la santé : tout se réduit donc, à-peu-près, pour eux à des miroirs et à des sonnettes. Quant aux biens qui en reviennent à l'Europe, il y a le sucre, le café et le coton, que l'Amérique nous donne par le travail des esclaves nègres ; mais ces produits bruts et informes ne peuvent entrer en aucune comparaison avec les fabriques perfectionnées et les récoltes en tout genre que tireraient de ces mêmes campagnes des cultivateurs européens libres, heureux et intelligents.

Il me semble que si cette balance de maux si pesants et de biens si légers était présentée aux puissances maritimes et chrétiennes de l'Europe, elles reconnaîtraient à la fin qu'il ne suffit pas d'avoir banni l'esclavage de leur propre territoire pour rendre leurs sujets heureux et industrieux ; mais qu'il faut encore le proscrire de leurs colonies, pour le bonheur de ces mêmes sujets, pour celui du genre humain, et pour la gloire de la religion.

direction du canal Atlantique. Donc le courant Atlantique porte au sud en été, malgré la prétendue action de la lune entre les tropiques, et il ne doit son cours, dans cette saison, qu'à la fonte des glaces septentrionales.

Ces deux observations si authentiques confirment de plus que les îles sont aux extrémités des courants, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Linschoten, qui avait séjourné aux Açores, remarque que les débris de la plupart des naufrages dans l'océan Atlantique, sont jetés sur leurs côtes. Il en arrive de même sur celles des Bermudes, des Barbades, etc. Ces corps flottants sont portés à des distances prodigieuses, régulièrement et alternativement, comme les courants mêmes de la mer. Ainsi les graines de la Jamaïque sont charriées en hiver jusqu'aux Orcades, à plus de 1060 lieues du sud au nord, et à plus de 1800 lieues de distance, par le flux du pôle Sud; et sans doute les graines fluviatiles des Orcades sont portées en été sur les côtes de la Jamaïque, par le flux du pôle Nord. Ces mêmes correspondances doivent régner entre les végétaux de Hollande et des Açores. Je ne connais aucune des graines des fleuves de la Jamaïque; mais je suis bien sûr qu'elles ont les caractères nautiques que j'ai observés dans celles de toutes les plantes fluviatiles. Ainsi voici une nouvelle confirmation des harmonies végétales de la nature sur l'émigration des plantes. On peut appliquer celle-ci à l'émigration des poissons qui font de si longues traversées en pleine mer, guidés sans doute par les

graines flottantes des plantes fluviatiles, pour lesquelles ils ont par tout pays un goût de préférence, et que la nature fait croître sur les rivages pour servir particulièrement à leur nourriture.

Il me semble que les hommes pourraient, par le moyen des courants alternatifs des mers, entretenir parmi eux une correspondance régulière et sans frais, dans toutes les parties maritimes du globe. On pourrait, je crois, exploiter par leur moyen, ces vastes forêts du nord de l'Amérique et de l'Europe, composées en grande partie de sapins qui pourrissent inutilement pour les hommes sur ces terres désertes. On les abandonnerait pendant l'été, en trains bien assemblés, d'abord aux courants des fleuves, puis à ceux de la mer, qui les apporteraient au moins jusqu'à la latitude de nos côtes dépouillées de bois, comme le cours du Rhin amène tous les ans en Hollande un train prodigieux de bois de chêne exploité dans les forêts de l'Allemagne. Les débris du combat naval d'Ostende, portés si rapidement jusqu'aux Açores, montrent l'étendue des ressources que la nature nous présente dans ce genre. La géographie peut aussi en tirer le plus grand parti. Christophe Colomb doit aux effets de ces courants la découverte de l'Amérique. Un simple roseau, d'une espèce étrangère, jeté sur les côtes occidentales des Açores, fit conclure à ce grand homme qu'il existait d'autres terres à l'occident. Il pensa encore à tirer parti des courants de la mer au retour de son premier voyage; car, étant sur le point de périr dans une tempête, au milieu de

l'océan Atlantique, sans pouvoir apprendre à l'Europe, qui avait méprisé si long-temps ses services et ses lumières, qu'il avait enfin trouvé un nouveau monde, il renferma l'histoire de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, espérant qu'elle arriverait tôt ou tard sur quelque rivage. Une simple bouteille de verre pouvait la conserver des siècles à la surface des mers, et la porter plus d'une fois d'un pôle à l'autre. Ce n'est point pour nos superbes et injustes savants, qui refusent de voir dans la nature ce qu'ils n'ont pas imaginé dans leur cabinet, que j'étends si loin l'application de ces harmonies pélagiennes; c'est pour vous, infortunés matelots. C'est de l'adoucissement de vos maux que j'attends un jour ma plus durable et plus noble récompense. Peut-être un jour quelqu'un de vous, naufragé dans une île déserte, chargera les courants de la mer d'annoncer la nouvelle de son désastre à quelque terre habitée, et d'en implorer du secours. Peut-être quelque Céix périssant dans les tempêtes du cap Horn, leur confiera ses derniers adieux; et les flots de l'hémisphère austral les apporteront jusque sur les rivages de l'Europe, pour consoler quelque nouvelle Alcyone.

Après les faits que je viens de rapporter, on ne peut plus douter que l'océan Indien et l'océan Atlantique n'aient leurs sources dans les fontes semi-annuelles et alternatives des glaces du pôle Sud et du pôle Nord, puisqu'ils ont des courants semi-annuels et alternatifs concordants parfaitement à l'été et à

l'hiver de chaque pôle. Ces courants, comme on peut bien le croire, ont plus de vitesse que les corps qui flottent à leur surface. Il se fait, aux équinoxes, une impulsion rétrogressive dans toute la masse de leurs eaux à-la-fois, ainsi qu'il appert, à ces époques, par l'agitation universelle de l'Océan dans toutes les latitudes. Ce bouleversement total et presque subit ne peut être opéré par l'attraction de la lune et du soleil, qui vont toujours du même côté, et qui sont constamment entre les tropiques : mais, ainsi que je l'ai répété plusieurs fois, il est produit par la chaleur du soleil qui passe alors presque subitement d'un pôle à l'autre, fond l'Océan glacé qui le couvre, donne, par les effusions de ses glaces, de nouvelles sources à l'Océan fluide, des directions opposées à ses courants, et renverse l'ancien équilibre de ses eaux.

On peut encore moins déduire, comme l'on fait, la cause des marées, de l'action du soleil et de la lune sur l'équateur; car, si cela était, elles devraient être plus considérables entre les tropiques, près du foyer de leurs mouvements, que par-tout ailleurs ; et c'est ce qui n'est pas. Voyez ce que dit sur les marées de l'Inde, voisines de l'équateur, Dampier, dans son Traité des Vents, page 378.

« Depuis le cap Blanc sur les côtes de la mer du » Sud au troisième degré, jusqu'au trentième degré » de latitude méridionale, la mer ne flue et reflue » qu'un pied et demi ou deux pieds.... Les marées » dans les Indes orientales montent fort peu, et ne » sont pas si régulières qu'ici, c'est-à-dire, en Europe ;

» elles y sont tout au plus de quatre à cinq pieds, » dit-il ailleurs. Il rapporte ensuite que la plus grande marée qu'il éprouva sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine ou nouvelle lune.

La faiblesse et le retardement considérable de ces marées entre les tropiques, prouve donc évidemment que le foyer de leurs mouvements n'est point sous l'équateur; car s'il y était, les marées seraient terribles sur les côtes de l'Inde qui sont dans son voisinage, et qui lui sont parallèles : mais leur origine est près des pôles, où elles sont en effet de vingt à vingt-cinq pieds auprès du détroit de Magellan, suivant le chevalier Narbrough, et d'une hauteur aussi considérable à l'entrée de la baie d'Hudson, suivant Ellis.

Récapitulons. Les marées sont des effusions semi-journalières des glaces d'un pôle, comme les courants généraux de la mer en sont des effusions semi-annuelles. Il y a deux courants généraux opposés par an, parce que le soleil échauffe, tour-à-tour dans un an, l'hémisphère austral et le septentrional; et il y a deux marées par jour, parce que le soleil échauffe, tour-à-tour en vingt-quatre heures, la partie orientale et occidentale du pôle qui est en fusion. C'est le même effet que nous voyons arriver dans beaucoup de lacs voisins des montagnes à glaces, qui ont des courants et un flux et reflux, pendant le jour seulement. Mais il n'est pas douteux que, si le soleil échauffait pendant la nuit l'autre côté de ces montagnes, elles

ne produisissent encore un autre flux et reflux dans leurs lacs, et par conséquent deux marées en vingt-quatre heures, comme l'Océan. Le retardement des marées de l'Océan, qui est de vingt-quatre minutes environ de l'une à l'autre, vient de ce que la coupole glaciale du pôle en fusion diminue chaque jour de diamètre. Ainsi le foyer des marées s'éloigne de plus en plus de nos côtes. Si leur intensité est telle, suivant Bouguer, que ce sont nos marées du soir qui sont les plus fortes en été, c'est qu'elles sont les effusions diurnes de notre pôle, arrivées pendant le jour d'une saison chaude. Si, dans cette saison, elles sont moins fortes le matin que le soir, c'est que ce sont les effusions nocturnes qui viennent de l'autre partie du pôle, et qui se déchargent dans les sources en spirale de l'océan Atlantique, mais en moindre quantité. Si, au contraire, au bout de six mois, les plus fortes marées, c'est-à-dire celles du soir, deviennent les plus faibles; et les plus faibles, c'est-à-dire celles du matin, deviennent les plus fortes, c'est qu'elles viennent alors de l'action du soleil sur le pôle austral, et que la cause étant opposée, les effets doivent l'être pareillement. Si les marées sont plus fortes un jour et demi ou deux jours après les pleines lunes, c'est que cet astre augmente par sa chaleur les effusions polaires, et par conséquent le volume d'eau de l'Océan. Non-seulement la lune a une chaleur qui évapore les eaux, comme on l'a observé dernièrement à Rome et à Paris, mais qui fond les glaces, ainsi que le rapporte Pline d'après les observations de l'antiquité. « La lune fait

» dégeler, résolvant toutes glaces et gelées par l'humi-
» dité de son influence. * » Si enfin les marées sont plus considérables aux équinoxes qu'aux solstices, c'est que, comme nous l'avons vu, c'est aux équinoxes qu'il y a le plus grand volume d'eau dans l'Océan, puisque la plus grande partie des glaces d'un des pôles est alors fondue, et que celles du pôle opposé commencent alors à fondre.

Il ne faut pas croire que chaque marée soit une effusion polaire du jour même : mais elle est un effet de cette suite d'effusions polaires qui se succèdent perpétuellement; en sorte que la marée qui arrive aujourd'hui sur nos côtes, est partie du pôle il y a peut-être six semaines; et son mouvement est entretenu par celles qui coulent chaque jour à sa suite. C'est ainsi que dans une file de billes placées sur un billard, la première qui reçoit une impulsion la communique à sa voisine, celle-ci à la suivante, et que la dernière seule se détache de la file avec ce qui reste de mouvement. Mais on doit admirer ici cette autre concordance qui règne entre les effets de la nature les plus éloignés : c'est que les marées du soir et du matin arrivent sur nos côtes, comme si elles partaient dans le même jour de la partie supérieure et inférieure de notre hémisphère ; et que les marées d'été sont précisément opposées à celles de l'hiver, comme les pôles mêmes d'où elles s'écoulent.

Je pourrais appuyer cette nouvelle théorie d'une

* Histoire naturelle, liv. II, chap. CI

multitude de faits, et l'appliquer à la plupart des phénomènes nautiques qu'on a regardés jusqu'ici comme inexplicables ; mais le temps et l'espace qui me restent ne me le permettent pas. Il me suffit d'en avoir déduit les principaux mouvements de la mer. Il m'a fallu parcourir ce labyrinthe avec un travail dont le lecteur n'a pas d'idée. Je lui en ai montré l'entrée et la sortie, et je lui en présente le fil. Il pourra, sans doute, aller beaucoup plus loin sans mon secours. Je puis l'assurer, qu'en s'éclairant de ces principes dans la lecture des Journaux et des Voyages maritimes qui ont un peu d'exactitude dans les dates de leurs observations, tels que ceux d'Abel Tasman, de Hugues Linschoten, du général Beaulieu, de Froger, de Fraisier, de Dampier, d'Ellis, etc., il verra un jour nouveau se répandre sur les endroits des Journaux de marine, qui sont, pour l'ordinaire, si arides et si obscurs.

Si le temps et mes moyens m'eussent permis de répandre sur cette partie toute la lumière dont elle est susceptible, j'ose me flatter que je l'eusse rendue bien autrement intéressante. J'eusse fait représenter sur deux grands globes solides, les deux courants généraux de la mer en hiver et en été, avec des flèches qui eussent exprimé les intervalles exacts d'une marée à l'autre; et leurs contre-courants latéraux au passage de tous les détroits, qui produisent, sur différents rivages, des contre-marées semi-diurnes, diurnes, hebdomadaires, lunaires, semi-annuelles. Ces contre-marées en eussent produit d'autres de re-

tour au passage des îles ; en sorte qu'on eût vu l'Océan comme un grand fleuve, partir de chaque pôle, circuire le globe, et former sur ses rivages une multitude de contre-courants et de contre-marées dépendantes toutes des effusions d'un seul pôle. Je me fusse servi pour cela des Journaux de marine les plus authentiques.

On eût vu alors évidemment que les baies des continents et même des îles, sont à l'abri des courants généraux ; et j'eusse fait voir, au contraire, que le cours et la direction de tous les fleuves sont ordonnés à ces courants et à ces marées de l'Océan, pour les accélérer en certains lieux, et les retarder en d'autres, comme le cours des ruisseaux et des rivières est ordonné lui-même au courant des fleuves, pour la même fin.

J'eusse fait plus : afin de bannir l'aridité de notre géographie, et de réunir les graces que se prêtent mutuellement tous les règnes de la nature, au lieu de flèches, j'y eusse représenté des figures plus analogues aux mers, et j'aurais ajouté de nouvelles preuves à la théorie de ces effusions polaires, en y représentant plusieurs espèces de poissons voyageurs, qui, à certaines époques de l'année, s'abandonnent à leurs courants pour passer d'un hémisphère dans l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le point principal de leur réunion, tant d'un pôle que de l'autre, est précisément au détroit formé par la Guinée et le Brésil, où nous avons dit que se formaient ces deux grands contre-courants latéraux qui retournent vers

les pôles. C'est là le rendez-vous des poissons du pôle septentrional et du pôle austral. Les harengs, les baleines et les maquereaux, se trouvent en abondance en été sur ces rivages. Les baleines du Nord ont été si communes au Brésil autrefois, que, suivant le rapport des voyageurs, leur pêche y était affermée, et produisait un revenu considérable au roi de Portugal. Je ne sais pas ce qui en est a présent : peut-être le bruit de l'artillerie européenne les aura éloignées de ces côtes. On y pêchait aussi en quantité la morue connue dans toute l'Amérique sous le nom de morue du Brésil. D'un autre côté, suivant le Hollandais Bosman, qui nous a donné une très-bonne relation de la Guinée les baleines de l'espèce de celles qu'on appelle *nord-caper,* câpres du nord, abondent sur les côtes de Guinée. Il prétend qu'elles y viennent faire leurs petits. Artus nous a conservé une liste des poissons voyageurs qui apparaissent sur cette côte pendant les divers mois de l'année. Quoiqu'elle soit bien imparfaite, on y peut reconnaître les poissons particuliers à chaque pôle. Aux mois d'avril et de mai, c'est une espèce de raies, qui s'élève à la surface de l'eau; en juin et juillet, une sorte de harengs si nombreuse, que les Nègres, en jetant au milieu d'eux un simple plomb à l'extrémité d'une longue ligne environnée d'hameçons, en pêchent toujours plusieurs d'un seul coup. Pendant les mêmes mois, ils prennent beaucoup d'écrevisses de mer, semblables, dit Artus, à celles de Norwège. En septembre, on y voit arriver des espèces très-nombreuses de ma-

querceaux. Il y paraît alors une espèce de mulet, qui, à l'opposé des autres poissons qui aiment le silence, accourt au bruit. Les Nègres profitent de cet instinct pour le prendre. Ils attachent à une pièce de bois hérissée d'hameçons, une sorte de cornet avec son battant; ils la jettent ainsi équipée à la mer, et le mouvement des flots agitant le cornet, produit un certain bruit qui attire ce poisson, qui, voulant mordre le morceau de bois, se prend ainsi de lui-même. Ainsi la bonne nature fournit aux pauvres Nègres des pêches proportionnées à leur industrie. Cette espèce de mulet paraît, par son instinct, destiné à voyager dans les mers et les saisons bruyantes, puisqu'il ne paraît qu'à l'équinoxe d'automne, à la révolution des saisons. Mais dans les mois d'octobre et de novembre, terrissent en abondance des poissons dont le nom et les mœurs sont inconnus à l'Europe, et qui semblent appartenir au pôle austral, dont les courants sont alors en activité. Tels sont, un brochet de mer ou bécune, dont les dents sont très-aiguës et la morsure fort dangereuse; une espèce de saumon à chair blanche, qui est de très-bon goût; un autre qu'il appelle l'étoile de mer; une espèce de chien marin qui a la tête très-grosse, et la gueule en forme de bassinoire : il est marqué sur le dos d'une croix : il y en a de si gros, qu'un seul fait la charge de deux et trois canots. En décembre, on voit une grande abondance de korkofedo ou lunes, qui paraissent aussi en juin. Le korkofedo semble régler sa marche sur les solstices. Il est aussi large que long : on le prend avec un morceau

de canne à sucre attaché à un hameçon. Le goût de ce poisson pour la canne à sucre, est une autre preuve des harmonies établies entre les poissons et les végétaux. Enfin, dans les mois de janvier, février et mars, on voit sur la côte de Guinée une espèce de petit poisson à grands yeux, qu'Artus croit être l'*oculus* ou *piscis oculatus* de Pline. C'est encore un voyageur des mers bruyantes de l'équinoxe, car il saute et s'agite avec beaucoup de bruit.

Si le temps me l'eût permis, j'aurais étendu ces consonnances élémentaires aux divers habitants des départements de la mer. Nous eussions vu, par exemple, la cause du passage alternatif des tortues, qui se rendent chaque année, pendant six mois, dans certaines îles, et qu'on retrouve, six mois après, dans d'autres îles, à sept ou huit cents lieues de là, sans qu'on ait pu imaginer jusqu'ici comment ce lourd amphibie peut faire de si grands trajets vers des lieux qu'il n'aperçoit pas. Nous eussions vu leurs pesantes flottes se laisser aller presque sans mouvement, pendant la nuit, au courant général de l'Océan, côtoyer, à la clarté de la lune, les sombres promontoires des îles, et chercher dans leurs anses désertes quelques baies sablonneuses et tranquilles où elles puissent faire leur ponte, loin du bruit. D'autres, comme les maquereaux, ne manquent pas d'arriver, dans les saisons accoutumées, sur d'autres rivages, avec les mêmes courants, puisqu'alors ils sont aveugles. « Lorsque les maquereaux viennent sur les côtes du Canada, dit Denis, ancien gouverneur de ce pays, ils

» ne voient goutte. Ils ont une maille sur les yeux qui » ne leur tombe que vers la fin de juin, et pour lors ils » voient, et se prennent à la ligne. * » Son témoignage est confirmé par d'autres voyageurs, quoiqu'il n'en eût pas besoin. D'autres poissons, comme les harengs, font étinceler au soleil leurs légions argentées sur les grèves septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, ombragées de sapins; ils s'avancent jusque sous les palmiers de la Ligne, en remontant le long des rivages contre les marées du midi, qui leur apportent sans cesse de nouvelles pâtures. D'autres, comme les thons, partent de la Ligne, voguent à la faveur de ces mêmes marées, et entrent au printemps dans la Méditerranée, dont ils font tout le tour; et quoiqu'ils ne laissent aucune trace sur leur chemin liquide, ils ne laissent pas de s'y reconnaître au milieu des nuits les plus obscures, à la lueur des feux phosphoriques qu'excitent leurs mouvements. C'est à ces mêmes lueurs qu'on aperçoit la nuit les tortues couleur d'ombre, sur la surface des eaux. On croirait que ces animaux entourés de lumière, ont des flambeaux attachés à leurs nageoires et à leurs queues. Ainsi les qualités phosphoriques de l'eau marine sont liées même aux voyages nocturnes des poissons.

C'est le soleil qui est le moteur de toutes ces harmonies. Parvenu à l'équinoxe, il abandonne un pôle à l'hiver, et il donne à l'autre le signal du printemps par les feux dont il l'environne. Le pôle échauffé

* Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale, chap. XI.

verse de toutes parts des torrents d'eau et de glaces fondues dans l'Océan, à qui il donne de nouvelles sources. L'Océan change alors son cours; il entraîne dans son courant général la plupart des poissons du nord vers le midi, et par ses contre-courants latéraux, ceux du midi vers le nord. Il en attire d'autres jusque dans le continent, par les alluvions des terres que les fleuves charrient : tels sont les poissons à écailles, comme les saumons qui aiment, en général, à remonter contre le cours des fleuves.

Ces légions flottantes sont accompagnées de cohortes innombrables d'oiseaux de marine, qui quittent leurs climats naturels et voltigent autour des poissons, pour vivre à leurs dépens : c'est alors qu'on voit aborder jusque sur les rivages septentrionaux les oiseaux de marine du midi, comme les pélicans, les flamants, les crabiers, les aigrettes; et sur ceux du midi les oiseaux du nord, comme les lombs, les bourguemestres, les cormorans : c'est alors que les sables et les écueils les plus déserts sont habités, et que la nature présente de nouvelles harmonies sur tous les rivages.

Si les voyages des habitants de la mer eussent jeté de nouveaux jours sur les courants de l'Océan, ces courants eux-mêmes nous auraient donné des lumieres sur les mœurs et sur les formes des poissons, qui nous paraissent si étranges. La plupart de ces poissons jettent leur frai en si grande abondance, que la mer en est quelquefois couverte dans des espaces de plusieurs lieues. Les courants emportent au loin ce frai; et pendant que les pères et les mères, sans souci, se

livrent à l'amour sur les côtes de la Norwège, leur postérité vient quelquefois éclore sur celles de l'Afrique ou du Brésil. Nous eussions vu leurs catégories si variées, parfaitement configurées pour les différents sites de la mer : les uns, taillés en longues lames de sabres, comme le poisson de l'Afrique qui en porte le nom, se plaisent à pénétrer dans les passages les plus étroits des rochers, et à remonter contre les courants les plus rapides; d'autres, également aplatis, sont taillés en rond avec deux longues antennes qui partent de leur tête et se renversent en arrière, pour leur servir de gouvernail, comme les lunes argentées des Antilles. Ces lunes se jouent sans cesse au milieu des flots qui se brisent contre les rochers, sans que jamais on en voie une seule jetée sur le rivage. D'autres poissons triangulaires, et taillés comme des coffres dont ils portent le nom, s'avancent jusqu'au milieu des récifs dans des flaques où il n'y a presque pas d'eau, et font briller au sein des noirs rochers leurs robes bleues parsemées d'étoiles d'or. Pendant que les uns, toujours inquiets, furètent les plus petits recoins des rivages pour y chercher de la proie, d'autres, tranquilles sur leurs besoins, restent immobiles à poste fixe pour l'attendre. Les uns, encroûtés de lourdes maisons de pierre, pavent le sol des rivages, comme les casques, les lambis et les tuilées; d'autres, attachés par des fils à de petits cailloux, se tiennent à l'ancre à l'embouchure des fleuves, comme les moules; d'autres se collent les uns aux autres, comme les huîtres; d'autres se fixent comme des têtes de

clous, aux rochers qu'ils lèchent, comme les lépas; d'autres s'enfouissent dans les sables, comme la harpe, la vis, le manche-de-couteau, et la plupart des coquillages dont les robes extérieures sont nettes et brillantes; d'autres, comme les homards et les crabes couverts de boucliers et de corselets, sont en embuscade entre les cailloux, où ils ne laissent apercevoir que l'extrémité de leurs antennes et de leurs grosses pinces..... S'il eût été en mon pouvoir, j'eusse étudié les contrastes que ces familles innombrables forment sur les vases et les rochers, où leurs écailles brillent des feux de l'aurore, et de l'éclat du pourpre et du lapis. J'aurais décrit ces campagnes pélagiennes, couvertes de plantes d'une variété infinie de formes, qui ne reçoivent les rayons du soleil qu'à travers les eaux. Leurs vallées mêmes où les courants s'écoulent avec la rapidité des écluses, produisent des plantes élastiques et criblées de trous, telles que les feuilles du panache marin, au milieu desquelles les flots passent comme à travers un tamis. J'aurais représenté leurs rochers qui s'élèvent du fond de l'abîme comme des môles inébranlables, avec des flancs caverneux hérissés de madrépores et tapissés de guirlandes mobiles de fucus, d'algues, de varechs de toutes les couleurs, qui servent d'asiles et de litières aux phoques et aux chevaux marins. Dans les tempêtes, leurs bases ténébreuses se couvrent de nuages d'une lumière phosphorique; et des bruits ineffables qui sortent de leurs anfractuosités, appellent à la proie les légions silencieuses des habitants des mers. J'eusse tâché de pé-

nétrer dans ces palais des Néréides, d'en dévoiler les mystères encore inconnus aux hommes, et d'observer de loin les pas de cette sagesse infinie qui s'est promenée sous les flots ; mais ces laborieuses et ravissantes recherches, si utiles à nos pêches et si agréables à l'histoire naturelle, sont au-dessus de la fortune et des travaux d'un solitaire.

J'ose me flatter toutefois que la nouvelle théorie que j'ai présentée sur les causes des courants généraux et des marées de l'Océan, pourra être utile à la navigation. Il me semble qu'un vaisseau partant au mois de mars avec le cours de nos effusions polaires, et tenant le milieu du canal Atlantique, peut aller pendant l'été aux Indes orientales, toujours favorisé du courant. C'est ce que je pourrais prouver encore par l'expérience de plusieurs vaisseaux. Il est vrai que, dans cette saison, qui est l'hiver de l'hémisphère austral, l'attérage au cap de Bonne-Espérance est dangereux, parce que la mousson de l'Ouest qui y règne alors, y excite beaucoup de tempêtes, ainsi que sur les côtes de l'Inde qui lui sont opposées ; mais je crois qu'on éviterait ces inconvénients, en s'élevant en latitude. Ce même vaisseau peut revenir des Indes orientales six mois après, pendant notre hiver, avec les effusions du pôle austral. Il se servira au contraire des contre-courants des courants généraux, ou de leurs marées latérales, pour aller ou revenir à contre-saison le long des continents. Il est facile de tirer de cette théorie d'autres lumières pour la navigation de toutes les mers : par exemple, on peut

s'aider de ces courants pour la découverte des îles nouvelles ; car toute île est à l'extrémité ou au confluent d'un ou de plusieurs courants, comme tout volcan est situé dans leurs remous.

Je termine ici ces vues nautiques, où il y a, sans doute, des négligences de style, et quelques imperfections ; mais déterminé par des circonstances particulières, à mettre promptement au jour cet Ouvrage, je me suis hâté de donner à ma patrie ce dernier témoignage de mon attachement. J'espère de l'indulgence des vrais savants, qu'ils rectifieront mes incorrections.

FLEURS.

PLANCHES III, IV, V, VI ET VII, TOME III, PAGES 221 ET SUIVANTES.

Comme l'explication de ces planches est insérée dans le texte, je n'en dirai ici autre chose, sinon qu'on peut réduire toutes les formes des fleurs qui ont des relations directes avec le soleil, à ces cinq premiers patrons de fleurs, à réverbères perpendiculaires, coniques, sphériques, elliptiques, plans ou paraboliques ; et les fleurs qui ont des relations négatives avec le soleil, aux cinq autres patrons de fleurs en parasol, qui sont représentées ici en contraste avec les premières. Cependant, quoique celles-ci soient de formes bien plus variées que les fleurs à réverbères, on peut rapporter toutes leurs espèces négatives à ces cinq formes positives.

Je pense que, si on ajoutait à ces cinq formes positives ou primordiales un certain nombre d'accents, pour en exprimer les modifications, on aurait les vrais caractères de la floraison, et un alphabet de cette agréable partie de la végétation. Je présume aussi qu'au moyen de cet alphabet, on pourrait caractériser sur les cartes géographiques les différents sites du règne végétal. Il suffirait d'en appliquer les signes aux forêts qu'on y représente; car en y voyant, je suppose, celui du réverbère perpendiculaire exprimé par un épi ou par un cône saillant, on y reconnaîtrait aussitôt les forêts du Nord ou celles des montagnes froides et élevées. Des accents particuliers joints à ce caractère de cône saillant, distingueraient entre eux les pins, les épicéa, les larix et les cèdres; et des rayons qui partiraient de ces caractères modifiés, montreraient l'étendue des règnes de ces diverses espèces d'arbres. La chose n'est pas si difficile qu'on se l'imagine. La géographie représente bien des forêts sur les cartes; il ne s'agirait donc que d'y joindre quelques signes pour en déterminer les espèces, et ces signes caractériseraient encore, comme nous l'avons vu, la latitude ou l'élévation du terrain. D'ailleurs, on exclurait de ces cartes botaniques une multitude de divisions politiques dont les noms en grands caractères occupent inutilement beaucoup d'espace. On n'y représenterait que les domaines de la nature, et non ceux des hommes. Ainsi, au moyen de ces signes botaniques, on reconnaîtrait d'un coup-d'œil dans une carte les productions naturelles à chaque

terrain : les forêts avec leurs différentes espèces d'arbres, et les prairies même avec les variétés de leurs herbes. On pourrait encore y faire sentir l'humidité ou la sécheresse du territoire, en joignant aux signes des fleurs, les caractères des feuilles et des semences des végétaux. On ajouterait ensuite aux villes et aux villages qu'on y représente, des chiffres qui exprimeraient le nombre des familles qui les habitent, ainsi que je l'ai vu dans des cartes turques; et on aurait des cartes vraiment géographiques, qui présenteraient d'un coup-d'œil une image de la richesse et de la température du territoire, et du nombre de ses habitants. Au reste, ce n'est pas un plan que je prescris, mais des idées que je propose à perfectionner.

GRAINES VOLATILES.

PLANCHES VIII ET IX, TOME III, PAGES 264 ET 290.

On voit planche VIII, le sparte ou jonc des montagnes d'Espagne, creusé en écope, pour recevoir les eaux des pluies; et planche IX, le jonc cylindrique et plein des marais. La graine de celui-ci ressemble dans son développement à des œufs d'écrevisse. Je n'ai pu recouvrer de graine de sparte; mais je ne doute pas qu'à l'opposé de celle du jonc des marais, elle n'ait un caractère volatile. Je ne sais même si le sparte fructifie dans notre climat. MM. Thouin, jardiniers en chef du Jardin du Roi, auraient bien pu satisfaire,

à ce sujet, ma curiosité. Ce sont eux qui m'ont prêté la plupart des graines et des feuillages que j'ai fait graver ici, entre autres le cône du cèdre du Liban; mais accoutumé, dans mes études solitaires, à chercher dans la nature seule la solution des difficultés que j'y rencontre, je ne me suis point adressé à eux, quoiqu'ils soient remplis d'honnêteté et de complaisance pour les ignorants comme pour les docteurs.

Quoi qu'il en soit, c'est au fruit que la nature attache le caractère de volatilité; et c'est par la feuille qu'elle indique la nature du site où le végétal doit naître. Ainsi on voit dans la planche VIII le cône du cèdre composé de folioles comme un artichaut. Chaque foliole porte son pignon : tel est celui qui est représenté ici détaché du cône; et chacun d'eux, dans la maturité du fruit, s'envole, à l'aide des vents, vers les sommets des hautes montagnes pour lesquels il est destiné. Remarquez aussi que les feuilles du cèdre sont d'une forme filiforme, pour résister aux vents qui sont violents dans les hautes montagnes; et elles sont agrégées en pinceaux pour recueillir dans l'air les vapeurs qui y nagent. Chaque feuille de cet arbre, a de plus un aqueduc tracé dans sa longueur; mais, comme elle est fort menue, la gravure n'a pu l'exprimer. Au reste, cette forme filiforme et capillacée, si propre à résister aux vents, ainsi que celle qui est en lame d'épée, est commune aux végétaux de montagnes, comme pins, mélèzes, cèdres, palmiers : elle se retrouve aussi très-fréquemment sur les bords des eaux également exposés aux grands vents, comme

dans les joncs, les roseaux, les feuilles de saule; mais les feuillages de ceux-ci diffèrent essentiellement de ceux des premiers, en ce qu'ils n'ont point d'aqueduc, et que ceux de montagnes en ont; leur agrégation n'est pas non plus la même.

Le pissenlit croît, comme le cèdre, dans les lieux secs et élevés. Ses graines sont suspendues à une sphère entière de volants, qui forme au dehors un polyèdre très-régulier d'une multitude de faces hexagonales ou pentagonales. Ces faces ne sont point exprimées dans la figure, parce qu'on l'a copiée d'après celle d'un livre de botanique très-estimé, mais qui, comme les livres en tout genre, n'a recueilli que les caractères qui convenaient à son système. La feuille du pissenlit détermine particulièrement son site naturel; elle est large et charnue, parce que s'étalant sur la terre où elle forme des étoiles de verdure, elle ne craint point les vents : elle est découpée profondément en dents de scie, pour ouvrir un passage aux graminées; et ses dentelures se recourbent en dedans pour recevoir les eaux des pluies, et les porter à la racine. Ainsi la nature proportionne les moyens à chaque sujet, et redouble d'attention pour les plus faibles. La sphère du pissenlit est plus artistement faite que le cône du cèdre, et est sans contredit bien plus volatile. Il faut des tempêtes pour porter au loin la semence des cèdres; il ne faut que des zéphyrs pour ressemer celle des pissenlits. Il faut de plus un Liban pour planter le premier, et à l'autre il suffit d'une taupinière. Ce petit végétal est aussi bien plus utile

dans le monde que le cèdre ; il sert à la nourriture de plusieurs quadrupèdes, et de beaucoup de petits oiseaux qui se repaissent de sa graine. Il est fort salutaire à l'homme, sur-tout au printemps. Aussi on voit alors beaucoup de pauvres gens qui cueillent ses jeunes pousses dans les campagnes. C'est le seul aliment que la nature présente encore gratuitement à l'homme dans notre climat. Il vient par-tout dans les lieux secs, et jusque dans les intervalles des pavés. Il tapisse souvent les cours des hôtels dont les maîtres n'ont pas beaucoup de clients, et semble y appeler les misérables. Ses fleurs dorées émaillent très-agréablement le pied des murs, et sa sphère de plume relevée sur une longue hampe au sein d'une étoile de verdure, ne laisse pas d'avoir son agrément.

C'est donc la feuille qui détermine particulièrement le site naturel d'un végétal ; car, comme nous l'avons vu, il y a des plantes aquatiques qui ont leurs graines volatiles, parce qu'elles croissent sur les bords des lacs ou des marais qui n'ont pas de courants, telles que le saule et le roseau ; mais leurs feuilles alors n'ont point d'aqueducs. Il y en a même qui sont pendantes, et qui, par cette attitude, refusent les eaux du ciel. L'érable de Virginie, qui se plaît sur les bords des lacs, des marais et des criques, a des graines attachées à des ailes membraneuses, semblables à celles d'une mouche, comme celle de l'érable de montagne qui est représentée ici. Mais il y a cette grande différence entre eux, que la large feuille du premier est pendante, et attachée à une longue queue, que cette

queue, loin d'avoir un aqueduc, a une arête; et que la feuille de l'érable de montagne, qui est d'une moyenne grandeur, anguleuse et corticée pour résister aux vents, s'élève presque verticalement, et porte un aqueduc sur sa queue pour recevoir les eaux du ciel.

GRAINES AQUATIQUES.

PLANCHES IX ET X, TOME III, PAGE 290.

Les graines aquatiques ont des caractères entièrement opposés à ceux des graines de montagnes, si on en excepte, comme je l'ai dit, celles qui viennent sur les bords des eaux stagnantes; mais celles-ci même ont à-la-fois des caractères volatiles et nautiques, car elles sont amphibies. Elles surnagent dans l'eau, et elles volent en l'air; telle est celle du saule, etc. C'est la feuille qui détermine le site, comme je l'ai dit: car les plantes aquatiques n'ont jamais d'aqueduc sur leurs feuilles. La plupart même repoussent les eaux. Jamais les feuilles de nymphæa et de roseau ne se mouillent. Il en est de même de celles de la capucine, qui ne sont jamais humides, quelque pluie qu'il fasse, quoique cette plante aime beaucoup l'eau; car elle en consomme des quantités prodigieuses dans sa culture. Je suis persuadé que, si un marais était ensemencé de cette sorte de plante, il serait bientôt desséché. La feuille du martynia de la Vera-Cruz, qui est représentée, planche IX, dans les plantes aquatiques, est au contraire toujours humide.

Elle a même dans son premier développement une cannelure sur la queue. Par ce double caractère montagnard, je soupçonne que le martynia croît sur les bords arides et sablonneux de la mer; car la nature, pour varier ses harmonies, met des lieux fort secs sur les bords des eaux, comme elle met des flaques d'eau et des marais dans les montagnes. Mais par la forme de la gousse du martynia, qui ressemble à un hameçon de dorade, je la crois destinée aux lieux exposés aux débordements de la mer, tels qu'est en effet le terrain de la Vera-Cruz, d'où cette espèce est originaire. Je présume donc, que lorsque les rivages de la Vera-Cruz sont inondés par les grandes marées, on doit voir des poissons accrochés à cette plante; car la tige de sa gousse est très-difficile à rompre, ses deux crochets sont pointus comme des hameçons, et élastiques et durs comme de la corne. De plus, quand on la trempe dans l'eau, ses sillons ombragés de noir brillent comme s'ils étaient remplis de globules de vif-argent. Or, l'éclat de la lumière est encore un appât qui attire les poissons. Ce ne sont là que des conjectures; mais je les fonde sur un principe bien véritable, c'est que la nature n'a rien fait en vain.

FIN DE L'EXPLICATION DES FIGURES.

TABLE DES ÉTUDES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Étude XIII. Application des lois de la nature aux maux de la société. . . . . page 1
De Paris 89
De la noblesse 158
D'un élysée. 164
Du clergé 199
Étude XIV. De l'éducation 207
Récapitulation. 282
Notes de l'Auteur. 314
Explication des figures 333

1356 711

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME DES ÉTUDES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

T
Univer

I

For failure
fore the last d
will be a fine
charge of one c

CE

a39003 002332137b